

Contes et Légendes de Pologne

Laguirande-Duval, Julie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Julie LAGUIRANDE-DUVAL



CONTES ET LÉGENDES DE POLOGNE

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

CONTES ET LEGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
DE
POLOGNE**

**Par
Julie Laguirande-Duval**

*Illustrations : Kozminski
Éditeur : Nathan
Année de parution : 1929*

PREFACE

Les vieilles légendes inscrites dans la tradition des peuples passionnent à bon droit et les enfants et les érudits. Quand j'avais sept ans, je ne sais rien qui m'émut plus que l'Iliade, sinon le recueil des Contes de Perrault. L'un et l'autre continuent de me ravir.

C'est à l'inspiration qui dicta l'Iliade, ou, si vous aimez mieux, les Contes de Perrault, ou encore ceux d'Andersen, qu'il convient de rattacher les « Contes de Pologne », que nous redit M^{me} Julie Laguirande-Duval. Elle en a puisé la matière dans le folklore polonais qui est le sien, et elle les a fait revivre avec une pureté limpide dans la langue française qui est devenue la sienne.

Dans ce recueil, les enfants de France liront avec émerveillement de belles histoires féeriques qui meubleront leurs souvenirs de figures touchantes et gracieuses.

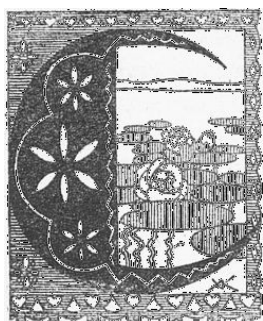
Ainsi charmera-t-il des imaginations puériles et contribuera-t-il à former des âmes.

Je suis tout heureux de présenter aux lecteurs français ce livre qui unit avec tant de mesure les qualités de la sensibilité slave et celles de la culture latine, et dont la charmante illustration de M. kozminski, rend la grâce plus lumineuse, plus précise et plus émouvante.

André Lichtenberger.

Paris, 28 avril 1929.

Comment les hommes ont connu la joie



’ETAIT au temps où il n’y avait encore ni princes, ni rois, ni seigneurs, ni manants.

Les hommes étaient des hommes, tout simplement, et ils ne connaissaient qu’un seul maître : la Douleur.

Son pas invisible foulait la terre, et tout pliait sous son sceptre.

Les espaces incultes étaient couverts de forêts et de marécages. Les arbres donnaient quelques fruits dépourvus de saveur, les prairies s’émaillaient d’humbles fleurs des champs ; et, sur les lacs et les étangs, au bout de leurs tiges flexibles, se balançaient les blancs nénuphars, fleurs mystérieuses et froides.

Elles attirèrent le regard de la belle Swatawa, fille de Jyvia, déesse qui donnait la vie. Curieuse, elle se penchait sur la terre où rien n’avait d’intérêt pour elle, hormis ces corolles blanches, captives et mobiles à la fois, et que le flot soulevait.

— Ma mère, dit-elle, je veux avoir ces fleurs.

— Je ne comprends point, dit Jyvia, l’attrait qu’ont pour toi ces pauvres plantes, sans couleur et sans parfum. De plus, il est dangereux de les cueillir. Leurs tiges atteignent le royaume de la déesse de la Mort, sur lequel je n’ai aucun pouvoir.

— Mère, je veux descendre sur la terre ; je ne serai heureuse que lorsque je les tiendrai entre mes mains.

— N’y songe pas, ma fille. La terre est un lieu d’exil, c’est le domaine de la Douleur. Ne vois-tu pas ces êtres misérables qu’on appelle les hommes ? Ils ont faim et ils ont soif, ils sont malades et ils meurent. Mille dangers les menacent : les bêtes de la forêt et les eaux

profondes du lac, la pluie qui les transit et le soleil qui les brûle, le froid qui les glace et le fleuve qui les inonde, la maladie qui les terrasse et la mort qui les sépare. Mon enfant, je ne veux point que tu ailles dans ce lieu de misère. Tu es fille de la Lumière, qu'irais-tu faire sur ce globe, plongé, la moitié du temps, dans les ténèbres ?

Swatawa écoutait attentive et observait la vie de la terre avec plus d'intensité que jamais. Plus elle la regardait, plus son cœur s'attristait. De ses yeux une larme roula. Ce fut la première larme de pitié qui tomba sur la terre. Les hommes sentirent une douceur inconnue envahir leurs âmes.

— Ma mère, dit Swatawa, comment se fait-il que toi, qui fais pousser les fleurs, qui couvres de feuilles les forêts au printemps, tu n'arrives point à sécher les pleurs de ces misérables créatures humaines ? Étends sur eux ta main secourable ; que ceux qui te doivent la vie obtiennent aussi de toi leur part de bonheur.

— Tu n'es pas de la race des dieux, dit Jyvia courroucée. Les larmes ont souillé ton visage, et un désir a troublé ton cœur. Tu as perdu l'indifférence qui est notre force et la paix qui est notre gloire. Va sur la terre rejoindre les hommes dont tu partageras désormais le sort.

Swatawa, chassée des cieux, se trouva au bord du lac qu'elle avait contemplé d'en haut. À portée de sa main, sur l'eau, se balançaient les nénuphars, leurs couronnes posées sur les feuilles vertes, étalées et rigides.

— Les voici donc, les fleurs mystérieuses qui ont captivé mon regard, s'écria-t-elle ; je les toucherai, elles seront enfin à moi.

L'aube naissait. Le brouillard se levait lentement, accrochant ses flocons aux branches des saules et aux tiges des roseaux. Les oiseaux se taisaient. Le calme triste d'un matin d'automne planait.

Swatawa se pencha au-dessus de l'eau. Les nénuphars semblaient fuir, soulevés par les mouvements de l'onde. Elle étendit sa main. Encore un effort elle va saisir les fleurs tant convoitées. Mais soudain, elle perd pied et glisse dans le lac qui referme sur elle ses flots. Maintenant, il y a une fleur de moins sur la surface redevenue lisse et tranquille.

Lorsque la brume, qui recouvrait la terre, se fut dissipée, Jyvia se pencha au-dessus de l'abîme. Elle épiait les agitations des êtres vivants qui commençaient à secouer leur sommeil. Vainement, elle cherchait à y découvrir les traces de sa fille, dont rien nulle part ne décelait la présence.

La déesse s'aperçut qu'elle avait, elle aussi, un cœur capable de souffrir. Elle en ressentit une grande honte. Mais, comme rien n'arrivait à calmer sa peine, elle abandonna sa demeure et se mit à parcourir la terre, appelant à grands cris sa fille que, dans sa colère, elle avait elle-même chassée du ciel.

Elle n'avait jamais, jusqu'à présent, approché les hommes ; elle s'était contentée de leur dispenser la lumière et de semer parmi eux les germes de vie au hasard. Elle apprit à les mieux connaître ; dans leurs cœurs meurtris elle trouva la compassion pour son propre tourment ; elle se promit de les soulager. En attendant, son voyage ne leur apportait qu'une plus grande détresse.

Il n'y avait plus personne dans le ciel pour régler les saisons. Les hivers étaient trop durs, les automnes trop pluvieux ; et le soleil trop ardent brûlait les herbes en été.

Jyvia ne parvenait pas à découvrir la retraite de sa fille. Elle décida enfin de la chercher sous terre. Elle se dirigea donc vers un rocher qui s'élevait dans une forêt profonde, et dont personne n'avait jamais pénétré le secret ; une grotte était taillée dans le roc, mais une dalle énorme en obstruait l'entrée.

— Ma fille est derrière cette dalle, fit la déesse, je ne parviendrai jamais à écarter l'énorme pierre.

Elle appela la foudre à son secours. Et quand le rocher fut brisé, devant elle s'ouvrit un passage souterrain. Elle y entra. L'ombre l'envahit. Elle marcha longtemps et arriva devant une paroi de cristal qui l'arrêta. À travers les murs transparents, elle aperçut sa fille assise sur un trône d'or, dans une salle où des colonnes de rubis soutenaient des voûtes en diamant. Saphirs, émeraudes, topazes et opales scintillaient dans la pénombre. Au milieu de la salle, dans une vasque en marbre, une fleur de nénuphar se balançait sur l'eau argentée.

Swatawa plongeait ses mains dans une conque nacrée remplie de perles et de pierres précieuses, elle s'amusait à les faire couler entre ses doigts menus.

— Swatawa, appela sa mère, Swatawa !

Elle tourna la tête. Jyvia ne découvrit sur son visage ni surprise ni joie. Se levant, elle introduisit sa mère dans son palais somptueux.

— Swatawa, ma fille, es-tu heureuse ? M'as-tu oubliée ? Comment es-tu ici ?

— La déesse de la Mort m'a saisie, lorsque, penchée sur le lac, je cueillais le blanc nénuphar ; je suis devenue sa compagne, elle m'a enseigné l'indifférence, qui est la vertu des dieux.

— Remonte avec moi, ma fille. Comment peux-tu, enfant de lumière, vivre dans cette ombre profonde ? Viens avec moi, viens vers la terre dont tu as eu pitié, viens dans les nues où tu as connu la joie.

— Non, ma mère, dit Swatawa ; je suis bien ainsi. Je m'applique à oublier la colère des dieux et les sanglots des humains. Ne sens-tu pas la paix qui m'environne ?



Elle m'a enseigné l'indifférence qui est la vertu des Dieux.

Jyvia, songeuse, quitta sa fille, qui lui était devenue étrangère. Elle remonta sur la terre. Pour effacer l'image qui se représentait, obsédante, à sa mémoire, elle s'occupa des hommes.

Elle leur apprit à cultiver le sol, à construire la charrue, à greffer les arbres des vergers, à soigner les fleurs des jardins, à tisser les étoffes de chanvre et de laine.

Reconnaissants, ils lui élevèrent des statues et gravèrent son image dans la pierre et dans le bois ; ils la représentaient avec une couronne d'épis sur la tête et une pomme à la main.

Jyvia retourna au ciel, après avoir promis de veiller à l'ordre des saisons. Elle aime maintenant la terre. Elle se penche sur elle et écoute le bruit de la vie dont l'écho lui arrive.

Lorsque l'homme, courbé sur son labeur, laisse monter jusqu'à elle une chanson joyeuse, elle dit dans un sourire :

— J'ai vaincu la Douleur.

Mais la Douleur ricane, tapie dans l'ombre :

— Marchande d'illusions ! Je suis celle que l'homme rencontre tôt ou tard sur son chemin !

Mais elle a beau railler, l'homme qui, avec sa charrue, trace le sillon profond, ne l'écoute plus.

Dans la terre, à pleines mains, il jette le grain qui préservera ses enfants de la faim, plante les arbres dont les générations futures cueilleront les fruits. Et, le soir, il se repose, songeant au travail qui l'attend le lendemain.

Jyvia a fait naître dans son cœur l'espoir et, avec lui, le bonheur.



Le dragon de Wawel



U bord de la Vistule, il y a de cela longtemps, bien longtemps, se dressait un rocher élevé, qui dominait toute la plaine. Des ronces entouraient ses pentes, et des forêts touffues.

Un silence morne y régnait. Les oiseaux fuyaient l'ombre des branches, et les loups eux-mêmes évitaient ses abords.

En été, les hêtres et les chênes seuls bruissaient, les abeilles bourdonnaient autour des tilleuls, c'était pour elles un refuge tranquille ; ici, personne ne viendrait dérober leur miel, pas même l'ours, grand amateur de rayons pleins du liquide doré.

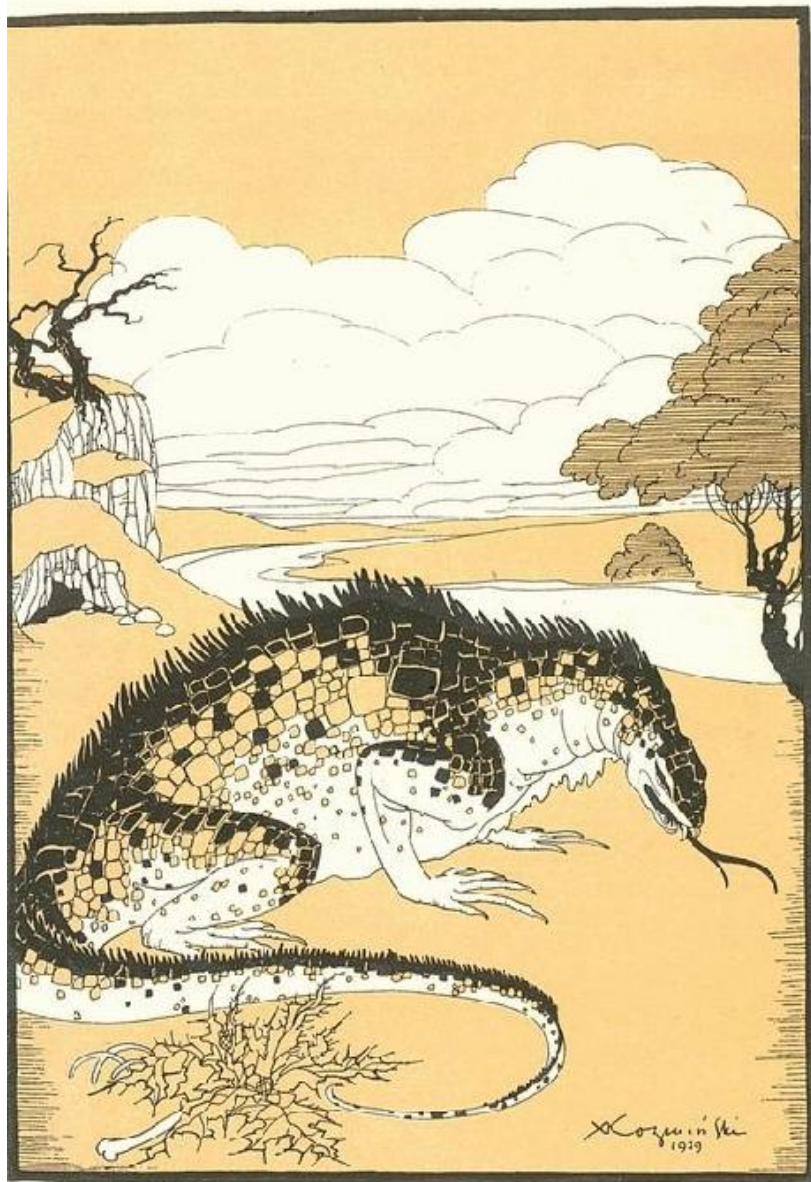
Et pourtant, le crépuscule venu, un rugissement l'emplissait ce silence ; un corps géant se glissait le long d'un large sentier battu, à travers le fourré.

Les passants attardés regagnaient en hâte leur demeure. Le paysan qui finissait de tracer son sillon abandonnait sa charrue. Les chevaux et le bétail qui s'abreuvaient au fleuve fuyaient en désordre, hennissant et beuglant.

Gare aux retardataires ! Le monstre, rapide et agile, malgré sa taille énorme, fonçait sur sa proie et ne regagnait jamais son gîte sans emporter une victime.

Tantôt c'était un cheval qui s'attardait, nageant dans l'eau tiède du soir, tantôt une vache laitière, restée en arrière pour ne pas abandonner son veau ; tantôt un pâtre qui, clopinant, rassemblait son troupeau, tantôt une femme qui finissait d'étaler son chanvre sorti de l'eau.

LE DRAGON DE WAWEL



Le monstre, rapide et agile, malgré sa taille énorme...

Et en hiver, quand venait le grand froid, quand la terre s'enveloppait d'un linceul de neige et que la Vistule, figée sous la couche de glace, lui servait de pont, il la traversait pour aller chercher sa pâture dans de lointains hameaux.

Les audacieux qui essayaient de se défendre tombaient sous ses griffes, car aucune arme n'avait de prise sur sa brillante carapace.

La terreur régnait aux alentours. La terre fertile restait en friche, et les mères pleuraient leurs enfants.

Le soir, à la veillée, lorsque les femmes filaient, que les hommes réparaient leurs outils et leurs nasses, on ne parlait que du féroce dragon qui habitait le rocher de Wawel, au bord de l'eau.

Tous se réunissaient autour du brasier allumé dans les chaumières, sur la terre battue, où les bûches et les fagots entassés jetaient leurs feux sur les murs noircis. La fumée s'échappait à travers les fentes du toit de chaume ou à travers les poutres dont la maison était bâtie.

Ces chaumières n'avaient ni cheminées ni fenêtres. Sur les ouvertures ménagées pour laisser passer le jour, on abaissait, le soir, les peaux de bêtes, et la lourde porte était close, car les loups rôdaient autour dès la tombée de la nuit.

Dans la maison de Miloche, l'ancien du village le plus proche du Wawel, les hommes étaient rassemblés. Leur aspect était doux : visages ronds qu'éclairaient deux yeux bleus et rieurs, cheveux blonds coupés à la naissance du cou, longues moustaches claires qui descendaient sur un menton sans barbe.

Ils étaient vêtus de courtes chemises de laine, serrées à la taille ; des bandes de toile entouraient leurs jambes ; ils étaient pieds nus ou chaussés de sandales en écorce de saule ou de bouleau.

Les femmes préparaient le repas : une épaule de bison et un cochon de lait cuisaient à la broche. On jetait au feu des branches de genièvre dont les grains garnissaient l'intérieur du rôti. Le fumet agréable se répandait dans la pièce. Tout le monde humait avec plaisir cette odeur familière ; et, déjà, les filles de la maison faisaient circuler des outres en peau de chèvre, pleines de lait fraîchement trait.

Elles aussi étaient vêtues de laine blanche ; de longues tresses descendaient sur leurs épaules ; elles portaient sur leur tête des guirlandes de thym et de serpolet.

Lorsque le rôti fut à point, Miloche retira de la cendre les galettes qui avaient fini de cuire, et les distribua à ses invités. La conversation s'animait, pendant que des mains avides arrachaient des morceaux de viande grasse et de peau croustillante.

— Ce n'est pas souvent, dit un vieillard, que nous pouvons jouir d'un pareil festin, et bientôt il ne nous restera plus un porc, plus un mouton pour célébrer le jour où, pour la première fois, on taille les cheveux de nos fils.

— Que les dieux confondent le maudit dragon, s'écrièrent les assistants.

— C'est pourquoi je vous ai invités à rompre le pain avec moi, dit Miloche. Il faut en finir. Seuls, nous ne pouvons rien. Il serait bon d'envoyer des messagers au roi, afin qu'il nous aide à débarrasser le pays de ce monstre insatiable.

— Rien que dans notre village, dit Bartek, il a ravi vingt génisses, dix-huit bœufs de labour et des brebis innombrables : c'est un fléau.

— S'il ne s'en prenait qu'aux bêtes, dit Skouba, le mal serait moins grave. Mais ce printemps, vous le savez bien tous, il a attaqué ma femme ; son enfant dans les bras, elle ne pouvait fuir, elle criait et se débattait ; j'accourus à son aide ; mais déjà l'horrible bête l'emportait dans sa tanière. Et me voilà seul maintenant dans ma mesure.

Tous se turent un moment.

— Vous l'avez donc vu de près, Skouba ? demanda Mila, fille de Miloche.

— Bien sûr, puisque j'ai couru après. Il est long de cinquante coudées au moins ; sa queue est terminée par un dard, ses pattes sont larges et courtes ; on dirait celles d'un gigantesque lézard ; sa peau est couverte d'écailles comme celles du poisson, et je ne sais s'il court ou s'il vole, mais il m'a bien semblé qu'il avait des ailes comme la chauve-souris.

— Tu n'as pas vu sa tête ? fit Mila curieuse.

— Non, ma belle, puisque j'étais derrière.

— Eh bien ! moi, je sais comment elle est faite ; on dit qu'il a la langue comme celle d'une vipère, une gueule énorme, et les dents plus grandes que les défenses du sanglier ; que le feu sort de ses narines, et que ses yeux brillent comme le soleil. On dit aussi que les oiseaux, lorsqu'il les regarde, cessent de chanter, battent des ailes et, comme attirés, descendent tout seuls dans sa gueule.

— Tu penses bien, Mila, dit son frère, que personne ne s'amuse à regarder les oiseaux qui descendent tout seuls dans sa gueule. On prend au plus vite ses jambes à son cou.

— Tout le monde n'est pas comme toi, Lelek, il y a des hardis.

— Trêve de bavardage, dit Miloche, que les femmes se retirent : nous allons tenir conseil.



Et le matin, dès l'aube, dix hommes, montés sur de petits chevaux aux longues crinières et dont la queue balayait la terre, partaient au

petit trot dans la direction du château du roi Krakous.

Afin que les guetteurs puissent voir au loin, il se dressait sur une colline dégarnie. C'était une grande bâtisse, construite en poutres de mélèze, soigneusement équarries, larges et épaisses ; sur le toit en pente, l'eau glissait facilement pendant les pluies d'automne, et la neige, en hiver, n'y séjournait point. Les fenêtres, petites et nombreuses, étaient tendues de vessies cousues ensemble. De grands clous de bois ornaient les battants du portail large et sculpté. Sculptée également était la poutre maîtresse qui soutenait le plafond de la grande salle. Le château était flanqué d'une haute tour carrée, et entouré de plusieurs rangs de palissades composées de piquets pointus, derrière lesquels se tenaient les veilleurs.

On introduisit les visiteurs dans une vaste pièce. Ils s'arrêtèrent sur le seuil, intimidés. Jamais ils n'avaient rien vu d'aussi beau.

Comme les petites fenêtres ne donnaient pas assez de jour, des torches d'un bois odorant, fichées dans des vases en pierre, éclairaient l'intérieur. Le sol était jonché de magnifiques peaux de bêtes : des ours bruns, noirs et blancs, semblaient se reposer, la tête entre leurs pattes allongées. Des cornes d'aurochs, de daims et d'élans, des têtes de cerfs, de sangliers et de bisons, ornaient les murs où pendaient des armes en silex, d'énormes épieux et des massues en bois très dur.

Le roi était assis sur un trône ciselé, orné de coquillages et de petites plaques brillantes ; on aurait dit des paillettes de soleil. Il portait des étoffes de couleur, et son manteau pourpre était doublé de fauve zibeline. Des bas de cuir moulaient ses jambes et ses pieds, et sur sa tête luisait un cercle argenté : on aurait dit une écaille du terrible dragon.

Combien pauvres et misérables leur semblaient les quelques rayons de miel, les quelques pièces de laine qu'ils apportaient en offrande.

Le bon roi Krakous les reçut avec aménité et, après les avoir entendus, promit son aide.

À ses côtés, deux jeunes gens se tenaient, des princes sans doute, car leurs habits étaient plus beaux que ceux de leur suite. Presque du même âge tous les deux, ils ne se ressemblaient guère. L'un était blond au doux visage ; les boucles sombres de l'autre encadraient un dur regard et une bouche cruelle. C'étaient Krak et Lech, les deux fils du roi.

L'audience était terminée, et déjà le roi recommandait à son intendant de bien traiter ses hôtes, lorsque Skouba s'avança :

— Seigneur roi, dit-il, dans ma solitude j'ai eu deux compagnons : un faucon et un chien.

Le faucon a l'œil vif et l'aile agile, le héron ne lui résiste point, et l'aigle lui-même le fuit. Je demande à notre douce princesse de l'accepter pour ses chasses. Et pour les jeunes princes, voilà le chien

que j'ai dressé et qui n'a point d'égal. Il ne recule ni devant l'ours, ni devant le loup ; il déjoue les ruses du renard et déniche le blaireau. C'est un ami fidèle qui s'attache à ceux qui ont le cœur généreux.

— Le don que tu nous fais nous touche, dit le roi : qu'on fasse venir la princesse, et vous, mes fils, remerciez Skouba du cadeau qu'il vous fait.

— Un beau cadeau, en effet ! railla Lech.

Il étendait déjà la main pour saisir le chien que Skouba leur amenait, mais l'animal grogna, montra ses crocs et alla se coucher aux pieds de Krak.

À ce moment, un mouvement se fit.

Suivie de ses demoiselles d'honneur, en robes blanches et couronnées de fleurs, Wanda s'avancait.

C'était comme si un rayon de soleil avait pénétré dans la vaste salle ; son visage était souriant ; ses yeux étaient radieux, et ses cheveux blonds et bouclés la couvraient tout entière. Les roses sur son front embaumaient ; plus grande que ses compagnes, comme elles de blanc vêtue, elle portait un manteau écarlate jeté sur ses épaules, car elle était de sang royal.

— Vous m'avez appelée, Seigneur mon Père, dit-elle, en s'arrêtant devant le trône.

— Approche, ma fille. Voilà un homme que les malheurs ont frappé. Le dragon a dévoré sa femme et son enfant ; pour vous être agréable, il se défait des deux seuls amis qui lui restaient dans sa solitude. Voilà un faucon pour toi.

— Oh ! le bel oiseau ! s'exclama Wanda, jamais je n'en ai vu d'aussi grand.

Elle lui enleva son petit capuchon et, le plaçant sur son poing, lui parla doucement.

— Tu ne me quitteras plus, joli faucon ; mais il ne faudra point t'attaquer aux petits de la cigogne qui a fait son nid au sommet de la tour carrée ni aux hirondelles qui nichent au-dessus de ma fenêtre, car voilà le printemps, elles ont déjà quitté la boue des marécages où elles passent l'hiver.

— Brave homme, dit-elle à Skouba, c'est un don précieux. Comment pourrai-je te remercier ? Et, se tournant vers le roi : Seigneur mon Père, puisque cet homme n'a plus personne et qu'il est malheureux, ne pourrait-il pas rester avec nous ? J'ai justement besoin d'un fauconnier, car mon pauvre Slawek se fait vieux et ne peut plus me suivre dans mes chasses.

— Qu'en dis-tu, Skouba ? demanda le roi.

— J'aime les bêtes, Seigneur, et, comme je suis patient, je les dresse facilement. Ce serait un bonheur pour moi ; mais j'ignore si je saurai servir un roi, car, de mon métier, je ne suis qu'un pauvre cordonnier.

— Qu'à cela ne tienne, dit le bon Krakous en riant ; tu nous feras des bottes si le cœur t'en dit ; mais en attendant, je te nomme notre grand fauconnier.

Skouba, transporté de joie, baisa les pieds du roi. Et désormais il s'attacha de toute son âme à Krakous et à ses enfants.



Depuis ce jour, le sommeil a quitté le roi. Il tourne et retourne dans sa tête les moyens de tuer le dragon, mais aucun ne lui semble bon. Les épieux n'ont point de prise sur sa peau cuirassée, les pierres rebondissent, la poix bouillante coule sur sa carapace sans lui causer aucun mal ; une armée n'y pourra rien, il l'empoisonnerait par son haleine fétide. « Et pourtant, pense le roi, le peuple a mis sa confiance en moi. Demain, j'irai dans le bois sacré consulter le grand prêtre. »

Il fait réveiller Skouba, et lorsque celui-ci se présente :

— Dis encore comment est fait ce dragon ?

Skouba, pour la dixième fois, répète ce qu'il a déjà raconté et, quand il a fini, il ajoute timidement :

— Seigneur roi, j'ai une idée. Je sais bien que l'idée d'un manant comme moi ne vaut point celle qui naît dans la tête d'un roi ; mais puisqu'elle va passer par vos oreilles, mon doux Seigneur, il en adviendra peut-être quelque chose de bon.

— Dis toujours, répond le bon roi Krakous.

— Eh bien ! voilà. Puisque la force n'y peut rien, il faut employer la ruse.

— Je n'aime pas beaucoup cette arme, dit le roi. Quand je rencontre un aurochs, je le saisis par les cornes et je lui tords le cou.

— L'aurochs est une bête puissante, qui lutte au grand jour ; c'est une bête noble et terrible, digne de se mesurer avec les rois. Mais ce dragon doit être au service de Majanna, la noire déesse, dit Skouba, en baissant la voix, et en crachant derrière lui à trois reprises afin d'éloigner le mauvais sort. Que Jyvia, déesse de la vie, nous protège !

— Qu'elle nous protège ! répéta Krakous. Voyons ton idée ?

— Je pensais que nous pourrions tuer un mouton bien gras, pas trop gros pourtant, afin que le monstre puisse l'avaler d'un seul coup ; on le viderait de ses entrailles et on mettrait à leur place du goudron et du soufre. On le jetterait au dragon au moment où il descendra de son antre. Cette mixture lui brûlera le ventre et nous en serons débarrassés, si le grand Yécha, le créateur, et Lada la douce viennent à notre secours.

— Ton idée est bonne, dit le sage Krakous, ainsi nous ferons.

Et il s'endormit d'un sommeil paisible, pendant que le fidèle Skouba, jusqu'au petit jour, pila le soufre et prépara le goudron.

Dès le matin, le château est en émoi ; tous brûlent de participer à l'expédition ; mais le prudent Krakous veut y aller tout seul, de peur que le bruit insolite d'une troupe en marche n'éveille la méfiance de la bête. Lech raille Krak qui supplie son père de l'emmener.

— En vérité, dit-il, exposer la vie d'un roi et celle d'un prince pour défendre des manants est une folie ; ce n'est pas moi qui y prêterais la main. Que craignons-nous dans ce château, le dragon nous a-t-il enlevé une seule brebis ?

— Tu n'es pas digne d'être roi ! lui dit le vaillant Krakous. Un roi donne sa vie pour sauver son peuple.

Le méchant Lech se réjouit au fond de lui-même et invoque Majanna, la ténébreuse déesse :

— Viens à mon secours, ô malfaisante ! Que personne n'en revienne, et je serai roi malgré ce que me prédit mon père.

Wanda, anxieuse, regarde le soleil descendre. Dans la cour, trois chevaux sont sellés, les chevaux les plus agiles de l'écurie du roi ; ils piaffent et s'ébrouent ; afin de les faire patienter, les palefreniers se mettent à les promener dans la cour d'honneur.

L'heure s'avance, déjà les ombres s'allongent ; le roi, Krak et Skouba sautent sur leurs montures. On apporte au grand fauconnier le mouton qu'il a préparé, tout enduit de graisse et de sang frais. Ses habits en sont maculés. On ouvre devant eux le portail à deux battants. Les voilà déjà sur le chemin qui mène au Wawel.

Wanda, montée à la tour carrée, les suit des yeux ; ils sont déjà petits, tout petits, à l'orée des bois.

Personne sur les routes ; le roi a défendu à qui que ce soit d'abandonner son logis.

Les cavaliers entrent sous bois, la mousse assourdit le bruit des sabots. Quelques biches apeurées traversent la route. Le ciel flamboie tout rouge du côté du couchant, et, du haut de la montagne, un rugissement effrayant parvient à leurs oreilles. Bientôt, la terre tremble sous le corps énorme du monstre qui sort de sa caverne.

C'est le moment.

Le roi prend le mouton des mains de Skouba, il va lui-même le poser sur la sente qui descend vers la Vistule. Tous les trois essaient de retenir les chevaux qui se cabrent. Ils veulent jusqu'au bout accomplir leur tâche, leurs épieux sont prêts, leurs massues sont levées, et il ne sera pas dit que le courageux Krakous aura reculé devant le danger.

Mais les chevaux inquiets dressent et remuent leurs oreilles afin de mieux entendre d'où vient l'ennemi. Tout à coup, ils bondissent, fous de terreur, et dans un galop échevelé, à travers les broussailles, à

travers les fougères, emportent leurs cavaliers qui s'efforcent en vain de les retenir, et de leur faire rebrousser chemin. Leur course folle ne s'arrête que dans la cour du château dont les guetteurs ont fait ouvrir les portes.

On s'empresse, on les entoure ; deux cavaliers seulement mettent pied à terre, le cheval de Skouba ne porte personne.

Ce même soir, dans la grande salle du trône, le silence règne, bien qu'elle soit pleine de monde.

Le bon roi Krakous est sombre. Cette fuite est indigne de lui, qui n'a jamais reculé devant la mort. Mais, certes, des esprits malins et moqueurs s'en sont mêlés, car lui, dont le bras de fer est toujours victorieux, n'a pu arrêter son coursier.

Lech rit sous cape et se frotte les mains.

Mais quelle est cette rumeur dans la cour, quels sont ces cris et ces appels joyeux ?

— Vive Krakous, notre roi ! Vive notre bon prince Krak !

Sous la poussée de la foule, la porte cède. Des hommes pénètrent dans la salle et, à leur tête, Skouba, les habits en lambeaux et tout essoufflé.

— Il a crevé, Seigneur, il a crevé, le maudit dragon. Vive Krakous, notre roi !

— Comment, comment, vite, raconte, crie-t-on de tous côtés.

Skouba reprend haleine.

— Pardonnez-moi, mon bon roi, de vous avoir faussé compagnie, mais je ne suis qu'un pauvre artisan, et point habitué à dompter des coursiers fougueux. Je me suis bien cramponné à la crinière de mon cheval ; j'ai même essayé de me retenir à sa queue, rien n'y a fait. Il s'est débarrassé de moi comme d'une botte de foin. De toutes les forces qui me restaient, je me suis agrippé à la branche du grand chêne qui pousse au bord du sentier maudit. J'ai grimpé aussi haut que j'ai pu et me suis tapi dans les feuilles. Le dragon irrité accourait déjà. Le vent, il faut le croire, m'était favorable, car bien qu'il remuât la tête de tous côtés, il ne flaira pas ma présence. Il approchait, menaçant et terrible. Je pensais tomber de frayeur en voyant ses yeux qui luisaient, en entendant son souffle puissant qui faisait danser les feuilles, en sentant l'odeur âcre et fétide qui sortait de sa gueule ouverte. J'écarquillais les yeux, ma respiration m'étranglait.

Le mouton posé par mon roi attira son attention et déchaîna sa fureur. Il dut croire que c'était la pauvre et innocente bête qui avait fait tout ce bruit, car, sans le flairer, sans même se rendre compte de ce que c'était, d'un coup de sa langue fourchue, il l'enleva et l'engouffra dans son gosier.

Le goût du sang et de la graisse devait lui plaire, car, content de sa victoire, il poussa un grognement satisfait, me sembla-t-il. Se

pourléchant, ralentissant sa marche, il continua à descendre la pente.

— Protège-moi, bonne Jyvia, pensai-je, le mouton ne suffit point à son appétit.

Caché dans mes branches, j'attendais, transi de peur, mais bientôt un rugissement fit trembler les chênes ; les glands mûrs tombaient comme secoués par le vent, et il me fallait m'accrocher de toutes mes forces à mon arbre pour ne pas glisser.

J'ai entendu un glouglou prolongé.

— C'est le monstre, me dis-je, qui lape l'eau de la Vistule.

Un cri d'agonie, un éclat de tonnerre, puis plus rien !

— Le grand et puissant Yécha nous est venu en aide, murmurai-je.

Et avec précaution, d'arbre en arbre, je parvins à atteindre le dernier chêne au bord du fleuve. Je ne pouvais en croire mes yeux. Le dragon gisait, immobile ; de son ventre ouvert, l'eau s'échappait à grands flots !

— Ah ! brigand, lui dis-je, quand je fus bien certain qu'il ne se relèverait plus, nous t'avons servi un repas à ton goût ! Ah ! tu avais soif et notre bonne Vistule t'a abreuvé jusqu'à te faire crever. Finie la désolation, finies les larmes, dragon de malheur. Tu as tué, on t'a tué. C'est justice !

Le roi serre sur son cœur cet humble et fidèle serviteur. Il fait servir un repas fastueux. Les flûtes, les chalumeaux et les cornemuses jouent des airs joyeux. Les convives chantent et frappent des mains en cadence. Les outres d'hydromel circulent, c'est la joie, c'est la délivrance.

Dès l'aube, la foule se presse au pied du Wawel ; chacun veut voir cette carcasse gigantesque désormais inoffensive.

Et suivant le sentier que la bête avait tracé en le foulant de ses pattes énormes, le cortège du roi monte vers le sommet.

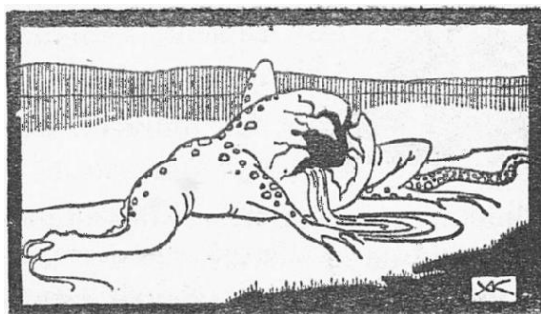
Du haut du rocher, le souverain contemple tout le pays étendu à ses pieds. Voilà le fleuve qui, de son ruban, entoure le mont Wawel ; voilà les prairies, les champs et les bois, les villages et les hameaux, et, au Sud, les monts Carpathes, rempart rocheux.

— C'est ici que nous construirons notre château, dit le roi ; d'ici je regarderai mon peuple vivre dans la paix et le travail. Qu'on déboise la contrée, qu'on bâtitte une ville, elle portera mon nom, je l'appellerai Krakow, en mon honneur et en l'honneur de mon fils bien-aimé.

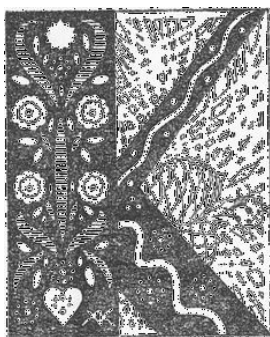
C'est ainsi que, d'après une vieille légende, s'éleva le château de Wawel.

Les siècles passèrent, les rois y vécurent, et leurs restes reposent dans les cryptes de la cathédrale qui fut bâtie, bien, bien plus tard. C'est là qu'ils venaient se faire couronner ; là ils régnèrent heureux, et c'est là aussi que dorment, apportés de loin, les grands guerriers et les

grands poètes, rois de la pensée. C'est le reliquaire du peuple polonais ; et, montant le chemin, large aujourd'hui, où dans la brume des temps, à travers la forêt, chevauchait le bon roi Krakous, tout enfant sent son cœur battre d'émotion et d'amour pour son pays et sa glorieuse histoire.



Les deux frères



RAKOUS vint à mourir, et le peuple, qui aimait ce roi juste et bon, résolut d'élever un grand tertre à sa mémoire. Chacun voulait participer à ce travail. Durant des jours et des semaines, on vit de longues files d'hommes, de femmes et d'enfants s'acheminer au-delà de la Vistule, portant dans leurs larges manches la terre qui devait recouvrir les cendres du grand roi.

Et tous les ans, à pareille époque, on venait autour de ce tertre pour chanter et pleurer celui qui n'était plus. Son fils aîné Krak était monté sur le trône. Comme son père, il était noble et courageux ; comme lui aussi, il aimait la chasse. Il parcourait les forêts qui couvraient tout le pays, en compagnie de Skouba et suivi de Koussy, son chien fidèle.

Lech rongea son frein. Il ne pouvait se faire à l'idée d'être le second dans le royaume. Tous s'écartaient de lui, car il n'avait point d'amour dans son cœur ; et, malgré ses efforts, il n'arrivait pas à susciter des ennemis à son frère.

Dépité, il conçut un noir projet. Un jour, comme Krak contemplait l'énorme corne d'un bison qu'il venait de tuer, il lui dit :

— Tu poursuis toujours les bisons et les biches ; mais je suis sûr que jamais tu n'as chassé les coqs de bruyère.

— Non, en vérité, dit Krak. Je chasse rarement les oiseaux, je les laisse aux femmes, j'aime le gros gibier.

— Je connais, poursuivit Lech, un endroit où ils se rassemblent. Jamais tu n'as rien vu d'aussi surprenant. Dans une clairière que je suis seul à connaître, les coqs de bruyère viennent chanter en cette saison ; ils s'appellent et se répondent avec des voix plaintives et

tendres ; on dirait des cornemuses et des flûtes jouant pour les fêtes des épousailles. Tu n'as jamais entendu une musique semblable. Les Nymphes et les Sylvains viennent y assister, et tu y trouveras tous les esprits de la forêt. Viens avec moi, tu ne le regretteras point.

— Ce que tu dis là, mon frère, éveille ma curiosité ; jamais je n'ai vu les fées des bois ; ce sont elles peut-être qui chantent ainsi.

— Non, ce sont les oiseaux ; ils ferment leurs yeux, déploient leur queue, et ils sont si occupés par la mélodie qu'ils ne voient et n'entendent rien.

— Allons-y, mon frère, dès ce soir ; nous prendrons avec nous Wanda, notre sœur, et Skouba qui aime les bêtes ailées.

— Je ne veux montrer l'endroit à personne, répondit Lech ; toi, c'est autre chose, tu es mon roi et mon frère.

Krak était heureux de ce bon sentiment.

— Il change, songea-t-il ; il voit que mon cœur lui est ouvert.



La lune monte. Les deux frères sortent du château sans éveiller l'attention des guetteurs. Lech enlève les piquets des palissades. Une main invisible a-t-elle préparé cette issue ? Krak suit joyeusement son frère, le temps de son enfance lui revient à l'esprit ; pour le moment, il oublie qu'il est roi. Ils sont bien armés tous les deux, car, la nuit, la forêt est peuplée de bêtes sauvages.

— Koussy peut nous suivre, dit Lech, c'est contre lui que se tournera l'appétit des fauves si nous en rencontrons.

Krak ne l'entend pas, il est tout occupé de la chasse qu'il espère. Il croit voir des fées glisser le long des troncs... Non, ce n'est que l'ombre projetée par les arbres au clair de lune.

— Nous approchons, dit Lech.

De loin, un chant étrange parvient à leurs oreilles, un appel, une prière.

Sur chaque arbre de la clairière argentée par la lune, un grand oiseau est perché. Le cou tendu, les yeux clos, il chante sans s'apercevoir du danger...

... Krak ! Malheureux Krak ! Tu es comme cet oiseau sans méfiance, la bête féroce n'est point celle contre laquelle tu es armé. Ne vois-tu pas cet épieu levé au-dessus de ta tête, malheureux roi Krak !

— Baisse-toi, dit Lech, dans un murmure.

Krak se baisse, sans savoir pourquoi ; il obéit à son frère, puisque c'est son frère qui le guide. À peine ses genoux ont-ils touché l'herbe

que l'épieu s'abat sur lui. Un coup formidable le cloue à terre, il perd son sang ; bientôt il ne sera qu'un cadavre.

Lech, traître odieux, avait préparé son crime. Il veut retirer l'épieu pour effacer la trace de son forfait, mais il n'en a pas le temps, il sent Koussy le mordre cruellement au bras, il s'y reprend à plusieurs fois, mais toujours Koussy grogne, et de ses crocs lui laboure les chairs. Avec sa massue, il veut abattre le chien, mais n'y parvient point, car le brave animal esquivé ses coups. Il court donc pour arriver le plus vite possible au château. Le chien est à ses trousses. Le voilà déjà à la palissade ; il néglige de remettre les piquets ; il atteint sa couche, et, malgré la douleur cuisante de ses morsures, il fait semblant de dormir.

Les bêtes de la forêt auront tôt fait de dévorer le cadavre de son frère ; avant que l'on découvre la clairière, il n'en restera plus trace.

Soudain, dans la cour, un hurlement se fait entendre.

Skouba se réveille.

— C'est Koussy, s'écrie-t-il. C'est Koussy qui hurle à la mort !

Un mauvais pressentiment lui serre le cœur. Il a vu hier les deux frères ensemble, il connaît l'âme noire de Lech. Il se précipite dans la chambre de Krak : la couche est vide.

— Le roi, où est le roi ?

Par ses clameurs, il amène les hommes. On court chercher Lech. Il semble sortir d'un pesant sommeil.

On allume les torches, Koussy aperçoit Lech, il grogne et aboie, furieux. Mais Skouba le saisit par son collier :

— Où est ton maître, Koussy ? Où est ton maître ?

Le chien comprend. Il fait quelques bonds et, jappant, semble inviter Skouba à le suivre. Skouba à son tour a deviné la pensée du chien. Il marche sur ses traces. Koussy traverse la palissade et le mène hors du château. Les hommes lui emboîtent le pas ; ils entraînent Lech à leur suite. Ils parviennent à la clairière. Les coqs de bruyère n'ont pas encore fini de chanter. Krak gît à terre et sur lui descend cette plainte comme un chant funèbre.



Krak git à terre...

— Doux prince, dit Skouba tout en pleurs. Mon bel enfant, te voilà endormi pour toujours, mon doux maître !

Avec précaution, et non sans peine, il retire l'arme qui a cloué le roi au sol. Les porteurs de torches l'entourent d'un rang serré.

Horreur ! La flamme danse sur les clous d'or de l'épieu. C'est l'épieu de Lech.

Skouba, le tenant en main, s'avance menaçant vers le prince criminel, mais il n'ose le toucher, car c'est un fils de roi.

— Arrière, manant ! crie Lech, c'est moi le maître, maintenant.

— Pas encore, dit Skouba. Pour ce crime monstrueux, il faut un affreux châtiment.

Un murmure d'approbation parcourt la foule hostile.

— Saisissez-le, dit Skouba, se tournant vers ses gens. Le Grand Prêtre seul a le droit de le juger.

La route est longue qui va vers le Bois Sacré. Le cortège se divise : pendant que les uns portent la dépouille sanglante de Krak vers sa demeure, Skouba, à la tête des guerriers qui encadrent Lech, s'achemine vers le Bois Sacré qui abrite les dieux et leurs prêtres.

Ceux-ci, réveillés par les clameurs qui troublent la paix bénie, se lèvent et vont au-devant du groupe qui s'avance.

La cruauté de Lech n'était un mystère pour personne, pour les prêtres qui veillaient sur le cœur du peuple moins que pour quiconque. En l'apercevant, entouré de ces hommes, si paisibles d'habitude, maintenant furieux, ils devinent qu'une cause grave les amène.

Mais lorsque le Grand Prêtre parut, dans sa robe de laine, sa longue barbe blanche et ses cheveux argentés ceints d'une couronne en feuilles de chêne, ils s'inclinèrent et personne n'osa parler.

Lech, seul, demeurait la tête haute, bien que ses mains fussent liées derrière son dos, et ses pieds entravés. Le prêtre vit ses habits maculés de sang, la vérité lui apparut.

— Quel est le forfait qui vient troubler notre sommeil et le repos des dieux ? dit-il en s'adressant à Lech, avec sévérité.

— C'est ainsi que tu me parles, insolent vieillard ! Ne sais-tu donc pas que demain je serai roi, seul maître de mes actions, et que, si je le veux, je ferai abattre tes pierres sacrées et brûler tes dieux de bois !

Les prêtres se couvrent le visage du pan de leurs longues manches.

— Il a offensé les dieux, il a insulté le Grand Prêtre : malédiction, malédiction !

Les clameurs s'élèvent, les bras se tendent ; on veut punir sur-le-champ l'imposteur. Le Grand Prêtre intervient.

— Qu'on le ligote et qu'on le jette dans la fosse, où il attendra le jour.

L'ordre du prêtre est sacré, les hommes l'exécutent, prompts à obéir.

Et lorsque le jour se leva, le peuple se pressa vers la vaste clairière où, sous l'ombre du chêne, sur de grandes pierres, les prêtres étaient assis. Wanda était auprès d'eux ; ses yeux étaient rougis de pleurs ; on l'avait convoquée afin qu'elle aussi prît part au jugement.

On amena Lech. Son orgueil était brisé ; il savait que, désormais, il n'y avait pas de rémission pour lui.

La foule formait un cercle, les vieillards étaient assis par terre, les femmes et les jeunes gens se tenaient debout derrière eux. Il y avait aussi quelques enfants ; on leur avait permis de venir, afin de fixer pour toujours dans leur mémoire le châtement que les dieux et les hommes réservent aux méchants.

Le Grand Prêtre fit un signe et les murmures se turent.

— Nous t'avons fait amener devant nous, Lech, afin que le peuple tout entier te juge ; mais ton sort est déjà arrêté par les dieux qui nous ont parlé cette nuit. Tu es fils de roi, et nul n'a le pouvoir de t'ôter la vie, mais désormais tu es maudit. À partir de cette heure, personne n'aura le droit de donner la nourriture à ta bouche affamée, personne ne pourra mouiller d'eau tes lèvres desséchées. Seul et sans armes, tu iras parmi les bêtes de la forêt qui ne connaissent point de pitié.

Le Grand Prêtre se lève, tous font de même. Il tend devant lui ses deux mains rapprochées et ouvertes, dans un geste de prière :

— Ô Koupala ! invoque-t-il, dieu de lumière, brûle-le de ton feu, et la nuit, cache ton visage, afin qu'il ne retrouve point sa route !

Et le peuple tout entier, imitant le geste des prêtres, reprend en chœur :

— Ô Koupala !

— Ô Lel-Polel ! dieu de l'averse et de la pluie, trempe son corps jusqu'aux os, afin que, transi de froid, il ne puisse se réchauffer !

— Ô Lel-Polel !

— Ô Poswiste ! dieu du vent, fouette-le de ton souffle brûlant en été et glacé en hiver !

— Ô Poswiste !

— Ô Wesna ! déesse du Printemps, ne fais point pousser de fleurs sous ses pas, afin que son œil ne puisse se réjouir de tes dons.

— Ô Wesna !

— Ô Lada ! déesse d'ordre et de beauté, détourne de lui ton doux visage, afin qu'il ne rencontre ni paix, ni contentement.

— Ô Lada !

— Ô Swiatowide ! dieu aux quatre visages, poursuis-le de ton regard, afin que, de quelque côté qu'il se tourne, il voie toujours son

crime !

— Ô Swiatowide !

— Ô Majanna ! ténébreuse déesse de la mort, nous le remettons entre tes mains, afin que celui qui a tué soit tué à son tour, c'est justice.

— C'est justice ! C'est justice ! Ô Majanna !

L'écho de la forêt répéta cette dernière imprécation et les prêtres abaissèrent leurs bras, le jugement était terminé.

Wanda, elle, ne leva pas ses mains ; mais elle se couvrit le visage ; elle avait écouté avec terreur l'implacable sentence. Son cœur ne put s'empêcher de souffrir pour cet homme qui était son frère.

La foule se rangea ; elle laissa passer les prêtres qui emmenèrent Lech au cœur de la forêt, où son destin devait s'accomplir.

Tous se retirèrent en silence. Wanda donna des ordres pour les funérailles de Krak. On s'écartait avec respect sur son passage, c'était elle qui serait reine. Bien qu'on n'osât encore l'acclamer, à cette pensée, malgré la tristesse de l'heure, les cœurs étaient joyeux.

On n'a jamais plus entendu parler de Lech, mais personne ne doute de son sort. Les dieux l'ont puni.

Dans les veillées, on raconte son histoire, et les enfants prononcent avec horreur le nom de Lech le maudit.



Le sacrifice de Wanda



WANDA, fille de Krakous, est reine de Cracovie.

Lorsqu'elle vint déposer son offrande aux pieds des dieux, le Grand Prêtre lui dit :

— Oublie tes tristesses passées et vis avec joie : créer le bonheur autour de soi, c'est le seul moyen d'être heureux soi-même.

Wanda s'efforça d'écarter de son esprit tous les mauvais souvenirs et de ne penser qu'au temps joyeux de son enfance où, libre de soucis, elle parcourait avec ses frères les prés et les bois. Elle est lointaine, son enfance lumineuse, et il lui faut maintenant porter le lourd fardeau de son royaume.

Elle s'acquitte fort bien de sa tâche. Elle ordonne et conseille. Elle console et guérit. La porte du château n'est jamais close ; qu'a-t-elle à craindre, cette belle reine, qui n'a que de la bonté dans le cœur ? Qui donc songerait à l'attaquer ? L'exemple de sa douceur se répand dans le pays ; tout le monde devient meilleur ; les querelles ont cessé ; l'ordre règne partout, ainsi que la richesse et le bonheur.

Et la paix est profonde comme avant l'orage, lorsque les épis des champs et les feuilles de la forêt sont immobiles, et attendent le vent qui, de l'ouest, amène le nuage porteur de la foudre.

Un soir de printemps où Wanda, dépouillée de ses insignes royaux, assise au milieu de ses demoiselles d'honneur, filait en écoutant leur babillage, un page vint lui annoncer que des chanteurs étrangers demandaient à se reposer au château. Ils avaient bonne apparence, l'un d'eux était un vieillard, l'autre un beau jeune homme, ils portaient des instruments inconnus et semblaient rompus de fatigue.

— L'hospitalité est un devoir sacré dans notre pays, dit la reine ; qu'ils entrent, et traitez-les avec égards.

Quelques moments après, ce même page revint, et, s'inclinant, dit :

— Les chanteurs, ô reine, désireraient vivement être reçus par toi, car ils seraient heureux de te faire entendre les chants de leur pays.

— L'heure est tardive, dit la reine, nous devrions déjà nous retirer ; mais il m'est difficile de rejeter la prière de ces étrangers. Qu'ils viennent ; que Skouba, avec les hommes de ma suite, les accompagnent.

Ils entrèrent ; un étonnement se manifesta sur leurs visages ; la beauté de Wanda, la dignité de son accueil eurent l'air de les surprendre.

Ils redressèrent leur taille ; ils avaient plutôt l'air de guerriers que de chanteurs qui, sur les routes, quêtent leur pain.

Le vieillard fut le premier à se ressaisir, et, se courbant devant Wanda, il dit :

— Reine, nous venons te remercier ; tu as abreuvé et nourri les pauvres errants que nous sommes ; daigne écouter le chant qui parlera de notre patrie, de ses guerriers et de ses dieux.

— Vos sentiments me touchent, répartit la reine, j'entendrai avec plaisir l'histoire de vos dieux. Ne sont-ils donc pas les mêmes que les nôtres ?

Le vieillard ne répondit point ; mais prenant un instrument à cordes, que tous voyaient pour la première fois, il en tira des sons qui faisaient penser à une chevauchée de cavaliers en armes. Et, s'accompagnant ainsi, il chanta ses dieux cruels et vengeurs ; il chanta leurs colères et leurs luttes, la dévastation et le carnage, il chanta leur paradis rempli de bruits de batailles et de cris de guerre.

Tous ceux qui l'écoutaient furent saisis de terreur, et, lorsqu'il eut fini, Wanda ne trouva point de paroles pour le remercier. Du fond d'elle-même, tumultueusement, surgirent de sombres images : le dragon de Wawel, le crime de son frère Lech, toutes ces affreuses visions qu'elle avait réussi à refouler.

Se secouant, elle dit enfin :

— Vos dieux sont bien terribles. Mon peuple est un peuple de paisibles laboureurs ; nous n'aimons pas les guerres que vous chantez. Nos dieux sont des dieux très doux ; ils ne punissent de mort que ceux qui ont tué.

La reine, songeuse, appuya son front sur sa main, ses demoiselles avaient abandonné leurs fuseaux, et les hommes, d'un geste machinal, touchèrent l'arme qui pendait à leur ceinture.

Voyant la consternation générale, le jeune homme s'avança. Son port était noble, son regard fier. Il ne ressemblait point à ces vagabonds qui, au croisement des routes, tendent la main.

— Chasse l'affliction de ton doux visage, ô reine, et ne crois pas que nous ne connaissions que terreurs et batailles, écoute cette chanson qui réjouira ton cœur.

Il saisit le luth, et tirant de ses cordes un son doux et harmonieux, il joua la mélodie la plus belle qu'on eût jamais entendue dans cette salle.

Les traits de ceux qui écoutaient ce poème d'amour se détendirent, leur âme simple était bercée par la musique, et tous oublièrent les cris d'horreur et de massacre.

Sur un signe de la reine, les chanteurs se retirèrent. Sur le seuil, le jeune homme se retourna. Il ne pouvait détacher ses yeux du visage de Wanda dont la douceur et la beauté l'avaient ravi.



De bon matin, réconfortés par le sommeil et la bonne chère, les chanteurs quittèrent le château, le vieillard avec hâte, le jeune homme avec regret.

Ils marchèrent un moment en silence ; puis le vieillard dit à son compagnon :

— Tu as vu le pays, prince Ritiger ; il est beau et riche, la terre est fertile et le blé y pousse à hauteur d'homme. Le peuple est paisible et il n'est point armé ; avec leurs massues ridicules, leurs arcs et leurs épieux de bois, ils ne résisteront point à nos glaives ; ils sont crédules comme des enfants. Tu auras sans peine le pays et la reine.

— N'as-tu pas remarqué, Siegfried, la pâleur de son visage lorsque tu as chanté nos dieux menaçants ? Je ne veux pas avoir seulement son pays, mais aussi son cœur ; je ne crois pas qu'elle me le donne si j'extermine son peuple.

— Tu feras comme il te plaira, je regrette pour toi qu'elle soit si belle, autrement, tu n'hésiterais pas à lui faire la guerre.

— Ceux qui m'avaient vanté sa beauté ne m'ont point menti. Elle est belle comme une rose qui s'épanouit au matin. Oui, Siegfried, elle sera ma femme de gré ou de force !

— C'est parler en homme, dit Siegfried, c'est ainsi que je t'aime. Pressons le pas, les guetteurs ne peuvent plus nous voir, nous voilà dans les bois, nos hommes nous attendent.

En disant cela, Siegfried se glissa dans le fourré et fit entendre à plusieurs reprises l'appel du coucou. La voix d'un autre coucou lui répondit.

— Ils ne sont pas loin, pressons-nous, dit Siegfried.

Cachée par les buissons et les hautes fougères, une troupe d'hommes armés les attendaient. On leur amena deux chevaux vigoureux. Ils sautèrent en selle.

— Maintenant, en route, dit le vieillard ; nous avons vu de nos propres yeux ce que nous voulions voir.



Des semaines passèrent.

Un matin, les guetteurs firent savoir que des cavaliers inconnus montaient vers le château. Ils portaient de grands boucliers brillants, et ils tenaient à la main des armes puissantes qui ne ressemblaient en rien à celles qu'on employait dans le pays.

Arrivés à la porte, ils frappèrent à trois reprises le lourd battant de chêne.

— Que désirez-vous, guerriers qui venez vers nous armés comme des ennemis ? demanda le veilleur.

— Nous ne sommes point des ennemis ; nous venons de la part du puissant prince Ritiger apporter un message à votre reine.

— Entrez, nobles guerriers, déposez vos boucliers et vos glaives, car personne ne doit se présenter armé devant la reine. Ne craignez rien, un hôte chez nous est sacré ; on ne touchera pas à un seul cheveu de votre tête.

Le bruit se répandit dans le château que les messagers du puissant voisin venaient demander la main de la reine, qu'ils apportaient de somptueux cadeaux : des étoffes chatoyantes, des ceintures ornées de pierres scintillantes, de riches manteaux écarlates, des colliers et des bracelets d'or. Tous ces trésors, racontaient-ils, avec fierté, étaient le butin de guerre, pris sur les peuples du Sud et de l'Occident, tant était grande la force de leurs armes.

La nouvelle arriva aux oreilles de Wanda, qui tenait conseil dans la salle du trône.

Pourquoi le visage du jeune chanteur vint-il à sa pensée ? Pourquoi revit-elle le regard qu'il lui avait jeté en partant ? Elle n'aurait su le dire. Son cœur était troublé, pourquoi ?

Les anciens, conseillers de la reine, étaient surpris. L'inquiétude se peignait sur les visages. Enfin Skouba, qui, honoré de l'amitié des rois, avait acquis une autorité de jour en jour grandissante, se leva et dit :

— Puisque nous sommes tous réunis, laissons venir ces messagers, nous verrons bien ce qu'ils désirent.

Les envoyés du prince Ritiger furent introduits, ils avaient une belle

prestance et portaient des coffrets précieux dans leurs mains.

Celui qui était à leur tête, le mieux paré et le plus fier, mit un genou à terre devant la reine, et dit sur un ton qui n'avait rien d'une prière :

— Mon puissant maître, le prince Ritiger, nous envoie vers toi, Reine, pour te demander de venir régner avec lui sur son pays et sur le tien. Il te prie d'accepter, en gage de sa parole, les précieux cadeaux que sa main victorieuse a conquis sur nos riches ennemis. Nous apprendrons à ton peuple la science des combats, nous lui enseignerons comment faire mieux pousser du sol le blé qui nourrit. Nous lui montrerons comment fabriquer les armes qui nous rendront bientôt maîtres de nos voisins. Nous ne doutons pas un instant, belle Reine, que tu ne sois prête à accepter le grand bonheur qui s'offre à toi.

Tous attendaient avec anxiété la réponse de la reine. Tous étaient blessés par ces paroles orgueilleuses.

— Beau Seigneur, dit la sage et prudente Wanda, lui faisant signe de se relever, nul roi dans notre pays n'a seul décidé de questions aussi graves ; je n'accepterai pour mari que celui que mon peuple aura choisi. Permettez donc que je le consulte, après quoi je vous donnerai ma réponse. Que cette maison soit en attendant votre maison, car vous venez vers nous, j'en ai l'espoir, avec des cœurs amis.

Tous furent soulagés par cette déclaration, mais les visages des messagers se rembrunirent ; ils étaient déçus et étonnés que leur harangue n'eût pas produit plus d'effet. Ils craignaient la réponse de ce peuple épris de sa liberté, qu'ils connaissaient vaillant bien que pacifique.

Ils se retirèrent ; la salle du Conseil devint bruyante ; on s'interpellait, on criait, on gesticulait. Tous reconnurent la sagesse de la reine.

— Nous ne voulons pas de prince étranger !

— Nous ne voulons pas d'autres dieux !

— Qu'ils restent chez eux et nous laissent en paix ! Est-ce que nous y allons, nous, dans leur pays ?

— Nous avons nos lois, nous avons nos usages, nous voulons les garder !

— Nous avons assez de blé pour nous nourrir, assez de laine et de chanvre pour habiller nos enfants. Nous n'avons que faire de leurs richesses !

Ils se mirent tous d'accord. Mais pour mieux s'assurer que leur refus était juste, ils s'en allèrent prendre conseil du Grand Prêtre.

Les nouvelles se répandaient vite, circulant de bouche en bouche, et déjà au Bois Sacré on était au courant de ce qui se passait au château.

Le Grand Prêtre vint au-devant d'eux et, avant qu'ils aient eu le temps de lui expliquer le but de leur visite, il leur dit gravement :

— Retournez en paix d'où vous êtes venus. Nos dieux m'ont fait savoir qu'ils ne permettront pas qu'un prince étranger devienne votre roi.



La reine partagea l'avis de son peuple. Ce fut elle-même qui donna la réponse aux messagers du prince.

Ils ne cachèrent point leur dépit et leur courroux. Ce refus était une offense. Ils menaçaient et parlaient de guerre.

Le peuple a foi dans ses dieux ; ils ne le permettront pas.



La lune avait changé quatre fois de visage depuis le jour où les envoyés du prince Ritiger avaient quitté la cour.

Les inquiétudes étaient calmées. La paix était revenue. Personne ne pensait plus à la fureur du puissant voisin.

Mais là-bas, du côté où se couche le soleil, quelles sont ces lueurs d'incendie ? quels sont ces cris de détresse ?

La nouvelle arrive à Cracovie que le prince Ritiger, à la tête de ses armées, a envahi le pays. Il brûle tout sur son passage. Il massacre, hommes, femmes et enfants. C'est l'épouvante, c'est la désolation.

— Puisqu'il en est ainsi, disent les conseillers du royaume, nous allons nous défendre. Qu'on envoie dans toutes les directions des cavaliers ; dans chaque enclos ils jetteront sur le passage en signe de ralliement, un brandon allumé, annonce de la guerre.

Dans toutes les chaumières où pénétrèrent les messagers, on entendit les adieux et les pleurs. Il fallait quitter sa maison et son champ, les vieillards, les femmes et les enfants allèrent chercher un refuge dans les forêts impénétrables. Ils prenaient avec eux ce qu'ils pouvaient emmener, qui une vache, qui une brebis, qui la volaille et le grain.

Couverts de peaux de bêtes, ils s'enfonçaient dans la forêt vierge, peuplée de terreurs et qui les cacherait.

Des groupes d'hommes armés d'arcs, d'épieux et de massues s'acheminèrent vers les bois touffus où les tilleuls et les chênes creux

pourraient leur servir de forteresse. Autour du château de Wawel on creusait des fossés, on élevait des palissades, on préparait la poix bouillante, on entassait des pierres.

Mais la plus profondément désolée, c'était la reine.

— C'est à cause de moi, répétait-elle, que le malheur est venu sur mon pays. Skouba, mon fidèle Skouba, que puis-je faire pour porter secours à mon peuple ?

— Ce qu'aurait fait le roi ton père, répondit Skouba. À la tête de ton armée, tu iras au combat, reine, je serai à tes côtés pour te défendre.

— Que pouvons-nous contre leurs durs boucliers, leurs casques et leurs lances ? Invente, Skouba, invente, toi qui as su comment tuer le dragon.

Mais Skouba garde le silence. Un dragon était plus facile à tuer que mille dragons, songeait-il.

Wanda, lasse de penser, s'en fut dans le Bois Sacré chercher une réponse à son angoisse.

Le Grand Prêtre la reçut ; il était triste et soucieux.

— Tu viens, reine, demander aux dieux de t'éclairer ? Mieux aurait valu pour toi n'être point venue dans ces lieux !

— Pourquoi me dis-tu cela, vénérable vieillard ?

— Car les dieux m'ont parlé et je vais affliger ton cœur.

— N'y a-t-il point de délivrance pour mon peuple, et devons-nous subir le joug étranger ?

— Oui, douce et belle reine, il y a une délivrance, mais son prix fera frémir ta jeunesse.

— Dis-le vite, vénérable vieillard. Aucun sacrifice n'est trop grand pour sauver mon peuple.

— Ne parle pas à la légère, reprit gravement le Grand Prêtre. Le prix que demandent nos dieux est celui d'une vie. C'est la plus belle et la plus grande qui doit mourir.

— La plus grande et la plus belle, dis-tu, qui est-ce, dis-moi, vieillard ?

— C'est à toi-même d'y répondre, ô reine ! Que les dieux t'inspirent !

Wanda, pensive, regagna, à travers les bois, le château de Wawel.

— La plus grande et la plus belle ?

Elle commençait à comprendre. C'était elle qui devait mourir, elle, la cause de tout le mal.

Elle se hâtait, maintenant.

Devant elle, un lac étend son miroir brillant ; elle y court, se penche, et sa figure se reflète dans l'eau claire.

— Suis-je vraiment la plus belle ? demande-t-elle au lac.

Mais un vent léger a ridé la surface et a effacé son image.

Elle arrive au château. Le fidèle Skouba était dans la cour, qui

donnait les ordres pour la résistance. C'était lui aussi qui commandait les préparatifs pour la fête de Koupala : malgré la guerre, elle aurait lieu le soir même.

— Skouba, mon fidèle ami, me trouves-tu belle, et y a-t-il quelqu'un de plus grand que moi ?

— Pourquoi cette question, ma douce princesse ? Tu sais bien que tu es la plus grande et la plus belle.

— Qu'as-tu dit, mon pauvre Skouba, qu'as-tu dit !...

Elle laissa Skouba interdit et courut vers sa demeure. Elle tomba sur sa couche en pleurant.

— La vie est belle aussi, soupira-t-elle dans un sanglot.

Devant ses yeux passa pourtant la vision des hommes et des femmes massacrés, des chaumières brûlées, des champs dévastés. Elle se redressa, et du fond du passé, la voix de son père arriva jusqu'à elle...

« Tu n'es pas digne d'être roi. Un roi donne sa vie pour son peuple. »

Oui, pour sauver son peuple, elle donnerait sa vie, et joyeusement.

Elle frappa dans ses mains. Ses demoiselles d'honneur arrivèrent.

— C'est aujourd'hui la fête de Koupala, nous irons comme tous les ans dans la clairière enchantée pour invoquer le dieu de Lumière. Afin que vous soyez plus belles, voilà, pour vous parer, mes bijoux favoris que vous garderez en souvenir de moi.

Elle distribua aux jeunes filles surprises et heureuses ses colliers d'ambre, ses ceintures cloutées d'argent, et ses bracelets ciselés.

Confuses, elles remerciaient, mais n'osaient pas interroger la reine : pourquoi se défaisait-elle ainsi des bijoux qui lui étaient chers ?

Jusqu'au soir, Wanda parcourut le château. Il y avait si peu de temps qu'elle y jouait encore toute enfant.

— Adieu, cigogne ! Adieu, hirondelles ! Adieu, mon faucon ! Et Koussy, mon chien fidèle ! Adieu, mon cheval blanc, gais compagnons de mes chasses.

Personne ne s'étonnait de la voir partout.

« Elle veut se rendre compte si tout est prêt pour la défense », se disait-on.

Mais voilà que la nuit descend, la nuit la plus courte de l'année. On a abandonné les préparatifs de guerre, tout le monde se rassemble dans la clairière enchantée pour fêter Koupala, le dieu du jour victorieux.

De grands feux sont allumés ; les garçons sautent par-dessus les brasiers. Tout le monde chante. Au son des flûtes, on danse en cadence, à petits pas, en se donnant la main dans une ronde immense.

— Ô Koupala ! dieu de lumière, dieu victorieux.

Le Grand Prêtre jette alors un appel.

— Ô puissant ! Toi qui combats la nuit, triomphe de l'ennemi qui arrive à nos portes !

— Ô Koupala ! dieu de lumière, dieu victorieux.

Comme si cet appel avait été entendu, une lueur rose filtre à travers les arbres. La nuit enchantée est prête à fuir.

Alors Wanda se pencha vers Skouba qui se tenait à ses côtés :

— Prends cet anneau, mon fidèle ami, et garde-le en souvenir de moi.

Après quoi, d'un pas lent, elle s'avança vers le grand sacrificateur :

— Je suis prête, lui dit-elle.

— J'étais sûr que tu viendrais. Je n'ai jamais douté de ton courage.

Prenant la main de la reine, il se plaça avec elle à la tête du cortège qui se formait. La foule les suivit, marchant lentement et psalmodiant une mélodie plaintive.

Ils arrivèrent ainsi au bord de la Vistule où un radeau était amarré. Par les soins des prêtres, il était orné de fleurs et de verdure. Ils y montèrent. La reine fit signe à ses filles d'honneur de la suivre.

Lorsque le radeau fut au milieu du fleuve, le Grand Prêtre tendit les bras vers le ciel, tous en firent autant. Le moment du sacrifice approchait. De monotone qu'elle était, la prière se fit plus fervente.

LE SACRIFICE DE WANDA



Le moment du sacrifice approchait.

— Triomphe des ennemis, ô dieu victorieux !

Wanda ferma les yeux pour ne pas voir la vie qui l'entourait plus radieuse que jamais dans ce premier matin d'été. Elle aurait voulu ne pas entendre le cri de douleur de Skouba et les gémissements de Koussy qu'on avait de la peine à retenir. Elle essaya de faire le vide dans son cœur et dans sa pensée, et vite, craignant le regret qui commençait à l'envahir, elle sauta dans le fleuve. Le tourbillon l'entraîna.

Une grande clameur s'éleva. Les jeunes filles ôtant de leurs têtes les guirlandes de fleurs les jetèrent dans l'eau en chantant.

— Vistule, Vistule, emporte le mauvais sort, comme tu emportes la pâquerette et l'églatine, le liseron et la violette. Emporte-le, emmène-le avec tes flots qui ne reviennent jamais.

Le courant rapide entraînait les couronnes. Et là-bas, au fil de l'eau, flottaient encore, prêts à disparaître, la robe blanche et le manteau pourpre que dorait de ses rayons le victorieux Koupala.



Le bruit de la mort de Wanda et de son sacrifice se répandit partout, il arriva jusqu'au camp ennemi où, sur les ruines d'un hameau qu'il venait de brûler, Ritiger se reposait avant d'attaquer Cracovie.

Le vieux Siegfried ne pouvait en croire ses oreilles ; il courut annoncer cet heureux événement au prince.

— Sans coup férir, nous aurons la ville ; on dit que Wanda s'est jetée dans le fleuve pour se sacrifier à ses dieux. Que ton âme tressaille d'allégresse, prince Ritiger. Dans deux jours, le pays sera entre nos mains. Le peuple, paraît-il, ne songe point à se défendre, tout préoccupé qu'il est des funérailles de sa reine. Haut les glaives ! Ris donc, mon prince, à cette victoire facile.

Mais Ritiger ne rit point. Si le vieux Siegfried n'eût pas été là, il aurait laissé des pleurs couler sur son visage. Son cœur se serrait au souvenir de la douce figure de la belle et héroïque princesse.

Et après un silence, que le vieux guerrier n'osa troubler, il dit :

— Siegfried, baisse ton glaive. Nous rentrons dans nos foyers. Je ne veux point attaquer un peuple dont la paix a été achetée par la mort de la plus belle des reines.

— Tu n'as qu'un cœur de femme, lui répondit Siegfried, et encore chez nous les femmes ont des cœurs de louves.

— Obéis, Siegfried, fais lever le camp. Nos dieux, aussi cruels soient-ils, sont désarmés par le sacrifice.

Sans murmurer cette fois, Siegfried exécuta les ordres de son maître.

Bientôt, à l'horizon, du côté du couchant, on vit disparaître la puissante armée, elle laissait derrière elle les décombres fumants.

Le peuple délivré se donna tout entier à sa peine. Au bord de la Vistule, non loin du tertre élevé à Krakous, un bûcher fut dressé. Tout le peuple était là, attendant. Sur le bûcher, le coursier blanc fut attaché à un piquet. Il allait suivre sa maîtresse dans la mort. Des objets divers y furent aussi entassés, des meubles et des parures, des vêtements et des bijoux, son fuseau et sa quenouille... Tout serait brûlé d'après l'antique usage, afin que, libérée, l'âme de la morte ne rôdât plus autour de ce qu'elle avait aimé.

Un cortège s'avança : sur une litière jonchée de fleurs, on portait le corps de Wanda parée comme pour une fête. Les pleureuses le suivaient, elles poussaient des cris de douleur, et de leurs ongles se labouraient le visage.

À cette vue, le désespoir du peuple éclata. Tous pleuraient et se désolaient.

On hissa le corps sur le bûcher ; il reposait au milieu de ses objets familiers. Le Grand Prêtre approcha une torche allumée des fagots qui s'embrasèrent, le peuple contempla pour la dernière fois sa douce reine sur ce trône de feu.

Et lorsque tout fut terminé, que le brasier fut éteint, on recueillit les cendres de la reine, qu'on déposa dans une urne de pierre. Cette urne, on l'enfonça dans la terre, et le peuple reconnaissant éleva au-dessus un grand tertre, comme il l'avait fait jadis pour le roi son père.



De nos jours, au bord de la Vistule, se dressent bien haut les deux tombes. La tombe de Krakous et la tombe de Wanda.

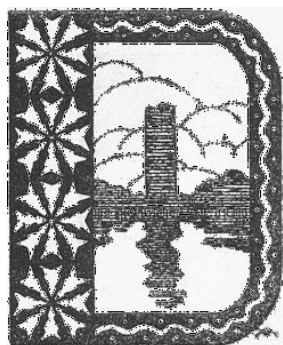
Leurs mânes veillent ainsi sur la destinée du peuple qu'ils ont chéri.

Depuis ces temps reculés, la nuit de chaque solstice d'été, on vient dans les eaux du fleuve jeter des couronnes de fleurs, en chantant la gloire de Wanda, de Lada la douce, et du victorieux Koupala.



La Tour aux souris

Le noir projet de Popiel



ANS la ville de Krouchwitza, au bord du lac Goplo, régnait Popiel, roi efféminé, rusé et cruel.

Le lac était grand comme une mer ; là-bas, à l'horizon, il semblait se confondre avec le ciel. Sur ses bords plats et sablonneux, des pins géants, au-dessus des arbustes blottis contre leurs fûts, formaient avec leurs couronnes un dôme si compact que l'orage avait beau secouer leurs cimes, à leurs pieds, pas une herbe ne remuait.

Les bêtes affectionnaient cette retraite et ceux qui longeaient les rives par une claire nuit d'été pouvaient contempler un tableau saisissant : des centaines de cerfs, de biches et de faons venaient du bord le plus escarpé se précipiter d'un bond dans les flots ; la tête et les bois hors de l'eau, ils nageaient dans la traînée lumineuse. Mais cette même eau, si accueillante et si douce par les temps chauds, devenait pour eux dangereuse en hiver. Des bandes de loups affamés chassaient les pauvres bêtes sur le lac gelé ; leurs pattes fines glissaient sur la surface polie où elles n'étaient plus désormais qu'une proie facile.

Popiel aimait à contempler cette chasse dont il n'était qu'un témoin passif, du haut d'une tour que son père avait fait bâtir à l'endroit où la rivière Notetz formait deux îlots en traversant le lac.

La tour était haute, octogonale, et ses murs étaient épais.

Popiel avait fait planter de superbes jardins sur l'îlot voisin, et les

deux îles étaient réunies à la terre par une digue de pierre.

Un jour qu'il considérait la lourde bâtisse des fenêtres de son château, il dit à sa femme :

— Je veux la transformer en forteresse. La nuit, j'y ferai allumer des feux, afin que les barques ne se perdent pas par gros temps, et bientôt j'y accumulerai des armes et des provisions qui nous permettront de résister en cas d'attaque.

— Tu ne songes qu'aux ennemis du dehors qui peuvent nous surprendre en venant par le fleuve, mais tu ne t'inquiètes point de ceux que tu as auprès de toi !

— Tout près de moi ? répéta Popiel. Veux-tu parler de mon peuple ? Je sais bien qu'il me hait, mais il tremble devant moi et c'est l'essentiel.

— Je ne parle pas de ton peuple, c'est un peuple d'agneaux et je ne le crains point. Mais tu n'es pas l'unique souverain du pays : tes oncles se sont partagé les terres, et ils deviendront bientôt plus puissants que toi. Ils ne sont pas trop méchants et le peuple les écoute. Veux-tu rester le maître ou bientôt devenir l'esclave ?

— Esclave, dis-tu ! cria Popiel en fureur. C'est de mes sujets que je fais des esclaves, car je les vends aux marchands venus du pays du soleil, en échange des pièces d'or, des perles que tu portes au cou, et des étoffes chatoyantes qui te parent pour la joie de mes yeux. J'espère que tu ne préfères pas à ces riches présents les habits de laine et la monnaie courante de têtes de fouines et de museaux de martres, si encombrante dans les sacoches.

— Calme ta colère, Seigneur. Les monnaies brillantes que tu me donnes sont précieuses, et je les accroche à mes colliers ; je suis heureuse à tes côtés, mais je voudrais te voir plus grand encore, Souverain incontesté de ces vastes espaces. Il faut pour cela te débarrasser des frères de ton père.

— C'est facile à dire, répondit Popiel, mais difficile à faire.

La reine entoura le cou du roi de ses beaux bras parfumés et murmura tout bas des paroles que les oreilles de Popiel, seules, pouvaient entendre. En les écoutant, son visage changeait de couleur ; mais bientôt subjugué, il pencha son front et, baisant la main qui était si près de ses lèvres, il dit :

— J'irai ce soir.



La Reine entoura le cou du Roi...

Une petite araignée se balançait sur son fil couleur de l'air, au-dessus de leurs têtes rapprochées, mais vite, vite, comme effrayée, elle remonta sa corde légère et se blottit sous la poutre du plafond. Quel terrible secret avait-elle pu surprendre ?



La nuit était claire, le vent remuait le sommet des arbres ; sous leur voûte deux ombres se glissaient.

C'étaient le roi et son fidèle Korab, seul être sur l'attachement duquel cet homme féroce pouvait compter, car c'était lui qui l'avait élevé et bercé quand il était tout petit.

— Seigneur, dit Korab, vous avez mal choisi votre jour pour venir dans ces lieux. Lorsque je suis sorti ce matin, le faucon assis sur mon poing s'est envolé sans attendre mon signal, et quand je suis entré dans la salle du palais, un grand vase est venu se briser à mes pieds sans que je l'aie touché. Mais, ce qui est plus grave et signe certain de malheur, les abeilles du vieux Rola, m'a dit celui-ci, ont abandonné leurs ruches. Cela ne lui est arrivé qu'une seule fois dans sa vie, à l'époque déjà oubliée, où les eaux du lac ont englouti les villes dont nul habitant n'a échappé. Mauvais présage, Seigneur, très mauvais présage !

Le roi Popiel continuait sans rien dire son chemin à travers « les Regrets », champ des morts où l'on enterrait les cendres dans des vases en terre. Il était attentif à éviter les pierres disposées en triangle et qui formaient les tombes. Le vieux serviteur qui connaissait son maître, encouragé par ce silence, continua :

— À midi, j'ai vu sur le lac une bande de « noyés », leurs corps blancs, allongés, leurs tresses d'or flottant sur l'eau, ils se balançaient comme des cygnes. À l'heure où le soleil, en partant, s'incline vers la terre pour lui dire adieu, je les ai vus encore se couvrir la tête de leurs bonnets d'or, car le vent se levait un peu frais. Et tenez, il y a un moment, pendant que nous longions les rives, ils étaient là couchés sur le dos, la bouche ouverte, et qui buvaient les rayons de lune. C'est un jour de malheur. Que va-t-il nous arriver, Seigneur, que va-t-il nous arriver ?

— Tais-toi, vieux fou ! s'écria Popiel impatienté.

Ces signes qui, à tout autre moment, lui auraient paru funestes, ne le troublaient guère ce jour-là. Le malheur était certain, mais pas pour lui.

À travers les broussailles, ils aperçurent une faible lueur. Un chien

aboya, une voix hargneuse le fit taire. Une petite hutte en terre, recouverte de branches sèches, était appuyée contre le tronc d'un chêne séculaire.

— Reste ici, Korab, dit le roi, et attends-moi.

Et avançant de quelques pas :

— Baba Yaga ! cria-t-il, ouvre, c'est moi !

— Qui ça, moi ?

— Le roi. Ouvre, vieille sorcière !

Une tête de femme, auréolée de cheveux gris, parut dans l'ouverture de la porte.



Une tête de femme, auréolée de cheveux gris...

— Ne dirait-on pas que le Seigneur Soleil lui-même entre dans mon palais ? dit-elle en ricanant. Tu n'es pas pour moi plus grand qu'un autre. Tout roi que tu es, je t'ai à ma merci. Je saurai te changer, si tel est mon bon plaisir, en un cheval hennissant, et montée sur ton dos, j'irai à travers les airs rejoindre mes sœurs qui font la ronde sur la montagne Pelée.

— Ne te fâche pas, dit Popiel avec calme, et il lui mit sous les yeux quelques pièces d'or sorties de son gousset.

— Garde ton or, dit l'horrible vieille, il ne me tente guère, c'est par plaisir que je fais le mal. Car c'est pour causer du tort aux humains que tu viens réclamer mes services ?

— Tu as deviné, dit Popiel.

— Veux-tu éloigner quelqu'un de ta présence ; une de tes femmes, peut-être ? J'ai là une carcasse de chauve-souris proprement nettoyée par les fourmis...

— Ce n'est pas cela, interrompit Popiel.

— Tu veux peut-être châtier ton peuple ? Veux-tu que je m'installe sur l'arbre le plus haut de la forêt et que, dans un nid, je mette à couvrir les œufs d'une oie grise ? La grêle et la famine ne tarderont pas à s'abattre sur le pays ? Tu peux y compter.

— Non, dit le roi.

— Est-ce donc si difficile à exprimer ?

Elle se leva et, approchant son hideux visage de celui du roi, elle dit dans un souffle :

— C'est donc la mort ?

— Oui, dit Popiel, beaucoup de morts.

— Tu es généreux, comme il sied à un prince.

Elle fit un pas vers le foyer, caressa la chouette perchée sur un fagot et qui la regardait de ses yeux vitreux.

— Beaucoup de morts... Dis-moi tout, afin que j'agisse à bon escient.

— Les douze frères de mon père doivent disparaître. Il faut que le pays tout entier soit entre mes mains.

Aussi habituée qu'elle fût à la méchanceté des hommes, la vieille tressaillit d'horreur. Mais elle se ressaisit bien vite. Elle semblait maintenant parler à la chouette :

— L'ache des chiens... la cigüe... le gantelet... Pas cela, pas assez prompt. Et, se tapant le front de sa main osseuse : — J'ai ce qu'il te faut. Attends que j'y ajoute encore un brin. C'est un poison que je réservais pour de grandes occasions. Elles ne se sont jamais présentées ; mais te voilà, c'est le moment ou jamais.

Popiel, assis sur un tronc, regardait, non sans terreur, les préparatifs de la vieille, mais sa convoitise était plus forte que la peur.

Lorsque la sorcière eut fini de marmonner des paroles indistinctes,

elle tendit au roi une petite vessie remplie d'un liquide noirâtre. Le roi s'en saisit et jeta dédaigneusement une bourse à la vieille. Elle affecta de ne pas la regarder.

— J'ai ma récompense, mais sois sans crainte, tu auras la tienne aussi ; sois-en sûr, tu auras la tienne...

Et longtemps, de sa voix cassée, elle rit d'un rire railleur, mauvais et menaçant.

Popiel avait hâte de quitter cet antre rempli de fumées et d'odeurs nauséabondes.

Lorsqu'il ouvrit la porte pour se retirer, le vent en hurlant s'engouffra dans la hutte. Il serra ses vêtements autour de lui.

— Je porte la mort dans les plis de mon manteau. Bientôt je porterai seul la couronne. Korab, appela-t-il, Korab, où es-tu ?

Le vieux serviteur ne répondait point.

— Korab ! répéta le roi.

Le bruit du vent couvrit son appel.

Enfin du tronc d'un arbre creux, une voix se fit entendre :

— Ah ! Seigneur ! quelle nuit ! Les hiboux hululent, le vent danse dans les feuilles.

Ils marchaient d'un bon pas. Ils se trouvaient tout près de l'endroit où la déesse du pur amour, Dziewanna, avait ses autels. Comme ils y arrivaient, ils entendirent un bruit insolite qui venait du côté de Goplo. Une biche apeurée et qui semblait poursuivie se réfugia sous deux grands chênes qui ombrageaient la statue de la déesse.

Korab saisit le bras du roi.

— Ne bougeons pas. C'est Bogounka, la malheureuse fiancée, gardienne du lac, et que protège la déesse. Entendez-vous le galop du cheval noir et les aboiements des chiens qui courent à sa poursuite ?

En effet, dans l'air, un tumulte s'éleva ; on aurait dit le bruit de sabots ; un souffle chaud les frôlait, ils entendirent les sons d'un cor ; un tourbillon de cris, de hurlements les enveloppait, mais ils ne voyaient rien ; peut-être la nuit était-elle trop sombre sous l'épaisse futaie. Un rayon de lune se frayant passage à travers la feuillée vint éclairer la biche tremblante aux pieds des vieux chênes. Elle aussi disparut bientôt et tout finit par s'apaiser. Longtemps encore, il leur sembla percevoir le cor mystérieux dont l'écho répétait les appels plaintifs.

Chez Piast le laboureur

Quelques jours après, le roi Popiel, se disant malade, invitait ses oncles à venir le voir. Leur réponse se faisait attendre et il s'impatiait.

Un matin qu'il arpentait sa chambre, on lui dit que deux voyageurs

inconnus lui demandaient asile. Soupçonneux et la conscience peu tranquille, il les fit chasser par ses chiens. Les voyageurs frappèrent à la porte des maisons qui entouraient le château ; ils avaient beau frapper, les courtisans de Popiel avaient le cœur aussi dur que celui de leur maître.

— On m'avait vanté la grande hospitalité de ce peuple, dit le plus jeune des deux hommes.

— Ce n'est peut-être pas dans les châteaux qu'il faut aller la chercher, reprit l'autre.

La matinée était radieuse.

— Est-il possible que les hommes soient si méchants là où la nature entière semble chanter la bonté de Dieu ? reprit le premier.

— Je vois, dit son compagnon, de l'autre côté du lac, une chaumine ; elle n'a pas l'air bien riche, mais peut-être ceux qui l'habitent sont-ils riches en vertu ?

Sous le soleil brûlant, d'un pas traînant, ils arrivèrent devant la chaumière de Piast.

De loin déjà, on pouvait se rendre compte que l'ordre et la propreté y régnaient. De grands tilleuls l'ombrageaient ; devant la maison, des fleurs égayaient les poutres brunies par l'âge.

De hauts tournesols tendaient leurs étoiles vers le soleil, et les yeux bleus de la petite pervenche souriaient au milieu d'une guirlande de feuilles luisantes.

Sur le seuil se tenait une femme. Sa main levée à la hauteur du front pour préserver les yeux de l'éclat du soleil, elle regardait la route qui menait vers la ville. Elle vit s'avancer les voyageurs dans leurs vêtements étranges.

Ils avaient de longues robes de bure, dont une corde à la ceinture retenait les plis. Un capuchon couvrait leur tête ; leurs pieds nus reposaient sur des socques en bois ; une gourde sur l'épaule, ils s'appuyaient sur des bâtons longs comme des houlettes. Ils approchaient.

Lorsqu'ils furent tout près, le plus âgé abaissa son capuchon et, s'inclinant, dit :

— Nous permettez-vous de nous reposer un moment ? Nous sommes harassés de fatigue, la journée est chaude et nous marchons depuis le lever du jour.

— Entrez, dit la femme en souriant, entrez sous notre toit. Avec les hôtes, les dieux visitent la maison ; si vous aimez mieux vous reposer à l'ombre de nos vieux arbres, asseyez-vous sur le banc de pierre, permettez que je vous débarrasse de votre gourde et de vos lourds bâtons.

— Ziemek, appela-t-elle, Ziemek, viens vite.

À sa voix, un garçonnet sortit de la chaumière. Il avait des cheveux

longs, presque blancs, tant ils étaient blonds. Ses yeux bleus regardaient droit et sans peur. Un homme le suivait ; à son allure très digne, à son visage ferme bien que doux, on devinait sans peine que c'était lui le maître.

— Soyez les bienvenus dans ma chaumière, dit-il. Nous ne sommes pas bien riches, mais de grand cœur nous vous prions de goûter à nos galettes toutes fraîches et à l'hydromel fait du miel de nos abeilles ; votre venue nous est d'un heureux augure, car c'est aujourd'hui fête dans notre foyer. Mon fils que voilà (ici, il posa la main sur la tête de l'enfant), vient d'avoir sept ans ; nous allons, pour la première fois, lui couper les cheveux. Les hommes s'occuperont de lui désormais ; nous avons invité quelques voisins, vous serez des nôtres.

— Et nous joindrons nos cœurs à ceux de vos amis, dit un des voyageurs. Quel est le nom de votre fils ?

— Je l'ai appelé Ziemowit, ce qui veut dire : « Je te salue, terre », car j'aime la terre qui m'a vu naître, j'aime à y enfoncer le soc de la charrue fabriquée de mes propres mains, à y jeter le grain qui, gonflé par la sève, fera lever le blé. J'aime dans le silence du matin, tout seul, conduire dans le champ mes bœufs au pas tranquille, en écoutant l'alouette qui chante au-dessus de ma tête. J'aime en un mot la terre nourricière et voilà pourquoi je donnai ce nom à mon fils, dès qu'il ouvrit les yeux pour la première fois.

— C'est à vous, ces champs ? demandèrent les voyageurs.

Piast s'arrêta de parler et, pensif, il regardait les champs qui s'étendaient à perte de vue.

— Non, dit Piast, au roi.

— Il l'aime, la terre, on le voit, puisqu'il en a tant.

— Comment voulez-vous qu'il l'aime ? Il ne la connaît même pas. Il n'est pas de chez nous. On dit que ses pères sont venus de loin, sur des bateaux, d'un pays où il n'y a jamais de soleil, ils sont arrivés les armes à la main.

— Et les vôtres ne se sont pas défendus ?

— Comment se seraient-ils défendus ? Ils ne savaient que danser, chanter et jouer du luth, on les attrapait dans la forêt comme des oiseaux, et on les vendait à des voyageurs qui venaient, dit-on, des contrées lointaines, d'où personne n'est jamais revenu. Cela arrive encore aujourd'hui.

Il se leva, et tous les trois, en causant, se dirigèrent vers la maison.

Les voyageurs sur le seuil, levant les yeux au ciel, dirent ensemble en se signant :

— Que la paix soit avec cette demeure.

Ils se mirent à table, Jépiha leur servit un repas frugal et, se tournant vers son fils, elle dit :

— Ziemek, n'oublie pas les Nains Rouges, ils attendent leur part.

Les voyageurs voulurent savoir qui étaient les Nains Rouges.

— Ce sont de tout petits hommes, comme des fourmis et qui logent sous le seuil et dans les trous de souris. Ils protègent le foyer, et la nuit, assis au chevet des enfants endormis, ils leur racontent des histoires merveilleuses. Il ne faut ni les oublier ni leur faire du tort, car ils peuvent devenir des géants et châtier l'imprudent.

Lorsque Jépiha se fut retirée, l'aîné des voyageurs dit à Piast :

— Et toi, voudrais-tu être roi ?

— Messeigneurs, répondit celui-ci, je n'y tiens guère, cela doit être un fardeau bien lourd à porter.

Et en riant, il ajouta :

— Voilà une charge qui ne m'embarrassera guère, on n'a encore jamais vu un laboureur porter la couronne.

— Et cependant, tu la porteras un jour.

— Messeigneurs, que dites-vous là, et comment cette chose pourrait-elle arriver ?

— Par la volonté de Dieu, dit le voyageur d'une voix solennelle. Tu seras le premier roi d'une longue lignée, tu gouverneras ce peuple pendant de nombreuses années, et ton nom sera vénéré.

Piast baissa la tête. Il ne comprenait pas lui-même pourquoi il ne doutait point des paroles de ces inconnus, pauvres chemineaux qui semblaient s'être transformés en des êtres merveilleux, recouverts d'une majesté suprême.

— Si telle est la volonté des dieux... murmura-t-il.

— La volonté de Dieu, Unique et Tout-Puissant, de Dieu que ton peuple ne tardera pas à connaître et à aimer.

— Il est possible, dit Piast, qu'il y ait un roi dans le ciel, comme il y a un roi au-dessus des hommes.

Un bruit confus de voix se fit entendre. Piast fut réveillé comme d'un songe, il ne vit plus devant lui, assis à sa table, que deux pauvres vagabonds, las du long chemin parcouru, dans leur robe de bure couverte de la poussière des routes. Avait-il rêvé ?



Isolément et par groupes, les voisins arrivaient. Jépiha les servait avec bonne humeur ; mais bientôt une détresse se peignit sur son frais visage, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Qu'as-tu ? lui demanda l'aîné des voyageurs, qui l'observait depuis un moment.

— Je leur ai servi la dernière galette et la dernière cruche

d'hydromel ; les plats de viande sont vides ; nous ne nous attendions pas à tant de visiteurs. Il y en a qui, pour venir ici, ont fait beaucoup de chemin. Que leur donnerai-je pour les réconforter ?



— Ne te tourmente pas, Jépiha, les galettes, la viande et l'hydromel ne te manqueront point. Dieu est grand. Retourne à ton cellier et sois sans crainte.

— Puissiez-vous dire vrai ! Et, confiante, elle se dirigea vers l'endroit où elle déposait ses provisions.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle le vit rempli de pains, de cruches d'hydromel, de viandes fumantes.

Elle courut vers Piast pour lui faire partager sa joie, et tous deux, émerveillés et reconnaissants, allèrent à l'endroit où ils avaient laissé leurs hôtes pour se prosterner devant eux, mais ils trouvèrent la place vide, les étrangers avaient disparu. Ils comprirent que leur demeure avait reçu la visite d'êtres surnaturels. La nouvelle du prodige se répandit bien vite aux alentours, tous voulaient goûter à cette nourriture miraculeuse. Piast avait grandi à leurs yeux, la bénédiction des dieux était sur lui. On le regardait avec respect, bien qu'il ne fût, comme les autres, qu'un modeste laboureur.

Le soleil à l'horizon touchait presque les eaux du lac, lorsque sur la route, des pas de chevaux se firent entendre. Des cavaliers s'arrêtèrent devant l'enclos de Piast.

— Hé, là ! hé ! que se passe-t-il ici ? Un malheur est-il arrivé, ou marie-t-on la plus belle fille du village ?

— Venez voir vous-mêmes, cria quelqu'un ; attachez vos chevaux à la haie et entrez pour vous restaurer, il y en a pour tout le monde, l'hydromel coule à flots, et les tables plient sous les plats de viande et les pains dorés. C'est un miracle, vous dis-je, plus on en mange, plus il y en a. Jyvia, la déesse, a étendu sa main sur cette maison.

Les cavaliers se consultèrent entre eux. Ils sautèrent à bas de leurs montures et entrèrent. Piast les reçut sur le seuil.

— Soyez les bienvenus et partagez avec nous les dons des dieux.

Les hommes entourèrent les nouveaux arrivants et, tout en les regardant se réconforter, ils les accablèrent de questions pour savoir qui ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient.

— Nous sommes les messagers des douze rois, oncles du roi Popiel. Ils nous envoient pour lui dire qu'ils se rendront à son invitation ; ils nous ont recommandé de faire diligence, car il paraît que votre roi est

à la mort et qu'il les a appelés pour leur dire adieu.

— Il est à la mort ! s'exclama un des assistants. Nous n'en n'avons pas entendu parler, mais cela se peut.

— Il y a en effet longtemps qu'on ne l'a pas vu galoper avec son équipage et fouler nos champs à la poursuite du lièvre et du renard.

— Le blé aura le temps de mûrir, et nous pourrons peut-être moissonner.

— Il ne vous laisse donc pas en paix ?

— Il nous accable de corvées et, pour la moindre peccadille, il nous enferme dans la tour que vous voyez sur le lac.

— Un méchant prince, en un mot ; dans un moment, nous le verrons de près ; il faut y aller, et prestement, car nous n'avons qu'un jour d'avance sur nos maîtres, ils nous suivent avec leur cortège.

Et, se tournant vers Piast :

— Merci du réconfort ; que votre maison continue à être prospère ! Puissions-nous trouver la même hospitalité dans le palais du roi.

— N'y comptez pas trop, cria la foule, et des rires fusèrent.

Les cavaliers étaient déjà loin sur la route.

Le soir descendait doucement sur la plaine et une brume opaque couvrait le lac et les marais.

Le moment était venu de quitter la chaumière hospitalière de Piast. Après de cet homme doux et paisible, les cœurs se calmaient, et chacun oubliait les misères de la vie.

Le fléau

Dans le château de Popiel, on préparait le festin. Les chasseurs apportaient des sangliers et des chevreuils ; les paysans, le blé et les moutons. On dressait des tables. Les femmes pétrissaient le pain, les cuisiniers préparaient les pattes d'ours et les museaux d'élangs, mets délicieux, réservés aux grands. Le palais était plein de victuailles, car, au dire des messagers, les rois amenaient avec eux une nombreuse suite.

Les envoyés, regardant ces préparatifs, se disaient que Popiel savait dignement recevoir ses hôtes, et qu'il y avait de l'exagération dans les propos que l'on avait tenus sur son compte.

Le roi ne les avait point admis en sa présence, mais il leur avait fait donner l'assurance que, malgré ses souffrances, il se ferait porter dans la salle du festin, afin de témoigner aux frères de son père toute la déférence qu'il leur devait.

Enfin, les oncles attendus arrivèrent avec leur suite, tous richement parés. Longtemps brouillés avec leur neveu, ils venaient se réconcilier avec lui, car on ne pouvait rien refuser à un homme au seuil de la

mort.

Ils entrèrent dans l'immense salle, laissant derrière eux leurs hommes pour lesquels un repas spécial avait été préparé. Ceux-ci se désintéressèrent bientôt du sort de leurs maîtres, occupés qu'ils étaient par la musique, la boisson et les plats succulents.

Popiel, étendu sur un lit de repos, à côté de la table somptueusement dressée, attendait ses convives. Sa femme, parée et fort belle dans ses voiles blancs et ses colliers de perles, le soutenait d'un geste caressant.

— Frères vénérés de mon père, dit Popiel d'une voix dolente, comment vous remercier de l'empressement que vous avez mis à venir me voir ? Que votre affection me suive sur la route inconnue où je vais bientôt m'engager !

Et les rois, qui avaient des cœurs sensibles et ne soupçonnaient point la trahison, s'attendrirent.

— Beau neveu, fit l'aîné, nous ne t'aurions jamais abandonné si ton père, notre frère, ne s'était éloigné de nous, en désertant Gniezno, sa capitale, où le fondateur de ce royaume, Lech, a trouvé le nid de l'aigle blanc.

— Toi-même, dit le second, tu as toujours dédaigné nos conseils ; nous avons cru prudent de nous éloigner afin de ne pas compromettre notre affection ; mais, à ton premier appel, nous accourons pour te montrer combien nous est cher le lien qui nous unit. Bien que fils d'une autre mère, nous aimions le roi ton père qui était le plus jeune de nous.

— Daignez prendre vos places, dit la reine, qui jusqu'à présent était demeurée silencieuse, et faites honneur à ce repas de deuil.

Elle donna l'ordre aux serviteurs de poser les plats sur la table. Ils se succédaient les uns mieux préparés que les autres. La salle était bruyante, les convives étaient gais, les mets excellents ; on ne pensait pas à la mort qui planait.

Le repas touchait à sa fin.

Popiel fit signe qu'il voulait parler. Tout le monde se tut.

— Je vous ferai goûter maintenant de l'hydromel qui a plus de cent ans. Vous connaissez la vertu de cette boisson qui, en prenant de l'âge, engourdit les jambes et délie les langues, en laissant l'esprit lucide. Après l'avoir goûté, nous saurons ce qui dort au fond de nos cœurs qui finiront par mieux se comprendre. Korab, prends le hanap ciselé et remplis-le jusqu'au bord.

Korab prit la cruche d'or et le hanap précieux. Il versait le liquide brun et épais avec précaution, une couche d'écume le recouvrait jusqu'au bord. Popiel porta le vase à ses lèvres et semblait savourer l'hydromel avec délice. Personne ne s'étonna de la lenteur qu'il mit à accomplir ce geste : n'était-il pas malade et sa main ne tremblait-elle

pas un peu ? Lorsqu'il passa le hanap à son voisin, il était à moitié vide. L'écume était tombée. La coupe circulait. Lorsque tous eurent fini de boire, il y eut un moment d'angoisse, l'un après l'autre, les douze rois essayèrent de se lever, leurs visages étaient crispés ; mais ils s'affaissèrent sans un cri, les uns sur leurs sièges, d'autres sur la table, d'autres enfin roulèrent à terre, comme foudroyés.

Un silence de mort régnait dans la salle, personne n'osait bouger. Les serviteurs, comme pétrifiés, se tenaient immobiles. De la cour d'honneur, arrivaient les rires des hommes qui festoyaient et la voix des flûtes assourdie par la distance.

Le roi se leva.

— Que personne n'entre ici, dit-il. Fermez toutes les issues. Ouvrez maintenant les portes qui donnent sur le lac... Jetez-y tous ces cadavres.

Les serviteurs, en silence, exécutèrent l'ordre du roi.

La salle était vide. La reine et le roi, debout l'un en face de l'autre, se regardaient sans mot dire. Un sombre voile semblait descendre sur eux. Leurs cœurs, qu'ils s'attendaient à sentir battre joyeusement, pesèrent dans leurs poitrines comme des pierres.

Les minutes passent longues, longues, dans le morne silence de la grande salle. La résine crépite dans les flambeaux ; l'huile grésille dans les petites lampes en terre.

Les serviteurs ne reviendront-ils donc jamais ?

Des pas précipités, des coups à la porte et la voix altérée de Korab :

— Ouvrez, Seigneur, ouvrez !

La reine, secouant sa torpeur, s'élança pour tirer le verrou. Korab parut alors, le visage décomposé.

— Fuyez, Seigneur, le peuple est révolté. Les serviteurs horrifiés ont tout raconté. On vient, on veut vous punir, se saisir de vous et brûler le château. Fuyez. Je couvrirai votre retraite.

— Par où fuir ? cria Popiel qui, hardi dans le crime, autant que lâche dans le danger, tremblait et s'affolait.

— La forêt, souffla la reine.

— Non, dit Korab, le château est cerné, il n'y a plus d'issue que sur le lac !

— La Tour ! hurla Popiel, vite à la Tour !

Il entraîna sa femme vers la digue qui y menait.

Il était temps, car la salle fut envahie, les glaives eurent vite raison de la résistance de Korab qui essayait en vain de barrer la route à la foule qui grondait.

Au-dehors, les ténèbres étaient profondes ; on s'empara des torches, leurs lueurs éclairèrent la digue qui reliait la Tour aux terrasses du château. On y apercevait le voile blanc de la reine que Popiel entraînait dans cette fuite éperdue.

Les hommes voulaient les poursuivre, mais déjà la lourde porte de la Tour retombait sur eux.

Un guerrier à barbe blanche, s'écria :

— Arrêtez, il est inutile d'aller plus avant, nous ferons bonne garde afin qu'ils ne puissent s'évader.

— Ce sera leur tombeau, dit un autre.

Et ils s'installèrent au bord du lac pour la fin de la nuit, allumant les feux qui chassaient l'ombre.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction, quand ils virent à l'aube la digue envahie par des milliers de rats et de souris qui allaient trotinant comme une coulée de lave en un flot gris, ininterrompu. Ils allaient à l'assaut de la Tour et disparaissaient dans les trous de la bâtisse, faisant place aux nouveaux assaillants.

Les hommes se frottaient les yeux, ils se croyaient victimes d'un cauchemar et les regardaient, effarés.

— C'est le châtiment, dit un guerrier, les dieux sont justes.

Et ils laissèrent s'accomplir le destin.

Lorsqu'après quelques jours, on se décida à pénétrer dans la Tour, il n'y avait plus trace du couple royal.

— Les souris les ont mangés, dit quelqu'un.

Ce fut toute l'oraison funèbre des souverains abhorrés.



Il fallait songer à élire un nouveau roi, le choix se porta tout naturellement sur Piast qui, lui, se tenait à l'écart et ne prenait point part à toute cette agitation.

On alla le quérir. Piast se défendait de la charge dont on voulait l'investir, mais les paroles de ses hôtes inconnus lui revinrent à la mémoire, et il se soumit à son sort.

Lorsqu'on voulut le mener au château, afin de l'y installer, il s'adressa au peuple en disant :

— Je ne saurais point rendre justice dans un lieu où une si grande injustice fut commise. Abandonnons ce château qui est désormais maudit. C'est à Gniezno, berceau de ce royaume, que je transporterai la capitale.

On se rangea à son avis.

Piast fit poser à côté de son trône la charrue, sa compagne, afin de ne point oublier l'humble chaumière d'où la destinée l'avait fait sortir.

Pendant cinq siècles, comme l'avaient prédit les pèlerins, le sceptre ne quitta point sa maison.

La gloire de Krouchwitza est ternie. Elle n'est plus qu'une misérable bourgade. Et si jamais vous y passez, on vous montrera sur le lac les ruines de la tour de Popiel, « la Tour aux Souris », comme on l'appelle dans le pays.

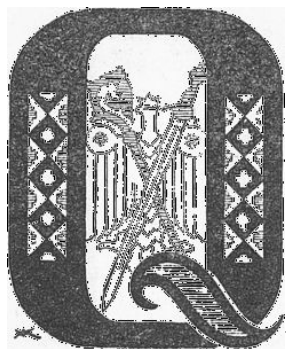
Lorsque la journée est ensoleillée et l'eau de Goplo très claire, on voit au fond de l'eau la digue par laquelle Popiel s'est enfui.

Le silence y règne maintenant.

Bogounka, la malheureuse fiancée, continue à garder le lac. Mais les temps ont changé, et bien rares sont ceux qui la rencontrent encore dans la forêt.



Légende de saint Stanislas et de Boleslas le Hardi



QUI est ce prince jeune et beau qui caracole gaiement, entouré de ses pairs ? Sur son passage, les femmes et les enfants sourient, les hommes se redressent et les moines froncent les sourcils. Qui est celui qui proclame bien haut que l'argent est fait pour qu'on le répande, la richesse pour qu'on en use, et la vie pour qu'on la vive ? Les cœurs en sont épris, qui est-ce ?

C'est Boleslas le Généreux, Boleslas le Hardi !

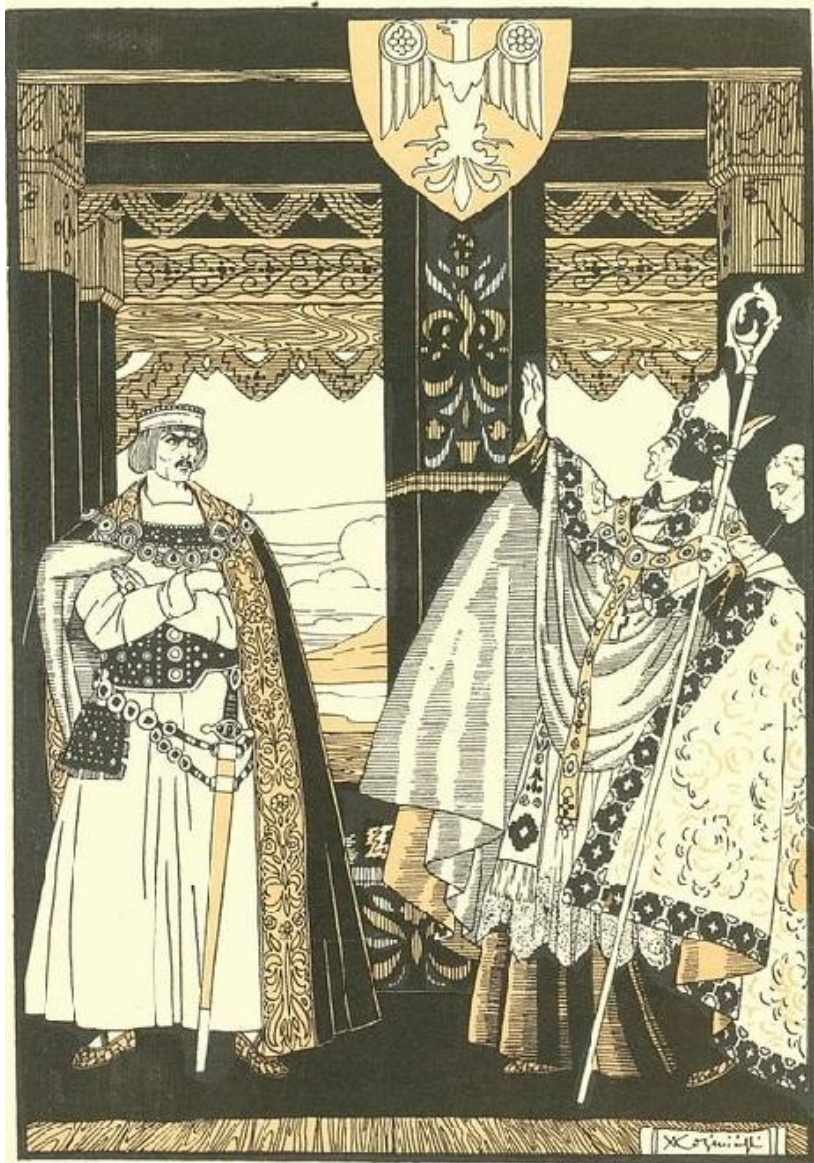
La piste où son cheval le mène traverse un pays fertile, dont pourtant les maisons sont en bois et souvent couvertes de chaume.

Seuls, sur les collines, les murs des couvents se dressent comme une enceinte fortifiée, et les cloches des églises tendent leurs flèches menaçantes. Une nouvelle puissance se lève devant la sienne. Pour mieux la contempler, le roi a ralenti le pas de son coursier.

— Que crains-tu, jeune monarque ? N'es-tu pas le descendant de Boleslas le Preux, qui a conquis tout le pays, des Karpathes à la Baltique ? L'eau de l'Elbe et du Dnieper ne chante-t-elle pas sa gloire et la tienne en heurtant les poteaux de fer qu'il y a fait planter ? Les terres russes ne sont-elles pas l'héritage de ta mère et de ta femme ? N'est-ce pas à toi que les rois de Hongrie et de Bohême demandent asile ? Ton palais ne sert-il pas de refuge au roi de Kiev chassé par ses frères ? Tu les traites tous avec magnificence, comme il convient à leur rang. Apaise-toi, beau Seigneur, tu n'as que des amis.

N'avait-il que des amis ?

L'évêque de Cracovie, Stanislas, regardait avec déplaisir son exubérance. Ce saint homme, qui n'avait en vue rien d'autre que la grandeur de l'Église et la gloire de Dieu, lui faisait souvent des observations et même des remontrances qui le froissaient.



...lui faisait des observations et même des remontrances.

— De quoi se mêle-t-il ? disait Boleslas, ne lui suffit-il pas de gouverner les prêtres ? S'il continue, je vais le confondre.

L'occasion s'en présenta bientôt.

Le jour où le roi devait rendre justice approchait. Pour planter les tentes sous lesquelles devait siéger la cour, on avait choisi, selon la coutume, une grande plaine riche en eau et en pâturages, afin que les bêtes des juges et des plaignants eussent de quoi brouter et se rafraîchir. Cette lande touchait au domaine que l'évêque de Cracovie avait acheté autrefois à un certain Pierre, chevalier de noble famille et dont les neveux étaient bien vus à la cour.

La vente avait eu lieu devant témoins, sans qu'une ligne écrite en établît la preuve. Qui donc aurait osé mettre en doute la parole d'un prélat et celle d'un chevalier ?

Les neveux de Pierre, forts de l'amitié de Boleslas, convoquèrent l'évêque devant le tribunal du roi et lui dirent :

— Tu n'as point payé le bien que tu as acquis. Nous sommes les héritiers de Pierre ; c'est à nous que revient l'argent. Il faut t'exécuter.

— J'ai payé mon dû devant témoins, répondit l'évêque.

— Où sont ces témoins ? demanda le roi.

— Les uns sont morts, les autres ont quitté le pays, je ne sais où les chercher ; Pierre repose, vous le savez, sous les dalles de son église dont vous apercevez la tour.

— Qu'il vienne témoigner, dit le roi, sinon ta cause est perdue.

— Avec l'aide de Dieu, je te l'amènerai.

Des éclats de rire accueillirent ces paroles qui parurent fort égayer le roi et les courtisans.

— Venez tous le chercher avec moi, dit l'évêque.

Tout le monde le suivit. Les uns, gagnés par son assurance, les autres guidés par la curiosité, d'autres enfin pour se moquer de lui.

Le roi demeura seul sous sa tente.

La petite troupe fut bientôt grossie par la populace accourue de la ville, et pour laquelle cette cour de justice était un divertissement et une source de revenus.

Le temps n'était pas très éloigné (cinquante ans à peine), où ces mêmes hommes massacraient les prêtres et relevaient les statues de leurs anciens dieux. Les quolibets pleuvaient, les rires couvraient les prières chantées par le clergé qui avançait à pas lents.

Mais à mesure qu'on approchait du but, une angoisse étreignait les cœurs. Un charme inexplicable, magique, se dégageait de cette prière monotone, de l'encens qui brûlait dans les cassolettes et de la flamme tremblante des cierges.

À l'église, Stanislas se prosterna et se mit en prière ; puis, se penchant sur la tombe qu'on venait d'ouvrir, il appela :

— Lève-toi, Pierre, et viens afin que la vérité éclate.

Pierre se dressa, sortit du tombeau, et se plaça à côté de l'évêque.

La terreur s'empara de tous les assistants.

Stanislas, accompagné d'une foule toujours grandissante, parut devant le roi comme un triomphateur.

Il était presque inutile d'interroger le ressuscité, sa présence était un témoignage suffisant. Mais il déposa en faveur de l'évêque, admonesta ses neveux et, suivi d'une grande multitude recueillie et silencieuse, il reprit le chemin du tombeau.

Divers sentiments agitaient le roi : la colère, la crainte, la méfiance... Qui aurait pu dire lequel était le plus fort ?

Il fut tiré de ses réflexions par l'arrivée de ses sujets qui venaient lui rendre hommage et lui apporter de riches présents. L'or, les perles, les tapis précieux, les aiguières d'argent et les hanaps s'accumulaient devant son trône. Un clerc minable regardait ce trésor s'amonceler aux pieds du roi. Ses yeux brillaient de convoitise et d'envie, et des soupirs soulevaient sa poitrine. Il attira sur lui l'attention de Boleslas.

— Cesse de soupirer en notre présence, profite de ma libéralité et du tas de richesses que tu as devant toi, prends-en autant que tu pourras en emporter. Tu seras ainsi à l'abri de la misère qui t'opprime le cœur.

Sans doute le clerc n'attendait-il que cette invitation. Précipitamment, il ôta sa robe et entassa sans discernement tout ce qui lui tombait sous les doigts. Il craignait peut-être qu'un mot du roi n'arrêtât sa main ; mais sa robe était usée, elle se fendit au grand désespoir du gueux.

Le roi qui le regardait avec un mépris mêlé de pitié lui lança son manteau. Le clerc recommença son geste rapace. L'ample vêtement pouvait contenir une fortune, mais il lui sembla encore trop petit pour assouvir son désir immodéré de l'or. Lorsqu'enfin la mesure fut pleine, il noua les pans du manteau, s'arc-bouta pour soulever son fardeau et le placer sur son épaule. Mais l'or était si pesant qu'il le fit tomber et l'écrasa. Le clerc avide expira sur-le-champ.

Les serviteurs se précipitèrent pour enlever le corps. Ils voulurent détacher le trésor des mains qui se crispaient sur leur proie, le roi les arrêta.

— Emportez l'homme et sa fortune, et jetez-les ensemble dans la Vistule. Il n'est pas digne de reposer à côté de ses semblables, et je ne veux pas que cet or passe dans d'autres mains, de peur qu'il ne cause quelque nouveau malheur.

Ces incidents inattendus et tragiques agiterent longtemps la population de Cracovie et de ses environs. Mais d'autres événements se préparaient qui occupèrent les esprits.

Boleslas reçut un jour un message du roi de Kiev : « Frère, disait-il, personne n'a jamais demandé en vain l'aide de ton bras puissant, viens me secourir ; sans toi je ne serai plus qu'un exilé sans terre et sans couronne. »

Jamais le roi n'avait fait mentir son surnom de « Hardi ».

— Mes compagnons, dit-il, le roi de Russie est dans la peine, il réclame notre appui. Qui vient avec moi ? Le pays est riche et les marchands y amènent de grands trésors de l'Orient. Vous verrez sur la porte d'or de Kiev la trace qu'y a laissée, en s'ébréchant, le glaive de mon ancêtre le « Preux ».

Les compagnons du roi ne demandaient pas mieux que de montrer leur vaillance et d'avoir l'occasion d'amasser un riche butin.

Ils abandonnèrent d'un cœur léger leurs châteaux et leurs femmes aux soins de leurs valets et s'en allèrent tenter l'aventure sur les chemins de la conquête où leurs ancêtres les avaient précédés.

Sept ans ils guerroyèrent, sept ans ils festoyèrent dans le pays conquis. Leurs maisons, leurs enfants... on aurait pu croire qu'ils les avaient oubliés.

Bien fol était celui qui les jugeait ainsi. Ils leur ramassaient la gloire, qui n'est pas un vain mot pour un véritable chevalier.

Un jour cependant, on ne sait comment, des nouvelles alarmantes se répandirent : leurs femmes, lasses d'attendre et les croyant morts, avaient pris d'autres maris, car les terres ne pouvaient rester sans maîtres ; on attaquait les manoirs, il n'y avait plus de loi. Les chevaliers dirent au roi :

— Seigneur, il nous faut regagner notre pays, oyez les nouvelles qu'on apporte. Nos foyers sont détruits, nous n'avons plus de femmes.

Mais le roi ne l'entendait pas ainsi.

Alors, les uns après les autres, ils l'abandonnèrent et, à travers d'innombrables obstacles, ils regagnèrent leurs terres.

Le roi se vit délaissé ; il ne lui restait rien d'autre à faire que de quitter cette contrée où il aurait été dangereux de demeurer tout seul.

Mais la colère grondait dans son cœur. Il avait hâte d'arriver chez lui afin de châtier les félons, comme il les appelait.

Et il les châtia sans pitié, sans merci ; on aurait dit que ce roi généreux avait égaré son cœur dans les steppes de Russie.

Personne n'osa arrêter son bras. Seul, l'évêque de Cracovie vint lui reprocher sa cruauté.

— Et la miséricorde, Sire, qu'en fais-tu ?

Le roi resta sourd à sa voix. L'évêque lui interdit désormais de pénétrer dans les églises ; mais, bravant la défense, il y entra la tête

haute. Stanislas, devant le peuple, lui reprocha son imposture et l'invita à s'humilier ; avec orgueil, le roi rejeta le conseil. Les malheureux, qui n'avaient pour pleurer que ce seul refuge, quittèrent en hâte la maison de Dieu ; le service divin cessa, les lumières s'éteignirent.

Exaspéré, le roi, incapable de souffrir cet affront, jura la perte de l'évêque. Apprenant qu'il célébrait les offices dans une église éloignée, il y courut avec ses amis et mauvais conseillers afin de le tuer.

Ils entrèrent. À deux reprises, les chevaliers s'avancèrent vers l'autel, mais chaque fois une clarté éblouissante les fit reculer.

— Lâches ! s'écria le roi. Faut-il que ce soit ma main qui nous venge de ses injures !

D'un coup de glaive, il abattit l'évêque qui priait.

On traîna le corps hors de l'église et on le mit en pièces.

— Il sera la proie des aigles, cria le roi.

En effet, bientôt un vol d'aigles descendit en planant. Mais, loin de se partager ces restes, ils se posèrent tout autour, faisant bonne garde afin d'éloigner les corbeaux et les vautours, rapaces sans noblesse.

C'est sous cette garde descendue des nues, environnée de lumières, que le chapitre trouva la dépouille de son évêque.

En pleurant, il recueillit les morceaux dispersés et, ô miracle ! il vit le corps se reconstituer et redevenir ce qu'il était de son vivant. Il n'y manquait qu'un petit doigt de la main ; on le chercha longtemps, mais en vain.

Non loin de l'église, il y avait un vivier. Un pauvre homme était en train d'y poser ses nasses. Il en retira un gros poisson qu'il alla porter à sa maison. En l'ouvrant, sa femme y trouva le petit doigt tant cherché. Elle courut le remettre aux prêtres.

Le peuple se pressa autour du vivier pour y puiser l'eau miraculeuse ; il assiégeait aussi le tombeau du saint et on parlait de nombreux prodiges.

Les visages se détournaient au passage du roi qui se vit abandonné de tous.

Le pape ordonna de fermer les églises dans tout le royaume de Pologne.

Les clameurs du peuple retentirent sous les voûtes, tandis que les tabernacles se vidaient, que s'éteignait la flamme éternelle, que les pupitres et les chandeliers jonchaient les dalles.

De la chaire, les prêtres proclamèrent que les rois ne seraient plus couronnés et que les sujets de Boleslas étaient relevés de l'obéissance qu'ils lui devaient.

Le roi était vaincu.

Il appela son fils et lui dit :

— Mon fils, me voilà seul maintenant contre tous, il me faut quitter mon pays, je crains de te laisser aux mains de mon frère qui est faible... veux-tu venir avec moi ?

L'enfant baisa la main de son père :

— Mon père, où tu iras, j'irai.

Ils partirent, traversèrent les monts et arrivèrent à la cour du roi de Hongrie, qui vint au-devant d'eux.

— Boleslas le Généreux, dit-il, je suis heureux de t'accueillir dans une détresse pareille à celle qui nous mena, mon père et moi, vers ton château où tu nous offris asile ! Tout ce qui est à moi est à toi ; uses-en selon ton bon plaisir.

Désormais, Boleslas pouvait continuer à vivre dans l'opulence à laquelle il était habitué.

Mais que lui importait la richesse ? il l'avait toujours méprisée. Son cœur était misérable et se débattait dans les plus affreux tourments. Son orgueil était brisé et son âme fière avait encore des sursauts de révolte. Mais dans le silence des longues méditations solitaires, elle s'apaisa peu à peu. Et du fond du grand cœur généreux, le regret monta. Ah ! s'il pouvait, s'il pouvait revenir en arrière, combien ces mêmes mains qui avaient semé la mort répandraient de bonheur autour de lui ! Mais il était impossible de changer le passé.

« Et la miséricorde, Sire ? » Ces paroles résonnaient souvent à ses oreilles ; souvent aussi, il se rappelait la prière que le saint prélat adressait à Dieu en faveur de ceux-là mêmes qui étaient allés vers lui pour le tuer. C'est ce suprême pardon qu'il ne pouvait oublier.

Obsédé par ce souvenir, il enfourchait son cheval et, après de longues randonnées, harassé de fatigue, il s'affaissait sur son lit où il s'endormait d'un sommeil agité, peuplé de visions et de cauchemars.

Une nuit qu'il reposait ainsi, il vit venir vers lui l'évêque de Cracovie.

— Boleslas le Généreux, dit-il, je t'appelle à nouveau de ce nom, puisque ton cœur souffre de tes forfaits ; ne perds pas courage, il y a toujours moyen de réparer une faute. Va à Rome seul, comme un mendiant, et en gagnant ton pain. Je veillerai sur toi.

Lorsque le roi se réveilla le matin, il sentit une paix bienfaisante l'envelopper.

Il se procura vivement un habit de pèlerin, il revêtit par-dessus son manteau écarlate, prit une longue laisse, ses deux lévriers et sortit.

Son fils l'épiait ; avait-il vu les préparatifs de son père ? Pressentait-

il quelque nouveau malheur ? Il se jeta à son cou et le supplia de l'emmener.

Mais Boleslas ne voulait pas exposer l'enfant aux fatigues d'une longue route. Il le savait entouré d'amis. Le serrant sur son cœur, il lui dit :

— Reste et ne dis à personne que tu m'as vu partir. J'ai aperçu, en me promenant, un lièvre dans le fourré ; peut-être réussirai-je à l'attraper.

Il courut vite sans se détourner, et l'enfant ne pouvait se décider à quitter l'endroit où son père l'avait laissé.

Boleslas s'enfonça au plus profond de la forêt, attacha ses lévriers à un arbre, se débarrassa de son manteau qu'il jeta sur eux, et s'éloigna en courant.

Vers le soir, les chiens parvinrent à rompre la laisse, déchirèrent le manteau et bondirent dans la direction du chenil.

Mieczislas, qui guettait le retour de son père, vit les bêtes revenir seules. Il courut en pleurant prévenir les seigneurs et leur raconta tout ce qu'il savait. Ladislas de Hongrie fit battre la forêt, où l'on ne trouva que les lambeaux du manteau écarlate, et l'on conclut que les bêtes sauvages, peut-être même les lévriers, avaient dévoré le roi.

On le regretta.

Son fils était inconsolable, il ne tarda pas à quitter cette terre qui pour lui, né, semblait-il, pour de hautes destinées, ne pouvait plus être qu'une terre d'exil.



Sous un soleil ardent, dans un sentier rocailleux, un homme marchait appuyé sur un long bâton. Il était grand et robuste. Sa longue robe usée par la poussière des chemins et le bout de son bâton rongé par la route qu'il avait foulée, révélaient qu'il venait de loin.

Tout autour de lui, c'était le silence, la solitude et la paix, comme il arrive souvent en été, à l'heure de midi, où la vie de la nature semble suspendue pour un temps.

Le sentier conduisait à un monastère de bénédictins, bâti à flanc de coteau sur un terrain boisé.

Le pèlerin s'approcha du grand portail clouté, saisit le heurtoir et frappa plusieurs coups secs, qui résonnèrent à l'intérieur. Des socques de bois claquèrent sur le pavé, une chatière s'ouvrit, se referma, et aussitôt, dans la porte entr'ouverte, le pèlerin se glissa. La fraîcheur de la voûte sous laquelle il pénétra, le fit frissonner.

Le frère, mort à la curiosité du monde, mais dont la fonction était de savoir, l'interrogea.

L'homme, par des signes, lui fit comprendre qu'il était privé de parole, mais qu'il était venu dans ce couvent pour endosser la robe de bure des frères. Un instant, le portier s'apitoya sur lui : c'était un si bel homme ! Mais aussitôt, il refoula cette pensée profane, se rappelant que, dans cette enceinte, cela n'avait aucune importance ; et il pensa, au contraire, que le pèlerin avait heureusement choisi ce lieu de retraite, où tout n'était que silence.

Il ne lui fut plus posé d'autres questions.

N'était-ce pas le rôle du confesseur ?

Sur le cilice qu'il portait, l'inconnu revêtit la robe brune des moines et, dès le lendemain, il se mit au travail. Le labeur l'attendait, dur et fatigant. Les moines défrichaient les forêts épaisses qui couvraient Ossiak, en Carinthie. Debout, avant le lever du jour, ils allaient, après leur prière, abattre les arbres, déraciner les troncs, labourer et semer. Comme le nouvel arrivant était vigoureux, et comme il recherchait la plus lourde tâche, on lui confiait des travaux qui demandaient un grand effort. Il rendait service à tous, comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Les frères, qui s'acheminaient vers la sainteté, mais n'étaient pas tous des saints, se moquaient parfois de lui ; mais bien vite ils se reprenaient pour admirer son humilité.

Le dernier à table, le premier à la prière, il châtiait son corps en pleurant.

Pendant sept ans, on le vit s'acharner ainsi au travail et contre lui-même.

L'épuisement vint peu à peu, sa force le quitta, et, un matin, il ne put se lever de la terre sur laquelle il couchait ; il appela un moine que le son de sa voix effraya.

— Frère, dit-il, prie le père abbé de venir. Rassemble la communauté, je vais mourir, et j'ai une confession à vous faire.

Lorsque tous furent réunis, il tira de dessous ses vêtements son anneau royal et, le montrant, il dit :

— Mes frères, vous avez devant vous un grand criminel. Je suis Boleslas, roi de Pologne, assassin du saint évêque Stanislas. Mon expiation, pour tous les crimes que j'ai commis, a été trop courte. Aidez mon âme à traverser le seuil de l'éternité qui l'attend.

L'abbé voulut l'étendre sur une couche moins dure ; bien qu'indifférent à la grandeur du monde, qui n'est qu'illusion, il ne pouvait oublier que cet humble moribond était le généreux fondateur du couvent de leurs frères de la lointaine Pologne, attelés à la même besogne qu'eux ici, dans ces monts perdus.

Le roi, cependant, désira mourir sur la cendre.

L'abbé la disposa en croix sur les dalles. On y étendit Boleslas qui ferma bientôt les yeux pour ne plus les rouvrir.

En chantant et priant, les moines portèrent son corps dans la chapelle où on l'ensevelit.

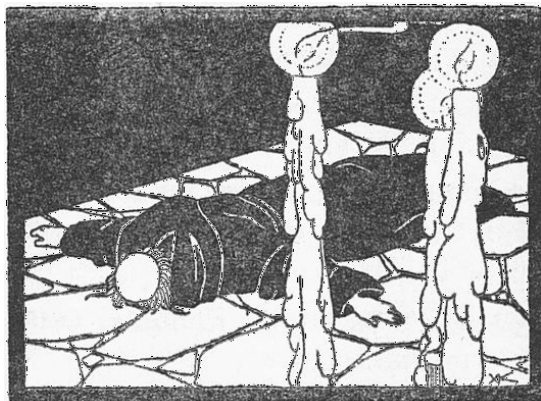
Sur la pierre de sa tombe, on sculpta un cheval tout harnaché, et une inscription fut gravée autour :

« Ci-gît Boleslas, roi de Pologne, assassin du saint évêque Stanislas. »

La terre étrangère garde son corps, et son âme tourmentée est allée se reposer dans la paix qui ne finit jamais.

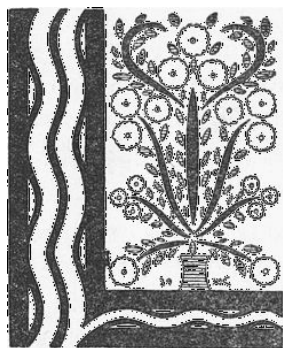
Tandis que saint Stanislas, patron de Cracovie, est couché sous une coupole dorée, dans la cathédrale de Wawel, où resplendissent l'or et l'argent que les rois et les fidèles ont accumulés sur son tombeau, sur l'humble tombe de Boleslas le Généreux s'effrite l'inscription qu'une main pieuse a gravée.

Personne dans cette terre lointaine ne pense à s'incliner devant celui qui a tant péché et tant souffert.



Pendant que saint Louis régnait en doulce France

Le cadeau de Kinga



A cour du très puissant Béla, roi de Hongrie, était en émoi, Kinga, la Bien-aimée, devait quitter le palais qui l'avait vue naître pour aller, au-delà des monts, épouser le roi de Pologne.

La jeune princesse n'avait que quinze ans, mais son esprit et son cœur étaient ceux d'une femme que le Temps a courbée. Qu'y avait-il d'étonnant à cela ? Ne l'avait-on pas entendu prononcer au moment de sa naissance : *Ave Regina*, non certes en latin, mais en honnête hongrois, et bien distinctement.

Pendant que sa suivante, dame Gertrude, mettait la dernière main à sa toilette, elle lui dit :

— J'ai hâte de voir ce pays dont ma sainte tante Salomé m'entretenait si souvent autrefois ; je l'aime avant même de le connaître.

— J'espère que tu aimes aussi le jeune roi. Il n'est guère plus âgé que toi, et l'on vante sa douceur.

— Oui, dit Kinga, il me tarde de le mener sur la voie du salut ; je suis convaincue, dame Gertrude, que nous vivrons comme frère et sœur, en parfaite amitié, ainsi que l'ont fait Salomé de Pologne et mon oncle Coloman.

Dame Gertrude, en femme avisée, n'objecta rien à ces projets. Elle

n'ignorait pas que le pays qu'elles allaient habiter était la patrie des saintes femmes. Elle se réjouissait dans son cœur à la pensée de vivre désormais en si bonne compagnie.

— Faites diligence, dame Gertrude, mon père m'attend, ainsi que les seigneurs qui doivent m'accompagner.

— C'est fait, ma reine et ma mie ; à mon tour de me préparer, nous aurons un voyage long et fatigant.

— J'ai recommandé aux écuyers de nous choisir des haquenées au pas sûr et que l'ombre n'effraie point. Adieu, dame Gertrude, je vais retrouver mon père.

— Adieu, ma douce colombe ; le palais lui semblera désert, quand tu te seras envolée.

Kinga, d'un pas allègre, pénétra dans la salle où le roi Béla s'entretenait avec les ambassadeurs. Ceux-ci, toutes les fois qu'ils voyaient la jeune fille, ne pouvaient assez se féliciter du choix de leur roi. Elle était grande et belle, résolue et modeste à la fois.

— Kinga, mon enfant, lui dit le roi, ta dot est honorable et digne d'une princesse d'un pays riche comme le nôtre ; mais, avant de nous séparer, je veux te donner une preuve de plus de mon affection. Je te permets d'emporter avec toi ce qui te plaira, dans le pays qui sera désormais le tien, je te l'accorde d'avance.

Kinga ne pensa point à satisfaire un caprice, mais elle songea aussitôt aux besoins que pouvaient avoir les habitants de sa nouvelle patrie. Elle leva les yeux sur les seigneurs présents. Leurs habits étaient somptueux, les poignées de leurs glaives richement ciselées et ornées de pierreries ; elle avait aperçu leurs chevaux aux riches couvertures et aux chanfreins d'or ; que pouvait-elle leur apporter en cadeau qu'ils n'eussent déjà ? Elle se tourna vers son père :

— Seigneur, mon père, mes coffres sont pleins de précieux bijoux, mes robes sont lourdes de perles et de rubis, mes palefrois ont des housses brodées d'or, j'ai assez de parures qui flattent la vanité. Mais mon désir serait d'offrir au peuple de mon choix un présent dont ni le riche ni le pauvre ne puissent se passer.

— Nulle dame ne parla plus sagement que cette princesse, dirent les ambassadeurs saisis d'admiration.

Le roi Béla, habitué à la sagacité de sa fille, répliqua :

— Exprime ton désir, Kinga.

— J'ai entendu dire, mon père, que, dans ce royaume qui ne manque de rien, le sel fait parfois défaut. Puisque votre munificence à mon égard n'a point de bornes, donnez-moi, je vous prie, une montagne de sel en cadeau.

— Choisis celle que tu voudras, dit le roi.

Les seigneurs polonais jetèrent sur le roi un regard inquiet, mais le visage de Béla ne dénotait aucune surprise. Il a vu de la part de sa fille

des actes plus surprenants. Ne lui avait-elle pas sauvé la vie, un jour que trente conspirateurs avaient essayé de s'emparer de lui ? Elle leur arracha les trente épées des mains et les tendit aux courtisans désarmés, leur disant :

— Défendez votre roi.

Il attendait donc placide, qu'elle trouvât le moyen de transporter en Pologne la montagne de sel.

Kinga se fit amener son palefroi vair et partit accompagnée de deux pages vers l'endroit où des mineurs étaient en train d'extraire le sel gemme. Elle leur ordonna de suspendre le travail et, s'agenouillant au bord de la mine, elle pria Dieu dévotement et Jésus et sa Sainte Mère ; puis ôtant de son doigt l'anneau que Boleslas lui avait envoyé, elle le lança dans la mine. Après quoi, elle étala par terre son manteau de velours et s'étendit dessus en disant :

— Ne me réveillez point quoi qu'il arrive. Et elle s'endormit.

Les mineurs respectèrent la volonté de la princesse ; les deux pages descendirent de cheval et s'assirent à côté d'elle pour veiller sur son repos.

Un grondement se fit entendre sous terre, et comme ce bruit, jamais perçu jusqu'alors, ne faisait qu'augmenter, ils réveillèrent Kinga plongée dans un profond sommeil.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas obéi ? dit-elle avec reproche.

— Princesse, nous craignons pour votre vie et pour la nôtre.

— L'anneau s'arrêtera en route, dit Kinga attristée et, par votre faute, la montagne n'ira pas jusqu'à Cracovie.

Elle remonta en selle ; mais comme son cœur ne connaissait pas la rancune, elle avait repris son visage souriant, et c'est ainsi que la vit son père lorsqu'elle vint lui annoncer :

— La montagne est en route.

Béla ne demanda point d'explications. Tout devait être pour le mieux.



Le voyage que fit Kinga à travers les plaines de la Hongrie et les défilés des Karpathes dura des semaines. Le roi vint à sa rencontre, entouré de sa cour, des évêques et des prélats.

Le pays était nouveau pour elle, riant dans la verdure des prairies et des bois. La vie paraissait s'y dérouler paisible et joyeuse. À la lisière de la forêt, des seigneurs chevauchaient précédés de leurs serfs qui préparaient la battue ; dans les villages, sous les tilleuls ombreux, le

chef tranchait les différends. Sur la Vistule, les bateliers, en chantant, menaient leur marchandise vers Gdansk et sur le lac, que longeait la piste, un pêcheur étendu sur l'eau, lançait son filet à l'endroit le plus profond. Au bruit des sabots, et au cliquetis des harnois, tous suspendirent leurs occupations ; le pêcheur, à longues brasses, regagnait le bord, seigneurs et serfs abandonnèrent les sangliers et les loups, les plaideurs se mettaient d'accord, tous accouraient pour se prosterner sur le passage du roi. Seule, la chanson des bateliers continuait triste et monotone, comme cette eau grise qui les emportait.

La reine et son escorte arrivèrent ainsi dans un lieu où les sapins recouvraient des collines sablonneuses. Kinga fit arrêter le cortège et, s'adressant au roi :

— Faites, je vous prie, creuser la terre à cet endroit. C'est ici que s'est arrêtée la montagne de sel qui est partie avant moi, et dont je vous fais présent.

Bien que le désir de la reine lui parût étrange, Boleslas se hâta d'accéder au premier souhait qu'elle exprimait.



Non loin de là, il y avait une ancienne mine de sel abandonnée ; de temps en temps, on y trouvait encore quelques cristaux et deux paysans s'évertuaient, mais en vain, à y découvrir des blocs de cette denrée si rare et si précieuse.

Il était midi ; ils se reposaient en devisant et attendaient le moment de reprendre leurs efforts stériles.

Un enfant leur avait apporté, dans deux pots de terre jumeaux, leur modeste repas. Ils dégustaient leur soupe en y trempant leur pain noir, qui leur servait de nourriture et de cuillère.

— Nous perdons notre temps, disait le plus vieux. Le « Trésorier » a fermé les richesses, il est bien possible que l'un de nous, sans le faire exprès, lui ait manqué d'égards. Vous connaissez l'histoire de l'homme qui, un jour, ne le reçut point dans sa cabane.

— Non, père, dit l'enfant. Je n'ai même jamais entendu parler du Trésorier.

— Tu es petit, et ton savoir n'est guère plus grand que ta tête. Si l'âge avait blanchi tes cheveux, tu saurais que le « Trésorier » est le maître de tout ce qui se trouve sous terre. Et il y en a... de l'or et de l'argent dans la Sainte Terre, dont le Seigneur Dieu nous a tirés et où nous irons rejoindre nos pères !... Il y a du plomb et du sel, et des

pierres transparentes ! Il est le gardien de tout cela, lui, le « Trésorier ». De temps à autre, il quitte son domaine, et il vient voir comment la lune change en argent les monts et les plaines, les arbres et les bruyères. Mais comme il n'est guère habitué à marcher sur terre, il vient frapper à la porte des huttes pour s'y reposer. Un jour, un mineur ne le reçut point, car il ne le connaissait pas, et il avait le cœur endurci.

« — Je t'apprendrai à me connaître et à me respecter, pensa le « Trésorier ».

Le lendemain matin, lorsque l'homme descendit dans la carrière, il le fit s'égarer, il ne pouvait plus retrouver son chemin. Il marcha ainsi, sans s'arrêter, cinquante ans sous terre... Le « Trésorier » lui fit visiter toutes les richesses dont il avait la garde. Les cinquante ans passèrent comme un jour, et lorsqu'enfin il jugea que le voyage avait assez duré, il le ramena devant l'entrée et lui dit :

« — Maintenant, remonte, et va-t'en chez toi. Tu as assez vu et tu apprécieras désormais ma puissance. »

L'homme se dirigea vers sa maison, mais il ne retrouvait plus sa route. Le champignon avait rongé le bois de sa cabane. Personne ne le reconnaissait, il ne reconnaissait personne.

Il allait de l'un à l'autre et racontait tout ce que ses yeux avaient admiré. On se moquait de lui. Voyant que nul ne voulait le croire, et qu'il lui fallait vivre tout seul dans ce monde nouveau, son esprit se troubla.

Il errait dans les campagnes, il parlait aux bêtes, aux fleurs et aux oiseaux, et les hommes s'écartaient devant lui avec une crainte superstitieuse ; il était celui qui voyait ce que les autres ne voyaient point, le doigt de Dieu l'avait touché.

— Quand j'étais petit, dit le second paysan, et que j'apportais, comme toi, le dîner à mon père, j'ai entendu une autre histoire : Il y avait dans les mines de Silésie, un brave homme vertueux et charitable, qui emportait avec lui, tous les matins, une miche de pain pour sa journée. Mais il avait l'habitude d'en donner la moitié à un plus misérable que lui. Il se trouva qu'un jour, il ne rencontra point de malheureux ; il déposa la part du pauvre sur une pierre, se disant : « Il en passera bien un qui en fera son profit. » Or, il avait oublié de faire le signe de la croix sur le pain avant que de le rompre. Il advint que le diable passa par là ; il vit le pain et le mangea. Il courut à l'enfer raconter à ses compères le bon tour qu'il avait joué à celui qui croyait, par sa bonne action, avoir gagné le ciel.

« — Tu n'es qu'un sot, lui dirent ses compères : l'intention y était, c'est le principal, et puis tu nous fais honte : un honnête diable manger la part d'un malheureux ! Pour ta pénitence, tu iras pendant un an faire la besogne de l'homme que tu as frustré. »

Le diable, qui s'était attendu à recevoir des félicitations, fut tout déconfit. Sans rien dire de ses ressentiments, mais jurant au dedans de lui de se venger, il descendit tout penaud dans le puits, et travailla pour quatre. Le mineur, lui, ne faisait plus rien, il se reposait. Mais le diable ne touchait jamais sa paie, laissant le gardien empocher son dû. Et il se frottait les mains, car il avait réussi à faire du même coup un paresseux et un voleur. Quand l'année fut écoulée et, avec elle, le temps de sa peine, il abandonna sa hache et se dirigea vers la sortie, marchant derrière son compagnon.

« Presse-toi », dit-il.

Le mineur se retourna pour voir qui lui parlait. Il fut effrayé, car le diable avait repris sa vilaine carcasse. Il le vit, d'un coup de sabot, défoncer la paroi du puits ; l'eau en jaillit et inonda la mine. Depuis, personne n'y a plus jamais travaillé.

— Père, père, cria tout à coup l'enfant, regarde, c'est peut-être le « Trésorier » !

Ils virent un cavalier resplendissant galoper dans leur direction.

C'était le page que le roi avait envoyé à la recherche des paysans qui avaient les outils nécessaires pour creuser la terre.

Les paysans le saluèrent, le front dans la poussière.

— Hâtez-vous, cria-t-il, le roi vous appelle, suivez-moi. Accrochez-vous à mes étriers, vous irez plus vite.

Le roi ! Les mineurs s'effarèrent. Leurs mains tremblaient. Aussi vite que le leur permettaient leurs vieilles jambes, ils suivirent le cavalier.

Ils arrivèrent sur un petit plateau où le cortège de la reine s'était arrêté. Ils virent toute la cour disposée en cercle autour d'un endroit où une épée était fichée dans le sable.

Le cavalier la retira et leur fit creuser et déblayer la terre. Quelques maigres arbustes, le sable, les cailloux volèrent sous leur pioche. Enfin, à un certain moment, le fer rendit un son qu'ils connaissaient bien.

— Le sel ! s'écrièrent-ils, le sel !

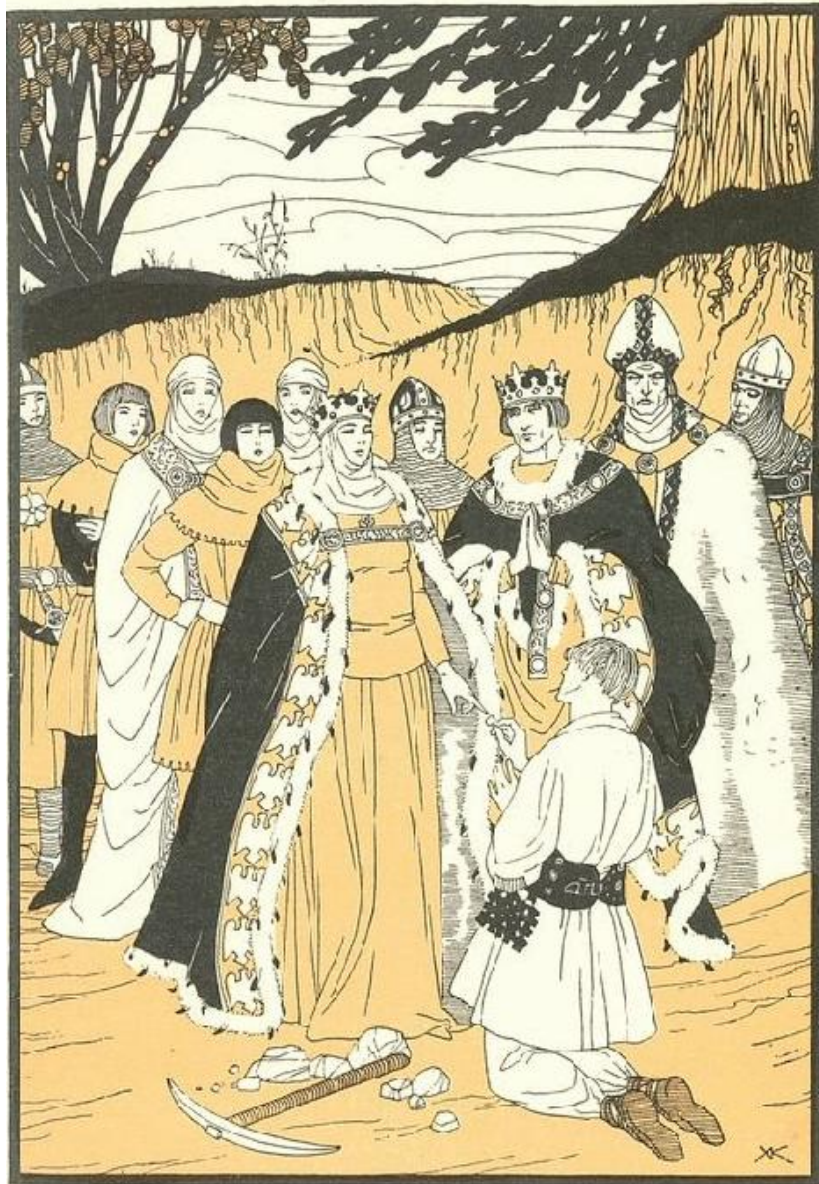
— Continuez à creuser, dit la reine.

Après quelques minutes d'effort, ils détachèrent un bloc transparent qu'ils levèrent au-dessus de leurs têtes. On vit alors, dans cette masse pure comme le cristal, un objet qui faisait une petite tache sombre.

— Brisez le bloc, dit Kinga.

Le vieux mineur, maniant son outil avec précaution, dégagait un anneau d'or où des pierres précieuses étaient serties. Il le tendit à la reine qui le remit à son doigt et dit à Boleslas :

— Seigneur, de même que vous vous êtes emparé de ma personne en m'envoyant cet anneau que j'acceptai, de même, j'ai pris possession de cette mine et je l'apporte en cadeau à votre royaume. Pendant des siècles, elle sera pour lui une source de travail et de richesse.



Il le tendit à la Reine qui le remit à son doigt...

Tous étaient émus et rendirent grâce à Dieu qui leur avait donné une reine dont la sagesse n'avait point d'égale.

Le cortège se dirigea vers Cracovie, où devaient avoir lieu des fêtes et des réjouissances.

Le fléau

Tout faisait préjuger d'un grand bonheur sous le sceptre de ce couple si jeune et si vertueux.

Kinga et Boleslas s'étaient installés pour un long séjour dans le château royal de Sandomir. Les malheureux accouraient de toutes parts pour leur demander aide et protection. La reine avait donné l'ordre de n'écarter personne. D'un baiser elle guérissait les lépreux ; de ses propres mains elle pansait les plaies et ses paroles consolait les cœurs.

Boleslas le Pudique, car tel était le nom qu'on lui donnait désormais, l'assistait et admirait la charité de son épouse.

Un jour, qu'une multitude en haillons se pressait autour d'eux, un homme, que la reine était en train de soigner, lui dit :

— Dame vertueuse et belle, tu auras bientôt d'autres misères à soulager, plus terribles que la mienne, car un fléau s'avance vers notre pays, un fléau devant lequel tout ce que nous avons vu de plus terrible jusqu'à présent n'est rien. On dit que les Tartares ne sont pas loin.

— Les Tartares ? s'étonna dame Gertrude qui suivait la reine. On en parle depuis si longtemps que personne n'y croit plus.

— J'ai vu de mes propres yeux, dit le mendiant, à la cour du prince Ziemowit de Mazovie, le prince Michel de Kiev. Il a fui, poussant par-devant lui ses nombreux troupeaux et ses grands chars remplis de trésors. Il a avec lui sa petite fille, dit-on, qui est belle et plus richement parée que ne l'est la Vierge Marie sur les autels. Ils ont quitté la cour en même temps que moi et se sont mis en route vers la Silésie pour fuir plus loin, toujours plus loin.

— Mon tuteur, Henri le Pieux, leur fera bon accueil ; notre pays a toujours été le refuge des exilés, dit le roi.

Les mendiants devisaient entre eux ; chronique vivante, ils ramassaient dans leur besace toutes les nouvelles qui traînaient. Dans les maisons, on accueillait avec empressement l'homme et sa fable qui mettait un intérêt dans la vie terne de tous les jours.

— Je ne serais pas étonné, disait l'un d'eux, qu'un grand malheur arrivât à cette terre. Une étoile à longue chevelure balaie le ciel ; il n'y a pas longtemps une pluie de sang est tombée et une grêle mêlée de cailloux a abattu les blés.

— Cet hiver, dit un autre, dans le lac ensorcelé, non loin d'ici, les

pêcheurs ont retiré de dessous la glace un monstre hideux. Une procession est venue les accompagner ; des bannières, des croix, des reliques ont été portées ; mais lorsqu'on aperçut dans le filet cet énorme poisson, avec ses yeux flamboyants dans une tête de bouc, tous s'enfuirent, lâchant leur proie. Les assistants furent couverts d'abcès et de boutons longs à guérir.

— On a vu aussi deux armées à cheval combattre dans les airs ; mais ceci n'a rien d'étonnant, c'est un phénomène qui se produit fréquemment en Pologne.

— Et dans un village, un enfant de six mois a prédit l'arrivée des Tartares. On lui a demandé s'ils lui faisaient peur : « Oui, très peur, répondit-il, je dois périr de leur main. »

— Le sang va couler, dirent les mendiants en branlant leurs têtes chenues.

Ils n'avaient pas encore fini de parler qu'un cavalier entra dans la cour, sauta à bas de son cheval, se jeta aux pieds du roi en se signant trois fois, et trois fois frappa la terre de son front :

— Ah ! Seigneur ! Ah ! petit père, que ton bras fasse justice, tu es le roi. On a tué notre colombe, la joie de nos yeux ; ils l'ont tuée, les hommes qui se cachent derrière les grandes murailles ; fais justice, toi dont la main est la main de Dieu lui-même.

Personne ne comprenait rien à ce discours entrecoupé de sanglots.

Le roi le releva et lui dit :

— Explique-toi, car nous ne savons pas ce qui t'amène, mais ton chagrin nous remue le cœur.

— Notre maître, le prince Michel, que Dieu le console et lui vienne en aide, a fui devant les Tartares, et nous allions toujours devant nous, toujours tout droit, là où nos yeux voyaient la route ouverte. Que ce pays soit béni, on nous a reçus partout, on pleurait sur notre détresse, on comprenait notre langage, nous comprenions ce qu'on nous disait, nous étions frères. Mais mon maître répétait : « Les Tartares sont encore trop près, allons plus avant vers l'occident, là où il y a des villes fortifiées et des chevaliers en armes » et nous sommes entrés en Silésie. Au loin, nous avons aperçu une ville dont les murs et les tours dominaient la plaine. Nous avons interrogé les paysans pour savoir quelle était cette ville. Ils nous ont dit :

— C'est Sroda, que notre prince Henri a donnée aux colons allemands et qu'ils ont baptisée à leur façon Neumarkt. Ils ont élevé ces grands murs et ils ferment la porte la nuit.

Notre maître a dit à la princesse :

— Ma fille, tu te dirigeras vers cette enceinte, car tu es lasse ; je te rejoindrai lorsque j'aurai trouvé un gîte pour mes bêtes et mes gens.

Nous étions une petite troupe qui accompagnions la princesse ; la fatigue nous fermait les yeux. Pour nous donner du cœur, elle chantait

avec ses femmes les chansons de notre pays que nous reprenions en chœur au son du théorbe. Rien qu'en la regardant, notre âme se reposait. Elle était si belle, avec ses colliers de perles qui lui descendaient jusqu'aux genoux, son diadème d'or et ses riches fourrures. Nous arrivâmes sous les murs de la ville. Des hommes d'armes nous arrêterent. Ils nous posèrent des questions que personne ne comprit. Nous leur avons expliqué que nous venions du pays où se lève le soleil et que nous étions obligés de fuir devant les Tartares. Ils répétaient : « Tartares... Tartares... » comme s'ils comprenaient et se consultaient entre eux. Il en venait toujours d'autres. Ils avaient des heaumes et des hauberts et des épées à leurs ceintures. Nous étions sans crainte, c'était un pays chrétien, nous avait-on dit, bien que le langage n'en fût point chrétien. Tout à coup, ils se précipitèrent sur nous en tirant les épées de leurs fourreaux ; nous nous défendions comme nous pouvions ; mais nos armes glissaient sur leurs cottes de mailles. La princesse et ses femmes furent massacrées. Tous les hommes gisaient à terre. Je suis tombé près d'un des chars, le sang coulait de ma blessure. J'ai vu comment ils ont dépouillé la fille de mon maître de ses colliers et de son or, et comment ils ont pillé nos trésors. Devant mes yeux, tout s'est obscurci et mon esprit a fui. Lorsque je revins à moi, la nuit régnait. Dans l'obscurité à laquelle je commençais à m'habituer, j'ai aperçu des cadavres d'hommes et de chevaux ; mais comme je rampais en pleurant parmi les corps de mes compagnons, un cheval, à mon approche, s'est dressé sur ses pattes. J'ai réussi à grimper sur son dos et en avançant doucement, à m'éloigner de ce lieu. L'herbe étouffa le bruit de notre course, je me dirigeai vers les lumières des villages environnants. J'arrivai ainsi à l'endroit où nous avions laissé le prince Michel. Il était sous la tente à donner des ordres. Quand il m'a vu couvert de sang, il s'est douté du malheur, et il a pleuré, le pauvre vieillard, son enfant tant chérie.

« Que leur ville soit détruite, comme ils ont détruit mon bonheur, dit-il, nous n'irons pas plus loin. Retournons sur nos pas, rien ne sert de fuir son destin, il vous atteint partout. Va, toi, me dit-il, à la cour du roi Boleslas, tu lui diras ma détresse ; qu'il me venge. » Et me voici.

Mais la vengeance approchait d'un autre côté.

La nuit sans lune avait envahi la cour d'honneur, nul ne s'en aperçut. Tous écoutaient, émus, et dans un profond silence, le récit du jeune homme. Personne n'avait remarqué que le ciel s'embrasait du côté du levant. Mais le jeune Russe avait tourné la tête et vit le reflet de l'incendie qui tremblait sur les nuages. Il reconnut la même lueur qui l'avait chassé de sa lointaine patrie.

— Les Tartares, cria-t-il, ce sont les Tartares !

Comme la foudre, ils étaient tombés sur la Pologne, entraînant à leur suite les nombreux petits princes russes, incapables de leur

résister, et qui venaient, avec leur peuple, grossir le flot qui allait dévaster les terres chrétiennes.

Ils déferlaient comme un torrent destructeur, comme une avalanche emportant tout sur leur passage, villes et habitants, comme les vagues de l'Océan déchaîné qui supprime toute vie.

La terreur s'était emparée de tous, la panique chassait les seigneurs et les paysans vers les villes et les forêts. Les cloches des églises sonnaient le tocsin.

Boleslas partit avec sa cour pour organiser la défense.

— Prends ma dot, dit Kinga, elle paiera les soldats et les armes.

Sur son ordre, une poignée de nobles chevaliers, réunissant en hâte une petite armée, essaya de tenir tête à cette vague humaine. Les Tartares firent semblant de se replier, mais ce n'était qu'une ruse de leur part. Ils entrèrent bientôt « dans la danse » comme ils disaient et, encerclant les vaillants défenseurs, ils les massacrèrent jusqu'au dernier.

— Intrépides chevaliers, vous étiez la pierre angulaire de ce mur de la Chrétienté que la Pologne n'a cessé d'élever, pendant cinq cents ans, contre la Barbarie qui venait de l'Est.

Dans un couvent, sur les marges d'un vieux calendrier qui servait de chronique, on a retrouvé leurs noms et cette simple phrase écrite par la main indifférente et pieuse d'un moine qui ne vivait que pour bien mourir : « Priez pour eux ! »

Les Tartares étaient les maîtres. Ils proclamaient qu'il ne devait y avoir qu'un seul Chan sur la terre comme il n'y a qu'un seul Dieu dans le ciel. Ils étaient laids, trapus, des petits yeux bridés, dans une face large, imberbe, le nez camus, le teint jaune. Endurant aussi facilement le froid que la chaleur, ils étaient fidèles entre eux, cruels pour tout ce qui n'était pas eux. À la main, ils avaient des haches pour tout abattre, et des flèches pour tuer ; à leur ceinture des cordes pendaient pour lier les captifs. Ils les emmenaient par milliers vers des terres inconnues.

Dans les couvents, les moines et les nonnes prostrés dans la prière attendaient la palme du martyr. Quelques religieuses de Saint-Norbert, voyant leurs sœurs massacrées, et n'osant pas affronter ce péril, s'enfuirent dans la forêt. Elles atteignirent une petite chapelle située sur un rocher et se jetant aux pieds de la Vierge, elles lui dirent :

— Sainte Vierge Marie, douce Reine, sauve nos âmes et nos corps, car voici le mécréant prêt à nous occire.

Et la Vierge les couvrit de son voile. Sous les yeux des Tartares stupéfaits, le rocher s'entrouvre et la chapelle descend lentement dans les entrailles de la terre.

Ne croyez pas qu'elles soient mortes, on n'a qu'à se pencher sur les « Rochers des Vierges » au-dessus de la crevasse pour entendre leur

chant, pour apercevoir la lumière des cierges et sentir l'encens qui monte vers le ciel.

Dans la chapelle des Dominicains, les religieux chantaient matines. Il était d'usage qu'un moine, à haute voix, lut le martyrologe du jour et l'annonce de la fête du lendemain. Le plus jeune des novices se dirigea vers le pupitre, et sur les pages du grand livre ouvert devant lui, il aperçut une inscription qui flamboyait en lettres de feu. Il eut peur. Mais se calmant bien vite, ses lèvres innocentes entonnèrent : « C'est aujourd'hui à Sandomir, le martyr du bienheureux Sadoch et de ses quarante-huit frères. » L'abbé Sadoch s'approcha, il vit distinctement l'annonce prophétique, mais dès qu'il toucha le livre, les mots s'évanouirent.

Les fidèles qui étaient dans la chapelle se dispersèrent en hâte, et les frères, en priant et chantant avec plus d'ardeur que jamais, attendirent l'heure du supplice. Et lorsque les Tartares accoururent pour les exterminer, ils ne sentirent même pas les coups qui s'abattaient sur eux, leurs âmes étaient depuis longtemps aux pieds du Seigneur.

Un des frères, pour lequel la vie avait encore quelque attrait, se sauva sur le toit ; par une fente, il vit le sanglant sacrifice. Une douleur l'étreignit et un regret de ne pas être du nombre. Il quitta sa cachette et réclama pour lui aussi la couronne du martyr. Son âme repentante alla droit au paradis.

Cisterciens et Franciscains, Clarisses et Bénédictines s'immolaient avec ardeur. Cinq cents habits blancs des Dominicains revêtirent la pourpre du sang. Si jamais ce pays s'était souillé de quelque iniquité, le sang de ces victimes y a lavé toute tache.

Sur la montagne Pelée s'élevait le couvent de Sainte-Croix ; on le nommait ainsi à cause de la relique que renfermait son trésor. Les Tartares le pillèrent et emportèrent les richesses qu'il contenait. Mais Dieu ne voulut point que le bois du Salut fût profané.

On vit bientôt au-dessus du camp des Tartares passer une femme, un voile ensanglanté à la main. Dans les tentes où son pied se posait, les hommes se débattaient dans les affres de l'agonie. La peste promenait son étendard.

Le Chan, qui voyait s'amonceler les cadavres de ses soldats, terrifié, fit appeler les devins.

— Vous, dont le devoir est de tout connaître, dites-moi quelle est la cause du mal qui frappe mon armée.

— Seigneur très puissant, seul représentant de Dieu sur la terre, nous ne sommes que poussière indigne d'être foulée par vos pieds. Nous avons déjà cherché la réponse à cette question, qui ne nous surprend pas, dans les recoins obscurs de notre esprit et dans les entrailles des bêtes. Votre main victorieuse, que la bénédiction de Dieu soit sur elle, a châtié l'infidèle, et dépouillé ses temples. Il n'y a

de Dieu que Dieu ; cependant, dans ces temples, il devait y avoir un objet qu'on a emporté et qui aurait dû y rester, il faut le rendre.

— Comment le savoir ? demanda le Chan.

— Il faut interroger les captifs.

— Cherchez, leur dit Batou-Chan, et tâchez d'apporter vite la réponse, ou vous direz adieu à vos têtes.

Les devins, encouragés de cette façon, ne mirent pas longtemps à trouver un captif bien renseigné.

— Quel est l'objet le plus sacré de vos temples ? lui demandèrent-ils.

— Il y a beaucoup d'objets très saints, mais il n'est point de sainteté plus grande, que la croix du très doux Jésus, qu'il a portée pour nos péchés.

— C'est elle ! dirent les devins. Et ils allèrent, fiers de leur trouvaille, l'annoncer à Batou.

— Qu'on la rapporte sans tarder, dit Batou-Chan.

Et on trouva un jeune Tartare, né d'une captive chrétienne, qui se chargea, accompagné de sa mère, de rapporter la croix enchâssée dans l'or et ornée de gemmes.

D'avoir tenu dans ses mains la Sainte Croix, son cœur fut touché, et il ne voulut plus retourner sous les tentes de Batou.

Le roi le fit chevalier et mit la croix dans son blason.

La peste cessa ses ravages dans le camp des Tartares qui se dirigèrent vers Cracovie.

Les seigneurs vinrent trouver Boleslas et lui dirent :

— Sire, la misère de ce royaume est grande, mais elle serait plus grande encore si l'infidèle pouvait se glorifier de vous avoir pris mort ou vivant ; nous vous supplions pour le bien de notre race, de fuir, afin qu'un jour vous puissiez revenir et relever les ruines de nos maisons. Nous vous confions nos enfants, et nous-mêmes irons combattre aux côtés de Henri le Pieux, l'aîné des Piast.

Boleslas se laissa fléchir et, emmenant avec lui une grande foule d'enfants, de femmes et de miséreux, il se dirigea vers la Hongrie.

Batou-Chan avançait, laissant derrière lui une large voie sanglante et désolée. Il allait plus vite que les fuyards, car les vieillards et les enfants retardaient la marche.

— Très douce reine, dirent ces malheureux à Kinga qui soutenait leur courage, vois-tu le nuage de poussière qui, en tourbillons, s'élève sur nos pas ? Les Tartares suivent nos traces ; par le Christ, sauve-nous ! ne sommes-nous pas tes enfants ?

Et Kinga, détachant sa ceinture, la lança au loin ; à l'endroit où elle tomba, un torrent impétueux roula aussitôt des eaux écumantes.

Le torrent arrêta la horde sauvage, mais pas pour longtemps.

— Notre reine, dirent les enfants, tu entends l'écho de leurs cris stridents, nous laisseras-tu périr ?

Kinga s'appuyait sur un long bâton pour gravir les éboulis de pierres. Elle le planta dans le sol, et aussitôt une forêt de sapins touffus et bruyants les cacha aux yeux des poursuivants.

Inquiet, un enfant s'agenouilla et, collant son oreille contre terre, il s'écria :

— Que Dieu nous ait en sa sainte garde, ils ne sont pas loin, j'entends le bruit des sabots qui se rapproche. Dame, si tu ne nous viens en aide, nous sommes perdus.

Mais Kinga releva l'enfant, le pressa contre son cœur et ôtant sa couronne d'or, la posa à l'endroit où le dernier des fugitifs venait de passer.

Les Tartares étaient en vue, déjà ils tendaient leurs arcs, lorsqu'à la place où reposait la couronne de la reine, un rempart de granit s'éleva, et brusquement les monts Tatra dressèrent leurs cimes qui touchaient les nues. Les fugitifs étaient sauvés.



Furieux de voir la proie leur échapper, les Tartares prirent la direction de Wrotzlaw.

— C'est la ville la plus riche après Cracovie, dit Batou-Chan ; il se trouve aussi sur notre chemin une ville fortifiée, nous la détruirons, car rien ne doit résister à la poussée de nos armées.

Lorsque les habitants de l'ancien village Sroda aperçurent la horde des assaillants, ils se souvinrent de la jeune princesse qu'ils avaient tuée, et s'écrièrent :

— Malheur à nous ! C'était sûrement la fille du Chan lui-même, il vient venger sa mort, qu'avons-nous fait ?

— Si nous l'avions reçue, notre ville aurait peut-être été épargnée, dit quelqu'un.

— Déterrez vite les perles et les bijoux que cette femme avait au cou et allez les suspendre sur les autels. Que Dieu aie pitié de nous !

Ainsi parlaient les bourgeois allemands de Sroda, et se frappant la poitrine, ils se préparaient au combat. Leur punition fut terrible. Personne presque n'en échappa.

La déception de la horde fut grande lorsqu'elle aperçut les décombres de Wrotzlaw, car le prince Henri avait caché les trésors et brûlé la ville. Mais le château était encore intact. Leur fureur se porta de son côté.

C'était le jour de Pâques, on chantait dans l'église et les cloches sonnaient à toute volée. À l'entrée du château, frère Tscheslaw, abbé

dominicain, pria à genoux, les bras levés vers le ciel.

Sous les yeux des Tartares effrayés, une lumière l'entoura, et au-dessus de sa tête une colonne de feu monta. Ils se retirèrent saisis d'épouvante et, à bride abattue, atteignirent la plaine de Dobré-Polé où le prince Henri les attendait de pied ferme.

Il parcourait les rangs et exhortait ses chevaliers.

— Nobles chevaliers, disait-il, contre nos poitrines le flot de l'infidèle doit se briser. Puisqu'il nous faut tous mourir un jour, ne vaut-il pas mieux tomber dans l'éclat de la gloire et en gagnant le paradis ?

Les évêques et les prêtres, en armes, leur distribuaient l'absoute et le viatique. Ils frappaient la coulpe⁽¹⁾ et criaient leurs péchés. Ainsi fortifiés, l'âme légère et le cœur fervent, ils avancèrent en rangs serrés, ardents et magnifiques, chantant à pleine voix leur chant de guerre, un appel à la Vierge Marie.

C'est ainsi que les vit la mère de Henri le Pieux, Edwige de Moravie, à genoux en prière dans le couvent où elle s'était retirée au milieu de ses nonnes et des femmes de ceux qui combattaient.

— Je les vois, disait-elle, les Croisés et les mineurs réclament l'honneur de marcher les premiers... Ils n'ont point d'armes et ils sont presque nus... Ils tombent comme les épis verts fauchés par l'orage... Voilà les chevaliers étrangers, les Moraves et les Chevaliers Teutoniques que le prince de Mazovie a établis sur ses terres ; sous leurs piques les Tartares reculent... Voici les Chevaliers de la Grande Pologne, de la Silésie et de Cracovie, mon fils est à leur tête... Le tir des arbalétriers polonais les protège... Des milliers de morts d'un côté et de l'autre... La horde cède... Elle revient avec une furie plus grande, elle brandit un étendard, il se déroule immense dans le ciel. Une lettre y est peinte, on dirait une croix de Saint-André... À sa hampe, une tête énorme, noire, à longue barbe... c'est la tête de Satan lui-même... Ses yeux lancent des flammes. Sa bouche, des langues de feu et une fumée empoisonnée... Sortilège, sortilège !... Les chevaliers épouvantés sont en déroute, les autres succombent... Mon fils et une poignée de Preux se battent encore comme des lions... Son cheval est blessé... Jean Ivanovitch lui en amène un autre... Soulislaw le supplie de fuir... « Ta capture augmentera leur triomphe... » Il cède... Les mécréants reconnaissent le Prince à ses insignes... Il tombe... On le dépouille... Sa tête est portée en triomphe sur une pique... Gloire à Toi, Seigneur, de m'avoir donné un tel fils !...

La princesse Edwige se tenait immobile ; elle semblait suivre le trajet que faisait la tête du prince dans le camp ennemi. Elle fut réveillée par les lamentations des femmes et les cris de désespoir qui éclataient autour d'elle.

— Cessez de pleurer, leur dit-elle. Regardez plutôt l'immense

cortège de leurs âmes qui se pressent en foule aux portes du Paradis.

Elles s'efforçaient, ces malheureuses, de les apercevoir, mais leurs cœurs étaient de chair et blessés à jamais.

Les Tartares, jusqu'à la nuit, rôdaient au milieu des morts ; ils emportaient les leurs, dépouillaient les cadavres. D'autres s'occupaient d'une sinistre besogne : à chaque tête chrétienne, ils coupaient une oreille ; neuf grands sacs remplis de ces trophées furent emportés.



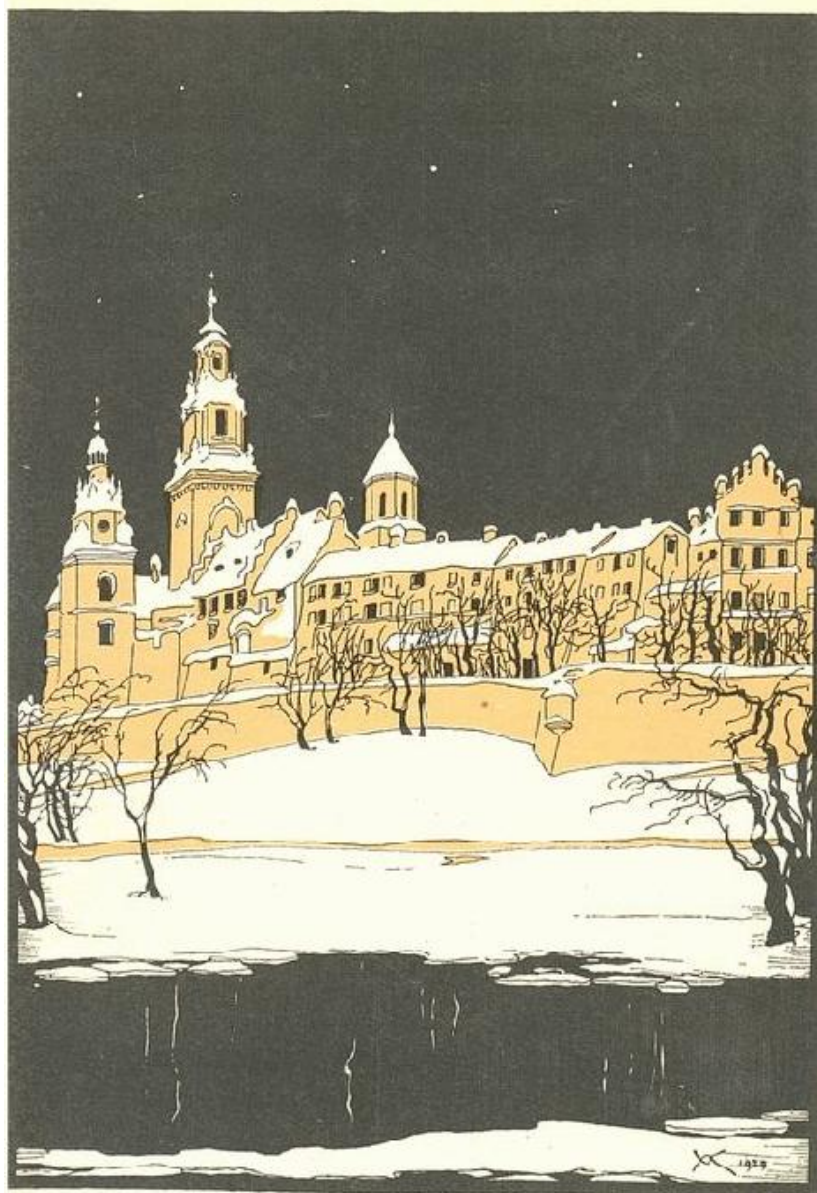
L'aube se leva sur le champ de carnage ; les Tartares avaient disparu, ils laissaient derrière eux un désert vaste et silencieux. Les survivants se regardaient avec terreur et un morne désespoir. Qui donc pouvait apporter un remède à cette désolation ?

Et de nouveau, comme autrefois, sur la terre de Pologne, la Douleur leva son sceptre. Mais il y avait maintenant dans le ciel un Dieu pour consoler. Peu à peu, les fugitifs revinrent pour relever les ruines et, sous la cendre, rechercher la flamme de leurs foyers. Et le printemps apporta une floraison nouvelle, car telle est la loi éternelle, qu'après la vie vient la mort, et après la mort vient la vie.

On vivait avec le souvenir des captifs et l'espoir de leur retour. Partis jeunes gens, ils revenaient parfois vieillards ; on les considérait comme des miraculés, et on se pressait autour d'eux, cherchant dans leurs paroles le récit de la vie que devaient mener ceux qui n'étaient pas revenus, et il y en avait des centaines de mille.

On pleurait aussi les morts et on racontait leurs hauts faits.

Il n'y a que les hommes qui se souviennent d'eux. Dans la Vistule, les Tartares avaient noyé, pour se venger d'elle, la cloche d'un monastère qui, toute seule, à leur approche, avait donné l'alarme. Tous les ans, la nuit de Saint-Jean, elle remonte à la surface de l'eau, elle est transie d'être restée si longtemps au fond de l'abîme. Son cœur tout tremblant palpite, et contre sa prison d'airain, il sonne, comme au temps jadis, le glas des trépassés. Elle lance son appel qu'on entend au loin, et lorsque sa voix a atteint le ciel, elle sombre à nouveau dans les flots entrouverts, pour ne reparaître qu'un an plus tard.



C'est la nuit de Noël...

Dans une chapelle du couvent où Kinga a fini ses jours, et où son âme s'est envolée vers le ciel sous la forme d'une étoile, on trouve sur un autel sa statue de bois. Un cœur ne continue-t-il pas à battre sous les plis de son habit rigide ? On le croirait aisément, car lorsqu'un événement heureux doit se produire, sa figure s'anime et rougit. Elle pâlit quand le malheur est proche.

Et du ciel où elles règnent maintenant, pour avoir abandonné couronnes et manteaux de pourpre, sainte Edwige, sainte Salomé et sainte Cunégonde continuent à veiller sur le pays où elles ont connu un temps si court de bonheur.

Des siècles passèrent. Une délégation polonaise est venue un jour à Rome pour demander des reliques au pape Pie IX.

— Je vous les donnerai, dit le pape, quand vous m'aurez apporté de la terre des environs de Sandomir.

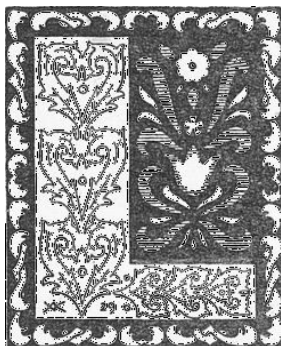
Elle fut apportée. Le pape en prit une poignée et la serra dans sa main. De cette terre, des gouttes de sang tombèrent une à une sur sa robe blanche.

— Voilà vos reliques ! dit-il.

Et les Polonais s'en retournèrent pleins d'amour pour cette terre trempée du sang de leurs aïeux.



Ladislas de Warna et l'histoire des douze jouvenceaux



A spacieuse maison de Drakoula, Palatin de Valachie, sa cour et ses parages étaient remplis de monde. Les cris de la valetaille, le hennissement des chevaux transformaient cette opulente demeure en un camp de marche. Les tentes, les chars où s'entassaient les trésors et les provisions s'épalaient dans la plaine fertile dont la beauté et la richesse enchantaient le regard.

Une foule bigarrée de toutes armes et de toutes races fourmillait au milieu des charrois.

Un serviteur du Voïvode se frayait un passage à travers cette cohue, distribuait des horions et des coups de gourdin en criant à tue-tête :

— Place, place aux pages du roi.

Douze damoiseaux le suivaient, douze adolescents de grande beauté, habillés de brocart. Ils avaient l'air de fort s'amuser de ce spectacle ; en passant ils flattaient les croupes des chevaux, échangeaient de gais propos avec de vieux guerriers. Tout le monde les connaissait, tout le monde les admirait. N'étaient-ils pas les fils des plus grandes familles et les pages de Ladislas le Jagellon, roi de Pologne, de Lithuanie et de Hongrie ?

Le souverain les avait fait mander auprès de lui. Ils le trouvèrent dans une salle où il s'entretenait avec ses conseillers.

Là, nulle rumeur ne parvenait de l'extérieur ; les tapis qui garnissaient les murs et les issues assourdisaient tout bruit.

Le roi était assis à une table. Il était jeune et beau. Ses cheveux

noirs, bouclés, ses yeux sombres, vifs et doux à la fois, donnaient à son visage un charme qui subjuguait. Mais son front était soucieux.

La tête appuyée sur sa main, il écoutait en silence les paroles du Palatin qui disait :

— Sire, croyez-en mon expérience ; revenez sur vos pas. Ce sera une guerre malheureuse. Vous savez que je suis le premier intéressé à cette expédition. Le Turc est mon voisin le plus proche et je connais sa haine et sa cruauté. Mais je sais aussi que ses armées sont innombrables. Pour aller à la chasse, le Sultan s'entoure d'une troupe plus grande que celle qui vous accompagne. Nous ne pourrons rien contre lui avec des forces aussi faibles.

— Elles ne seront pas faibles, dit Huniade, favori du roi. L'empereur de Constantinople, dans sa lettre où il supplie Sa Majesté de délivrer la chrétienté, assure que les flottes de Venise et de Gênes sont en route.

— La flotte apostolique nous rejoindra au bord de la mer, dit Julien, le légat du pape.

— Sire, vous avez juré sur l'Évangile la paix de dix ans, dit Drakoula.

Le légat l'interrompt :

— Le serment fait à un infidèle ne lie point un chrétien !

— J'ai longtemps hésité, dit le roi ; maintenant j'ai donné ma parole au Pape, à Jean Paléologue, à Philippe de Bourgogne, aux Vénitiens et aux Génois. Ami, pourquoi n'étais-tu point là quand tous me pressaient de violer mon serment ?

— Sire, dit Drakoula, embrassant les genoux du roi, vous avez déjà vaincu le Turc une fois, Dieu vous donnera la victoire cette fois encore. Pour mon compte, je vous prêterai mon aide. Mon fils à vos côtés conduira son armée ; et pour votre personne, acceptez, je vous prie, les deux chevaux les plus agiles de mon écurie et deux hommes sur la fidélité desquels vous pouvez absolument compter. Promettez-moi de ne jamais les éloigner de vous ; ils connaissent le pays et sauront dans un malheur vous assurer la retraite.

— Je te remercie, fidèle ami, j'accepte tes chevaux, ils ne seront pas de trop dans une bataille où l'ennemi s'en prend tout d'abord à la monture. Et tes deux hommes augmenteront le nombre des cœurs généreux qui m'entourent.

Le Palatin n'insista plus. Il savait que le doute affaiblit le courage.

Le lendemain, à l'aurore, monté sur une tour, Drakoula regardait se perdre dans la brume du matin les armées qui avaient campé autour de sa maison.

Un mauvais pressentiment l'étreignait, et son cœur de vieil homme se serra à la vue de toute cette jeunesse qui s'acheminait vers la mort.

— Seigneur ! s'écria-t-il, quand donc viendra l'heure que tu nous as promise, où tu feras régner ta paix sur le monde ?

Les armées traversaient maintenant un pays désert et inculte, mais qui semblait avoir été peuplé autrefois. Elles passaient sous des arcs de triomphe, elles frôlaient des colonnes élancées et des monuments de pierre couverts d'inscriptions. Elles admiraient les ruines des palais de marbre, vestiges de la Rome disparue ; elles s'attardaient sous leur ombre reposante.

Sur une rivière inconnue, elles rencontrèrent de grands navires remplis d'armes, que les Turcs avaient garés. On en fit une flambée, et ce leur fut comme un feu de joie.

À marche forcée, ils descendirent vers la plaine de Warna. Au sud, quelques collines s'échelonnaient ; devant eux s'étendait la mer aux flots verdâtres. Le roi se dressa sur ses étriers pour mieux contempler l'eau immense : elle ne portait aucun navire. Son cœur cessa de battre. « Où sont les bateaux de Gênes et de Venise, où est la flotte du Pape ? »

Son pays est loin derrière les monts ; devant lui la mer déserte et, à côté, à quelques milliers de pas, le fanatique et puissant ennemi.

Dès ce moment, il se vit perdu.

— J'ai brisé mon serment, on m'a manqué de parole, dit-il à Huniade, nous ne devons désormais compter que sur nous-mêmes.

De l'Ouest, les nuages noirs accouraient, et le vent poussait la tempête vers la mer. L'ouragan brisa et enleva les bannières et les gonfalons, ne laissant que des hampes fracassées entre les mains de ceux qui les portaient.

— Mauvais signe, disaient les devins qui accompagnaient l'armée.

Mais ce n'était pas le moment de faire ces amères réflexions. Le Turc avançait. Il chassait devant lui des troupeaux de chameaux. Les chevaux se cabrèrent à la vue de ces monstres inconnus, ils emportaient leurs cavaliers, s'affolaient. L'air fut bientôt noir de flèches lancées par les Turcs ; le sol en fut couvert à ce point que les chevaux blessés par leurs dards ne pouvaient avancer et que les hommes tombaient, les pieds déchirés.

Huniade, qui avait fui avec les Hongrois, envoyait messagers sur messagers au roi.

— Sire, lui faisait-il dire, fuyez, venez nous rejoindre, la bataille est perdue.

— Jamais, répondait Ladislav, plutôt la mort que la honte !

À un moment, il arriva que les Turcs parurent battre en retraite ; ils emmenaient avec eux les chameaux chargés de sacs pesants.

Ces sacs étaient percés, les bêtes laissaient derrière elles un chemin

semé d'or. Les hommes d'armes, oubliant le danger, se précipitaient pour ramasser le trésor qui fuyait devant eux. Les Turcs, coutumiers de cette ruse, firent volte-face, et bientôt le terrain se couvrit de cadavres dont chacun serrait encore dans sa main les deniers luisants. L'amour de l'or causa encore une autre mort :

Pendant que Ladislas et ses fidèles se battaient, le désespoir au cœur, le légat du pape, Julien, resté à l'arrière, fit appeler un de ses serviteurs et lui dit :

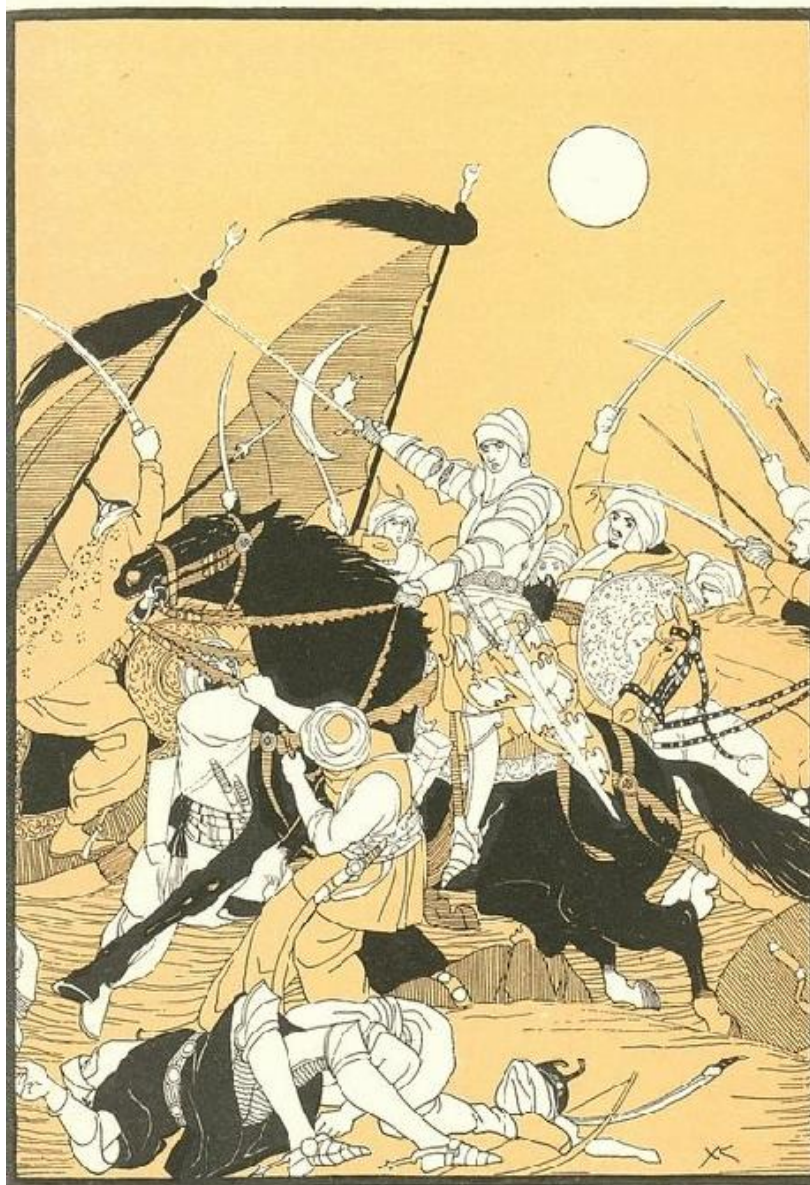
— Va du côté du Danube, et amène-moi un homme qui se chargerait de me transporter, moi et mes trésors. Je n'ai plus rien à faire ici et je veux sauver mon bien.

Impatient, il arpentait le carré étroit de sa tente en attendant l'arrivée du passeur.

On entassa dans une petite barque les lourds coffres et les bahuts, les coffrets et les châsses. La barque s'enfonça sous leur poids. Le légat s'assit en face du rameur ; une seule pensée l'obsédait : s'éloigner de ces lieux. Il ne remarqua point le regard avide que le Valaque jetait sur la charge précieuse et sur sa croix d'or ornée de diamants, où se brisait la lumière de la lune. Le fleuve était large et les serviteurs perdirent de vue le frêle esquif. Ils étaient pressés, eux aussi, de se partager tout ce que le légat n'avait pu emporter.

Lorsque la barque accosta à la rive opposée, le légat soupira d'aise, il était sauvé. Le grand fleuve le séparait de ses ennemis. Il se baissa, toucha de sa main une cassette richement ciselée, pour s'assurer qu'elle était bien là. À ce moment, le passeur lui asséna sur la nuque un coup qui le fit tomber ; il le dépouilla de ses habits, le jeta dans l'eau et se mit à décharger la barque qu'il avait amarrée.

La lune déclinait ; son pâle visage éclairait l'eau du Danube qui miroitait, et sur l'autre rive, il projetait sa terne lumière sur la troupe des chevaliers qui continuaient à combattre aux côtés du roi. Le glaive de Ladislas semait la mort ; ses compagnons et ses ennemis tombaient autour de lui, mais, invulnérable et jamais lassé, il lançait son cheval à la poursuite de l'infidèle. Le champ se couvrait de cadavres, le bruit des armes s'éloignait, la lune elle-même disparut et le silence envahit la plaine.



Le glaive de Ladislav semait la mort...

Les gens du roi veillaient. Dans les tentes, on soignait les blessés. Les douze jouvenceaux se tenaient prêts à servir le roi qui ne tarderait certes pas à revenir.

Deux jours se passèrent dans l'attente. On comptait les morts, on les enterrait. Les jouvenceaux pleuraient leurs pères et leurs amis.

— Où est le roi, demanda Yasko, l'aîné des pages, il n'est point parmi les morts ?

— Nous le verrons bientôt revenir sur son destrier, répondit un chevalier qui pensait ses blessures, personne ne l'a vu tomber.

Les Turcs n'osaient point approcher des tentes royales. Ils craignaient un piège. Mais, lorsque par les émissaires, ils apprirent qu'aucun danger ne les menaçait, ils se ruèrent sur le camp qui ne contenait qu'une poignée de guerriers valides et s'emparèrent de tout ce qui restait, choses et hommes.



Attachés à leurs montures, les mains liées derrière le dos, les douze jouvenceaux furent dirigés sur Andrinople où le Sultan avait son palais.

Ahmet, le Turc qui les avait capturés, était fier de sa conquête, il les scrutait du regard et se disait en lui-même :

— À n'en pas douter, ce sont là des enfants de nobles familles. Leurs visages sont délicats, leurs chevelures soignées. Mes hommes ont un tantinet déchiré leurs vêtements ; mais d'après les lambeaux qu'ils ont laissés, on peut juger qu'ils étaient taillés dans une étoffe précieuse. Ce ne sont certes pas là des habits de valets. Ils se sont débattus, les insensés. Pourquoi, vraiment ? Un sort enviable les attend. Le Sultan, que Dieu le bénisse, aime à s'entourer de beaux garçons de leur âge. Par Allah ! ces captifs feront ma fortune. Il n'y a pas de prisonniers qui les vaillent. Si, pour mon malheur, le Sultan n'en voulait point, je les vendrais en Perse ou ailleurs.

Tout en supputant son gain, du coin de l'œil, il surveillait sa proie.

Les jouvenceaux se sentant observés, relevèrent la tête.

— Courage, mes frères, dit Yasko, ne laissons pas ce mécréant se réjouir du tourment de nos cœurs. Souvenez-vous des nôtres qui sont tombés fiers et intrépides sous les coups de ces hommes.

— Tu as raison, ami, dit Dobek ; il n'aura pas la joie de lire l'inquiétude sur nos visages. Et il fredonna pour affermir leur courage :

*Blanche colombe deviendrai,
Sur le grand chêne percherai,
Car à toi point ne serai,
Près de toi ne reposerai.*

À mi-voix, ils reprirent tous en chœur :

*Car à toi point ne serai,
Près de toi ne reposerai.*

Yasko chanta la réponse :

*D'une hache m'emparerai,
Chêne et forêt détruirai,
Car c'est à moi que tu seras,
Ma volonté s'accomplira.*

Et le chœur de reprendre :

*Car c'est à moi que tu seras,
Ma volonté s'accomplira.*

Dans tout autre cas, le Turc les aurait fait taire, mais il était de belle humeur :

— Cette joie leur donne meilleur air, se disait-il.

Arrivés à Andrinople, il les fit se reposer et leur servit une nourriture abondante. Ils ne la dédaignèrent point. Ils étaient jeunes et la longue chevauchée avait aiguisé leur appétit.

Le lendemain, Ahmet les réveilla de bon matin. Il leur fit revêtir des habits somptueux dont il avait trouvé une grande quantité dans les chars qu'il venait de piller.

— Par Allah ! ils ont l'air de princes, dit-il, ils me feront honneur.

Ainsi paré, il les conduisit à travers les ruelles étroites et les places encombrées d'Andrinople, où l'animation était grande à cause du retour des armées et du butin qu'on se disputait.

Ahmet, qui avait ses entrées au sérail, y pénétra avec les damoiseaux. Le palais grouillait de sipahis et de janissaires. Les pieds nus des esclaves glissaient, silencieux, sur les dalles de marbre et de mosaïque de couleur, recouvertes de nattes et de tapis soyeux. Dans l'air flottait l'odeur des roses et de l'encens qui brûlait sur des charbons ardents ; un nuage léger s'échappait, portant, dans les coins les plus obscurs, l'odeur qui grisait.

Sur des matelas tendus de riches étoffes et jonchés de coussins bariolés, un homme était allongé. Son allure nonchalante n'était qu'un aspect trompeur. Son regard dur et perçant fascinait, sa bouche mince

se perdait dans une barbe courte et noire. C'était Mourad, l'Émir des Croisés.

Ahmet se prosterna devant lui.

— Que Dieu prête longue vie et santé à notre Seigneur ! Ô toi, qu'avec raison, on a appelé le Juste, ne rejette point de ta présence le serviteur qui en ton nom a combattu les infidèles, ces chiens, que Dieu les maudisse. Dans leur camp, j'ai réussi à m'emparer de douze joyaux précieux, douze perles pour l'ornement de ton palais. Jette, ô généreux, ton regard sur les jeunes princes que j'amène à ton service. Que ton œil se réjouisse !

Mourad n'avait pas attendu l'invitation d'Ahmet. Il devisageait en connaisseur les douze jouvenceaux qui se tenaient devant lui la tête haute et qui n'avaient pas l'air de s'apercevoir de l'admiration dont ils étaient l'objet. Leurs cheveux d'or en boucles tombaient autour de leurs visages, sur leurs épaules ; leurs yeux bleus brillaient de colère et de défi.

— Ils sont beaux, en vérité, murmura le Sultan. On dirait des chérubins qui entourent le trône de l'Éternel, qu'il soit exalté !

Il se leva et s'avança vers eux. L'intérêt qu'il montrait à ses prisonniers transporta de joie Ahmet ; ce contentement se traduirait pour lui par des deniers sonnants, par des honneurs peut-être... Il se retirait à reculons, la main sur le cœur.

Sur l'ordre du Sultan, l'Émir-trésorier lui jeta une bourse pleine. Pendant que sa main soupesait le sac et que ses yeux, cachés à moitié par les paupières, essayaient de percer l'enveloppe de cuir, ses lèvres charnues prononçaient des paroles flatteuses.

— Je suis indigne de la grâce de mon Seigneur, qu'Allah le glorifie ! Tout ce qui est à moi est à lui. Qu'Allah le bénisse !

Le Sultan lui fit signe de se retirer, et, s'approchant des enfants, il caressa d'une main câline le visage du plus jeune.

Le sang empourpra les joues du jouvenceau. Il se raidit, ferma les yeux, il enfonça les ongles dans les paumes de ses mains, pour ne pas crier de colère et d'indignation.

Le Sultan traduisit à sa façon la lueur de honte sur cette face juvénile et sourit d'aise. Se tournant vers le Vizir, il dit :

— Faites-leur dire que, s'ils veulent renier leur Dieu et louer le Prophète, les plus grands honneurs les attendent.

On leur traduisit l'offre alléchante du Sultan.

Les adolescents, tous, d'un même élan, étendirent leurs bras comme pour repousser un danger et s'écrièrent d'une seule voix :

— Jamais, jamais !

Le Sultan eut un geste désabusé et il dit :

— Ils deviendront musulmans avec le temps.

Et on les emmena.

Le soir du même jour, lorsque tout bruit eut cessé dans le palais, les enfants qu'on avait enfermés dans une salle pour la nuit, mais qui ne dormaient point, tinrent conseil.

— Jamais plus je ne lui permettrai de toucher mon visage, je mordrai plutôt sa main, dit Stasko, qui n'avait pas plus de treize ans.

— Avez-vous entendu ce que nous a dit le gros Turc qui nous a introduits ici : un de nos devoirs sera, paraît-il, de présenter au Sultan, avant les repas, l'aiguère d'or et le linge pour essuyer ses mains ; nous, chrétiens, fils de chevaliers, nous agenouiller devant cet infidèle, cela ne sera jamais ! dit Bolko.

— Ce serait couvrir d'ignominie les noms que nous portons, ajouta Wislaw.

— Moi, descendant de Zavicha le Noir, dont le monde a chanté les exploits, moi, qui ai vu le cadavre mutilé de notre père sur le champ de Wara, être au service de son assassin, la mort plutôt ! s'écria Pietrek, et il ajouta : Il paraît qu'on punit de mort ceux qui s'avisent de désobéir au moindre caprice du Sultan.

— Je crois, dit Yasko, l'aîné des jouvenceaux, et dont la lèvre supérieure commençait à se couvrir d'une ombre de duvet, je crois qu'il n'y a qu'un seul moyen pour nous d'échapper à l'opprobre... c'est de tuer le Sultan.

Cette phrase chuchotée dans l'ombre résonna dans les oreilles des adolescents comme la voix puissante d'un bourdon ; elle fit vibrer chaque fibre de leurs corps, et leurs bouches prononcèrent dans un murmure qui à chacun sembla un cri :

— Nous le tuons.

— Oui, poursuivit Yasko, comme l'a fait le jeune Serbe Milach à Kossové-Polé, lorsque penché sur les cadavres encore chauds de ses victimes, le Sultan Mourad savourait sa victoire.

— Les bardes du camp, dit Dobek, nous ont chanté ce haut fait la veille de la bataille. Ce fut un héros.

— Nous serons des héros aussi et on chantera notre gloire, dit Sobek.

— J'y pense, continua Yasko, depuis le moment où je le vis toucher le visage de mon frère. Il nous faudra nous mettre au courant des habitudes du palais pour agir avec plus de sûreté, et nous procurer des armes.

— Mon frère, dit Stasko, ne te souviens-tu pas de ce que nous a dit notre père, qu'il était indigne d'un chevalier de tuer un ennemi désarmé ?

— Il porte des armes sur lui ; il n'aura qu'à se défendre, répondit Yasko. Et maintenant, levant la main, nous ferons le serment qui nous liera pour la vie et pour la mort.

Ils se rapprochèrent tous, chacun leva deux doigts de la main droite au-dessus d'une petite croix d'or que Yasko avait réussi à soustraire aux regards de son ravisseur, et très bas, mais très distinctement, chacun prononça avec une voix qui ne tremblait point :

— Ainsi me viennent en aide Dieu et la Sainte Croix !

Dans le silence recueilli qui suivit ce serment, ils entendirent descendre sur la ville la voix pleine et mélodieuse du muezzin qui proclamait que Dieu est grand !...



Depuis leur terrible résolution, la captivité leur sembla moins cruelle. Ils observaient les lieux nouveaux pour eux et les usages qui y étaient en honneur.

On ne les laissait pas encore approcher du Sultan, mais on les instruisait des devoirs qui devaient leur incomber.

Mieux que l'Agha, leur surveillant, Boris, un jeune Bulgare qu'on leur avait donné pour compagnon, les mettait au courant de leurs nouvelles fonctions.

Après les conversations avec Boris, le front de Yasko devenait de plus en plus soucieux et ses poings se serraient.

— C'est honteux, c'est infâme, répétait-il tout bas. Je ferai ce que mon père aurait fait s'il avait été là.

Un jour, il demanda à Boris :

— Quand penses-tu qu'on nous fera commencer notre service ?

— Bientôt, dit Boris, quand les jours du grand jeûne et de l'abstinence auront pris fin.

— Tu aimes le Sultan et les Turcs ? lui demanda-t-il encore.

À cette question inattendue, le jeune garçon fut interdit. Il jeta un regard inquiet autour de lui.

— Ne crains rien, dit Yasko, nous sommes tous de noble lignée, personne ne te trahira.

— Je ne les aime pas, ils ont pris mon pays et ils ont tué les miens.

— Tu voudrais être libre ?

— Je n'en aurai jamais l'occasion, je suis leur esclave.

— Et si on t'en donnait le moyen ?

— Je le saisisrais.

— Tu le jures ?

— Je le jure !

— Alors, écoute : que dirais-tu d'un complot contre le Sultan ?

— J'en suis.

Yasko lui parla de leur conspiration :

— Nous n'avons pas d'armes, dit-il, à la fin.

— Ne vous en inquiétez pas, je vous en procurerai. Je vais et viens dans le palais à ma guise, on ne se méfie pas de moi. Je sais où sont les épées et les poignards. C'est le mois du Ramadan, la surveillance est relâchée. Les Janissaires et les Sipahis ne font que dormir ; j'apporterai les armes après le coucher du soleil, lorsque tous seront occupés à rassasier leur faim.

— Dieu te vienne en aide, dit Yasko.

— Dieu nous donne la victoire, répondit Boris.

À la nuit tombante, il apporta quelques épées et des poignards à manches d'argent.

— Le reste pour demain.

La journée du lendemain se passa en préparatifs. Ils savaient maintenant où le Sultan reposait à l'heure de midi, quels couloirs prendre pour arriver jusqu'à lui sans effaroucher les gardes, dans le dédale d'une construction où tout était prévu pour la fuite.

Le cœur battant, ils attendirent l'heure du destin.

Le muezzin avait fini de chanter la prière de midi. La chaleur accablante alourdissait les membres.

Boris leur dit :

— Attendons encore quelques instants que leur sommeil devienne plus profond.

Les enfants s'agenouillèrent comme le faisaient les chevaliers avant la bataille, et leurs âmes cherchèrent dans la prière la force nécessaire pour accomplir leur dessein.

Boris, élevé dans ce palais, loin des coutumes chrétiennes, les regardait faire ; il dit enfin :

— C'est l'heure, laissez-moi y aller le premier, je veux me rendre compte qu'aucun danger ne nous menace. Soyez prêts. Si dans quelques moments, je ne suis pas de retour, c'est que le chemin est libre.

Les adolescents serrèrent les armes sous leur pourpoint et attendirent, l'angoisse au cœur.

Mais Allah, le Miséricordieux, veillait sur Mourad, dit le Juste.

Le jeune Bulgare pénétra dans la salle où reposait le Sultan. L'ombre y régnait. Comme il s'approchait avec précaution de la couche du Padischat, il vit les yeux de Mourad levés vers lui et qui le fixaient. Boris se troubla. Son âme, depuis si longtemps pliée à l'esclavage, trembla.

— Que viens-tu faire ici ? lui demanda le Sultan.

Le jeune Bulgare devina que sa vie était en péril. Très vite, à voix basse, des paroles précipitées sortirent de sa bouche :

— Fuyez, Seigneur, fuyez, un complot est ourdi contre vous dans le palais ; venez vite, il n'y a pas de temps à perdre.

Pendant que le Sultan alarmé se mettait debout, le poignard que Boris avait caché sur son sein, sans bruit, glissa sur le tapis. Et comme la pensée musulmane, pendant des années, avait façonné son esprit, il murmura :

— C'était écrit ! Et il entraîna le Sultan vers une porte dérobée.

Les jouvenceaux, ne voyant pas revenir leur compagnon, s'élancèrent à travers les couloirs, vers la salle où il devait les attendre. Ils la trouvèrent vide. À la rumeur inaccoutumée qui leur venait du fond du palais, ils comprirent qu'ils étaient trahis.

Fils de chevaliers, habitués aux exploits et aux décisions rapides, ils virent nettement l'impasse où ils se trouvaient.

— Barricadons les portes ! cria Yasko.

Et quand les puissants verrous des deux portes de cèdre furent tirés, il dit :

— Nous sommes trahis. Boris n'était qu'un esclave. Il ne nous reste que peu de temps à vivre.

— Ils ne nous auront pas vivants, dit Dobek.

Yasko prit la parole :

— Il est indigne d'un chevalier de tourner son arme contre lui-même, ce serait une lâcheté et l'enfer attendrait son âme. Mais il est permis de tomber dans un combat singulier. Que cette salle nous serve de lice et, comme nos pères, nous allons nous mesurer dans une lutte loyale ; mais ce sera un combat à outrance. Chacun choisira son adversaire. Nous combattons pour notre honneur, l'honneur de notre lignée et de notre blason. Au signal que je donnerai, nous croiserons nos armes, et que Dieu ait nos âmes. Le temps presse, voilà les janissaires.

Les cris stridents, le vacarme se rapprochaient.

Les enfants se signèrent dévotement. Pendant un moment, leur pensée s'envola vers les plaines de la Pologne et de la Podolie, vers les forêts de la Lithuanie où leurs mères en pleurs attendaient leur retour. Mais vite, cette image s'effaça pour faire place à la fièvre du combat.

Chacun donna une accolade à celui dont la main devait le délivrer de l'opprobre. L'âme exaltée, ils découvraient leurs poitrines aux coups qui les visaient. Dans la salle, on n'entendait plus que leurs souffles oppressés, les cris de ralliement et la devise de leurs blasons : « Léliva ! Topor ! Pilava ! Lodzia ! Soulima ! Dryïa ! »

Les voix devenaient de plus en plus faibles et se perdaient dans le murmure d'une prière. Et lorsque la lourde porte céda sous la pression des épaules, les janissaires se précipitèrent en avant, l'arme nue. Leurs

bras s'abaissèrent bien vite et un cri s'échappa de leurs lèvres :

— Allah nous ait tous en pitié !

Sur les dalles rougies, les corps des douze jouvenceaux gisaient ensanglantés, pendant que leurs âmes allaient rejoindre ceux dont ils avaient défendu le glorieux héritage.



Par les captifs qui réussirent à tromper la surveillance des Turcs et parvinrent à s'échapper, on apprit en Pologne et en Hongrie la fin tragique des douze adolescents ; mais personne n'a su dire ce qu'était devenu le roi. Son corps ne fut point retrouvé, sa tête ne fut pas portée en triomphe comme c'était, l'usage chez les Turcs et les Tartares, et personne ne parlait d'une capture aussi importante. On attendait donc toujours son retour, son frère refusait de ceindre la couronne.

— Il reviendra, disait-il.

Mais les années passèrent ; tout espoir paraissait perdu.



Vingt années s'étaient écoulées depuis la bataille de Warna. En ce temps-là, un très puissant seigneur tchèque, Zdenko, accompagné de ses valets d'armes, et en grand arroi, se mit en route pour entreprendre un pèlerinage dans les lieux saints les plus réputés d'Italie, de France, d'Angleterre et d'Espagne.

Sanctifié par les prières et les riches dons qu'il avait déposés sur les autels, allégé de ses péchés et de son or, il traversa les Pyrénées et entra dans le royaume de Castille. Il se dirigeait vers Saint-Jacques de Compostelle qui devait être sa dernière étape.

Il s'arrêta dans une auberge pour prendre quelque repos et causer avec des gens capables de lui indiquer sa route.

Il y trouva attablé un homme dont l'allure et surtout les yeux bleus et naïfs trahissaient une origine étrangère.

Le seigneur Zdenko donnait des ordres et les domestiques s'empressaient autour de lui.

Lorsque l'homme eut entendu son langage, son visage s'éclaira.

— Le Christ soit loué, dit-il en polonais, voilà enfin quelqu'un que je

puis comprendre sans faire trop travailler ma pauvre tête. Vous venez de la Bohême, seigneur ?

— Comme tu vois, dit Zdenko, et de même que toi, je vais en pèlerinage, car, d'après tes habits, je juge que tu cours comme moi à la poursuite de la sainteté.

— C'est un vœu que j'ai fait à la suite d'une aventure qui m'est arrivée et que je vous conterai, si vous voulez bien l'entendre.

— Si c'est un conte merveilleux, je t'écouterai avec plaisir, répondit Zdenko ; mais dis-moi tout d'abord si nous sommes encore loin de Saint-Jacques de Compostelle.

— Plusieurs journées de marche, à pied, s'entend.

Zdenko l'invita à partager son repas. Bien que grand seigneur, il considérait cet homme venu de si loin, dans le même but que lui, comme quelqu'un de bien proche à son cœur.

— Quel est ton nom ? et d'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

— Il n'est guère difficile de le deviner, je viens de Pologne et je m'appelle Yvanek, je suis né en Podolie.

— Eh bien, Yvanek, conte-nous donc ton histoire, je vois que la langue te démange.

Un cercle se forma autour d'eux, et pendant qu'ils picoriaient dans les plats en étain la garniture du rôti, le piment rouge et les noires olives qu'ils arrosaient d'un vin doux d'Espagne, l'homme raconta :

— J'étais au service d'un riche bourgeois de Lublin. Je revenais un jour de la forêt avec une charge de bois traînée par quatre chevaux vigoureux. C'était en été et le soleil était chaud. Sur mon chemin se trouvait le moulin de maître Jean, joyeux compagnon, et qui savait préparer une bière excellente. Tous ceux qui y passaient s'arrêtaient pour boire un pichet. Je vis devant le moulin plusieurs chariots dont les chevaux, la bride au cou, broutaient l'herbe au bord du torrent. L'eau clapotait, mais cela ne m'empêchait point d'entendre le bruit d'une dispute et des éclats de voix qui venaient de l'intérieur de la maison. J'allais y entrer quand des paysans me bousculèrent dans la porte ; sautant sur leurs chars, ils fouettèrent les chevaux et s'éloignèrent en toute hâte.

— Ils ont le diable à leurs trousses, pensai-je. J'avais eu tort de parler du diable dans cette solitude. J'entrai dans le moulin. Du seuil, je vis maître Jean étendu dans une mare de sang. Je me précipitai à son secours, j'essayai de le ramener à la vie, rien n'y fit. Il était trépassé. Ces bandits l'avaient occis. C'était un brave homme, je le regrettais. Comme j'étais occupé à le relever, je ne m'aperçus point que l'on venait d'entrer dans le moulin. C'était le frère de maître Jean avec ses amis. Ils se saisirent de moi et sans écouter mes explications, me menèrent devant les juges de Lublin.

Mon maître, les bourgeois qui me connaissaient, réunirent sept

deniers pour me libérer, mais le frère de maître Jean réclamait ma mort.

On me conduisit en dehors de la ville où le bourreau m'attendait déjà. Les bourgeois, les paysans, toutes les corporations me faisaient cortège. Ils étaient curieux du spectacle, bien sûr. Voyant cette foule, témoin de mon déshonneur, je suis tombé à genoux et je me suis écrié de toute mon âme :

« — Jésus, innocente victime, tu connais mon cœur, sauve ton serviteur, tu le peux ! »

Je posai ma tête sur le billot et j'attendis avec confiance la miséricorde de Dieu. Le bourreau leva le glaive et je sentis le froid du fer sur mon cou. Le tranchant entama la peau, mais ma tête demeurait solide sur mes épaules. En me retournant, je dis au bourreau :

« — Frère, tu fais ton métier comme je fais le mien, mais n'use pas ta force en vain, Dieu me garde. »

Furieux, le bourreau prit son élan. Pas plus cette fois que la première, il ne réussit à me couper la tête.

Dans la foule, on criait :

« — Ce n'est point un bourreau, c'est un maître-queux ! »

« — Tu ferais mieux d'aller couper la tête aux chapons ! »

« — Faites bon somme, messires les larrons, ce n'est pas lui qui vous empêchera d'égorger les paisibles bourgeois. »

« — Le diable te fera grise mine, tu n'augmenteras guère sa pratique ! »

Mon bourreau était pris d'une rage folle ; il répliqua :

« — Essayez vous-mêmes, si vous êtes si malins ! Vous n'échapperez pas au supplice quand votre tour viendra ! »

Il saisit son glaive à deux mains, ses aides me maintenaient la tête, j'ai senti une douleur au cou, le sang chaud coulait sur ma poitrine, mais j'étais vivant.

Alors une femme sortit des rangs des curieux et levant les bras au ciel, elle s'écria :

« — Mécréants, gibiers de potence, vous ne voyez donc pas que c'est le doux Jésus qu'il vient d'invoquer qui défend l'innocent ! »

En un clin d'œil, la foule envahit le lieu de supplice, les uns me détachaient les mains, d'autres trempaient des linges dans mon sang, on malmena le bourreau, on bouscula ses aides, et on me porta devant les juges et devant l'évêque. Tous criaient au miracle.

C'est ainsi que, depuis ce temps, je cours le monde à la recherche des saints lieux. Je raconte mon histoire à qui veut l'entendre pour la plus grande gloire de Dieu. Et à ceux qui doutent, je montre les trois cicatrices que j'ai au cou ; vous pouvez les toucher.

— Par le Christ ! il ne ment pas, fit Zdenko en passant ses doigts sur les bourrelets de chair que les plaies refermées avaient laissés.

Tous l'imitèrent et glorifièrent le Dieu juste.

Un moine qui accompagnait le seigneur tchèque se tourna vers lui et dit :

— Je vais vous apprendre une nouvelle aussi surprenante que le récit que vous venez d'entendre. Au dire des moines que je viens de croiser non loin d'ici, dans la forêt profonde, vit un ermite qu'on croit être Ladislav le Jagellon, roi de Pologne et de Hongrie. Il fait pénitence, dit-on, pour avoir trahi le serment prêté sur l'Évangile.

Le seigneur Zdenko bondit vers lui :

— Où est-il ? Je veux le voir !

L'émotion qu'il ressentit lui fit oublier son hanap plein de vin excellent.

Yvanek ne disait rien, mais se signait sans arrêt. Il put enfin prononcer :

— Miséricorde divine, notre roi, notre malheureux roi ! Gloire à toi, Dieu de mes pères, c'est le roi de ma jeunesse !

— Ce ne sont que des bruits, dit le moine, mais dans tout bruit, il y a un grain de vérité.

— Je le reconnâtrai, cria Yvanek. Je le vois encore s'en allant vers la Hongrie entouré de beaux seigneurs. Et il ne sera pas difficile de vérifier les dires. Je me rappelle que, lorsqu'on a parlé de sa disparition, certains supposaient que, sur le champ de Wara, son corps avait dû rester sans tête et dépouillé ; on assurait qu'il était impossible de ne pas le reconnaître, car il avait six doigts à son pied gauche.

— Nous verrons bien, dit Zdenko, nous le verrons...

— Il faut prendre garde de ne point l'effaroucher, dit le moine ; il paraît qu'à la vue des hommes, il se dérobe et disparaît dans la forêt dont il connaît les cachettes.

— Mon frère, dit Zdenko, vous irez le premier, et vous le retiendrez par un pieux entretien. Je ne prendrai que quatre hommes avec moi, dont vous serez, cela s'entend, messire Yvanek ; pour lui rendre visite vous n'avez pas, au fond, besoin de moi, mais votre témoignage sera précieux. Allons nous reposer, et demain, à la première lueur du jour, nous nous mettrons en route. Que Dieu nous garde !



De ses premiers rayons, le soleil éclaira les quatre pèlerins dont chacun se préparait à sa façon à la rencontre inattendue au-devant de laquelle ils allaient.

Autour d'eux, la forêt sauvage. Les ronces enchevêtrées leur barraient le passage et accrochaient leurs habits. Leurs mains saignaient au contact des épines. Après plusieurs heures de cette marche pénible, ils arrivèrent à une clairière où ils virent une hutte misérable faite de branchages et de mousse. C'est là qu'habitait l'ermite. Son oreille, habituée au silence, perçut le craquement des branches mortes que froissaient les pieds des pèlerins. Il se leva du banc où il était assis et sortit de sa cabane.

Le moine qui marchait le premier s'approcha de lui :

— Que le Christ soit loué ! lui dit-il.

— Dans tous les siècles, ainsi soit-il, répondit l'ermite d'une voix grave. Mais, à ce moment, il aperçut le seigneur Zdenko et ses compagnons. Il eut un geste de recul. Le moine l'arrêta.

— Qui que tu sois, saint homme, ne refuse pas à ces pèlerins la joie de se sanctifier par cette visite. Permits qu'ils soient édifiés par l'exemple de tes vertus.

— Je ne suis qu'un pécheur, répondit l'ermite.

Zdenko et Yvanek accouraient. Ardemment, ils dévisageaient l'ermite. Il était grand et son port était majestueux ; son visage, bien qu'amaigri et hâlé, était empreint de dignité. Une barbe grisonnante descendait sur son habit et cachait mal le cilice qu'on voyait à travers l'échancrure de sa robe de bure grise. Ses cheveux étaient noirs, ses yeux sombres, doux et dominateurs à la fois.

Zdenko, après le salut d'usage, lui fit demander de quel pays il était.

— Que lui importe, à ce grand seigneur, d'où je viens, nos voies ne sont pas les mêmes. Il est un prince puissant, et moi je ne suis qu'un pauvre solitaire.

Yvanek dit à Zdenko :

— Demandez-lui, je vous prie, seigneur, d'ôter la sandale de son pied gauche.

L'ermite s'en défendit. Le moine et Zdenko insistèrent tant et si bien qu'il accéda à leur désir. Lorsqu'il se fut déchaussé, tous aperçurent, émus et saisis, les six doigts que cachait la chaussure.

Yvanek, en sanglotant, tomba à genoux, incapable de prononcer une parole. Il couvrit de baisers le pied qu'il serrait dans ses mains.

L'ermite troublé voulut se retirer.

— Je m'étonne de te voir te prosterner de cette façon devant moi. Je n'en suis pas digne, car je suis un homme qui a beaucoup péché, et dans cette solitude j'expie mes fautes, afin que Dieu ne me tienne point rigueur de mes crimes et me recueille un jour en son Saint Paradis.

En prononçant ces mots, il se dégagea, et le visage en larmes, il se retira dans sa hutte, dont il referma la porte.

Yvanek ne pouvait se décider à quitter ces lieux.

— En vérité, c'est lui, c'est notre roi, répétait-il. C'est, son port et son allure, je l'ai reconnu et les six doigts de son pied gauche l'ont trahi. Je n'ai pas le cœur de m'en aller d'ici, non, je n'en ai pas le cœur.

Le moine l'entraîna de force. Édifiés mais perplexes, ils s'en retournèrent en silence à travers la forêt, et méditèrent dans le recueillement sur l'étrange destinée humaine, incapables d'éclaircir le mystère déjà surgi brusquement du passé lointain.



Messire Twardowski



ON loin de Cracovie, au-delà de la Vistule, le pays s'élevait insensiblement jusqu'aux collines dénudées et aux roches calcaires d'un aspect triste et désolé. Les paysans les évitaient, et, lorsqu'ils ne pouvaient faire autrement que de passer par là, ils se signaient dévotement, pressant le pas, car c'était l'endroit de prédilection de Messire Twardowski, savant médecin qu'on disait aussi être magicien.

On ne connaissait point ses origines ; on savait pourtant qu'il était gentilhomme, qu'il habitait une maison isolée non loin d'une des portes de la ville, et qu'il y vivait chichement, en compagnie d'un tout jeune garçon que l'on croyait orphelin. Il n'avait ni parents ni amis, et malgré sa science, il était pauvre ; on rencontrait parfois son disciple portant sa maigre pitance et grelottant de froid sous la bise glacée de l'hiver.

Dédaignait-il la richesse ou ne savait-il pas se la procurer ? Qui aurait pu le dire ? Il ne se confiait à personne.

Des bruits les plus divers couraient sur son compte ; on était pourtant d'accord sur un point : il s'adonnait aux sortilèges, c'était certain ; et pour ce faire, il choisissait l'heure tardive de minuit dans ce lieu désert. C'est là qu'il préparait des élixirs mystérieux qui guérissaient les maux auxquels d'autres ne trouvaient point de remèdes.

Par les temps clairs et par les nuits de lune, il venait s'asseoir dans l'anfractuosité d'une roche dont la forme ressemblait à une chaire, et méditait sur tout ce que les hommes n'arrivaient point à comprendre :

la vie, la mort, la sagesse, le bonheur... Il était taciturne et préoccupé, ses songes solitaires ne lui apportaient aucune joie.

Mais qui l'aurait vu, en cette nuit d'été, monter allègrement son chemin habituel, se serait rendu compte qu'un événement heureux venait de se produire dans sa vie.

Messire Twardowski, loin de gravir la colline, comme de coutume, d'un pas pesant et l'air absorbé, grimpait joyeusement, une chanson sur les lèvres, les manches de son habit flottant au vent, son sabre sonnait gaîment sur les cailloux du chemin, son bonnet de fourrure rejeté en arrière et l'aigrette de héron qu'y fixait un cabochon tremblant légèrement. Il avait hâte de s'asseoir dans sa « chaire », comme il appelait cette grande pierre plate qui lui servait de siège, et de rassembler les idées qui tourbillonnaient dans sa tête.

— Par Dieu ou par Satan, dit-il, s'installant sur la dalle, si je ne deviens pas le maître du monde, la faute n'en sera point à mes parents qui m'ont doté d'un savoir et d'une curiosité sans pareils. On dit qu'il faut chercher pour trouver ; ma vie durant, je me suis posé des questions auxquelles personne ne pouvait me répondre, sans jamais rien découvrir. Aujourd'hui, je triomphe ! je triomphe ! Par un hasard heureux, et grâce à un vieux grimoire tombé entre mes mains, je connais la formule qui fera surgir devant moi le prince des Enfers. Rien désormais ne me résistera. À moi la puissance, la gloire, la richesse, l'éternelle jeunesse et la science inconnue des humains, dont la poursuite me courbait sur les écrits des sages pour leur arracher leurs secrets.

Il s'exaltait, mais le sentiment de la solitude et le silence lui rendirent son calme. Il se leva ; avec la pointe de son sabre, il creusa le sol, s'agenouilla et, collant ses lèvres à l'orifice qui s'était, formé, il prononça lentement des paroles que nulle oreille humaine ne devait entendre. Après quoi il se releva, rejeta au loin une petite croix d'or qu'il portait au cou, dernier vestige de son enfance pieuse, ferma les yeux et attendit.

Bientôt une petite toux discrète l'avertit qu'il n'était point seul. Il se tourna vers l'endroit d'où elle venait et vit un homme de taille moyenne, habillé à l'allemande : culotte courte, veste collante et gilet à pois, une petite tresse dans le dos et tricorne. La veste n'arrivait pas à dissimuler une queue retroussée d'une façon impertinente ; les bas blancs ne déguisaient pas suffisamment un sabot de corne malodorante comme en ont les boucs ; la dentelle des manches ne recouvrait pas les griffes longues et crochues. Ses yeux étaient phosphorescents et sa bouche se tordait dans un sourire qui n'était qu'une affreuse grimace.

Cette vilaine apparition remplit de joie Messire Twardowski ; il porta la main à sa longue moustache tombante et, tout en la frisant, il

considéra le bizarre personnage.

— Que me veux-tu ? demanda l'être qui venait de surgir. Voilà des années que personne ne m'avait appelé, la langue me démange, je suis heureux de parler avec quelqu'un qui continue la tradition des Mages.

— Je t'ai fait venir, répondit Messire Twardowski pour que tu entres à mon service, car c'est à un maître et non point à un valet que tu auras à faire.

— Hé, hé ! dit le diable, car c'était lui, l'entrée en matière est imprévue, je vois que tu me donneras du fil à retordre. Sais-tu ce que je demande en échange ?

— Ta question est enfantine, et tu n'es pas rusé pour un diable. Puisque je t'ai appelé, tu devrais te douter que je connais les conditions. Je suis prêt à te donner mon âme.

— Je sais ce qu'elle vaut et j'y mettrai le prix.

— J'exige de toi une obéissance sans borne.

— Soit, dit le diable, je t'emporterai corps et âme, et ne te donnerai les preuves de ma puissance qu'au moment où tu auras signé le pacte déjà prêt. Car j'ai toujours sous la main un parchemin de ce genre. Une petite entaille à l'annulaire gauche, une goutte de sang, ton cachet, un beau paraphe et te voilà le premier parmi les hommes.

— Tu me poses tes conditions, voici les miennes : tu ne t'empareras de moi que le jour où, las de vivre, je désirerai fermer les yeux à jamais, mais pas avant de t'avoir fait subir trois épreuves de mon choix.

— Tes conditions sont dures, dit le malin ; j'accepte les épreuves, je ne suis pas diable pour rien ; mais quant à la première, tu te rends compte toi-même qu'elle est inacceptable. Quel est l'homme qui voudrait quitter cette terre quand tout lui sourit, quand tout n'est que bonheur pour lui ? J'ai pourtant pour toi un faible que je ne m'explique pas moi-même. Je veux bien te faire quelques concessions. J'attendrai ton bon plaisir, mais si jamais je te rencontre à Rome, à n'importe quel moment de ta vie, je t'enlève. Comme tous les chemins mènent à Rome, c'est à toi de les éviter.

— Et à toi de m'y pousser, répondit Messire Twardowski en riant. Mais puisque tu es bon prince, je ne veux pas me montrer inférieur à toi. Foi de gentilhomme, *verbum nobile* ! je n'y puis faillir. Ma parole à elle seule suffit, signer n'est rien à côté.

— J'aime les choses en règle, dit l'autre.

Il déroula un volumineux parchemin. Twardowski lui tendit sa main gauche, le diable lui fit une entaille au doigt, y trempa une plume de hibou et la lui présenta. Messire Twardowski remplit d'une écriture régulière le parchemin que le diable avait étalé sur ses genoux, et le signa d'une main experte. Les cachets apposés, il dit :

— Je veux être riche et heureux, je veux connaître le passé et

l'avenir. Exécute tout d'abord mon premier désir ; puis, dans la suite, nous verrons. Je veux que tu rassembles tout l'argent qui se trouve sous la terre de Pologne et le déposes à Olkouché, la route y conduit tout droit, allons-y.

Un ouragan se leva et les emporta dans son tourbillon.

— Pas si vite, dit Twardowski, j'aime à savourer le plaisir des voyages.

Ils passaient au-dessus des villes, des villages, des rivières, des marais. Comme ils survolaient la vallée d'Oïtzow, la lune montra sa face joufflue, et le paysage qui se déroula devant eux fut si beau, que Messire Twardowski s'exclama avec admiration :

— Je veux me reposer ici. C'est le plus beau coin de la terre. J'aime ces roches, aux formes fantastiques sous la lumière argentée. Ne dirait-on pas des forts et des cloîtres, des flèches d'églises et des chevaliers en armes ? Diable, je veux revivre ici le passé ; que les ruines de ces châteaux s'animent et que ces grottes retrouvent leurs habitants d'autrefois !

Comme par enchantement, la lune disparut, l'ombre devint profonde, les rochers se couvrirent d'une forêt touffue à travers laquelle montaient vers le château relevé de ses ruines, des cavaliers, les torches levées au-dessus de leurs têtes. Ils précédaient un riche cavalier qui portait en travers de sa selle une femme évanouie.

— C'est Skarbimir, Palatin de Posnanie, dit le diable.

Derrière lui, les mains liées, on conduisait un autre cavalier, très beau et plus jeune que lui. Ils entrèrent dans la cour, et Skarbimir fit porter dans la salle haute la jeune femme qui n'avait pas encore repris ses sens. Lorsqu'elle revint à elle, elle jeta un regard étonné sur son entourage et demanda :

— Où suis-je ?

— Tu es chez moi, belle Wityslawa, et voilà le prêtre qui dans quelques jours bénira notre union.

— Jamais, dit-elle, jamais je n'y consentirai. Tu es un homme vil et parjure. Au lit de mort de ma mère, tu lui as promis de veiller sur mon bonheur et maintenant tu veux m'épouser, et tu emprisonnes le fiancé que j'aime, toi, mon oncle et mon tuteur ! Il y a un Dieu qui protège les orphelins.

— J'attendrai que tu reviennes à de meilleurs sentiments, répliqua Skarbimir en quittant la salle.

Dans la plus belle chambre du château, tendue de riches tapis, Wityslawa est assise ; une jeune servante est en train de tresser ses longs cheveux blonds et bouclés.

— Douce demoiselle, lui dit la fille, ne pleurez pas, je vous viendrai en aide ; j'ai un fiancé, moi aussi, il est brave et agile comme un faucon. Préparez un écrit, il ira le porter à notre roi, qui vous rendra justice.



La nuit tombe, un homme se glisse hors du château, un cheval l'attend, attaché au bas de la colline ; il galope sur la route qui mène à Gniezno.

Deux jours passent. Dans son donjon, le prisonnier se morfond ; dans sa chambre, au haut de la tour, Wityslawa se lamente. La fille la console.

— Que la crainte n'entre point dans votre cœur, mon faucon est audacieux et prudent comme le serpent.



L'aube rougit l'horizon. Cachée par les arbres, une troupe s'avance vers le château ; le roi est à sa tête. Skarbimir est frondeur et souvent rebelle. Boleslas Bouche-Torse est heureux de le prendre en faute, il va le châtier. Le roi, qui depuis l'âge de neuf ans, se mesure avec l'ennemi, le roi, toujours victorieux, ne craint point la résistance du terrible palatin.

Le château est pris, le jeune chevalier délivré, et Wityslawa, frustrée de ses biens, reçoit en dot les terres de son tuteur.



Le soleil éclaire les troupes du roi qui bivouaquent, bruyantes et

joyeuses. Mais quel est cet homme qui, malgré la lumière, ne reconnaît point sa route ? Il gémit et trébuche, et sa main, armée d'un bâton, cherche son chemin, indécise. Ses orbites sont vides et des larmes de sang coulent sur son visage. Est-il possible que cette loque humaine fut Skarbimir, l'orgueilleux Palatin ?



Messire Twardowski le regarde s'avancer, mais peu à peu, sa silhouette devient plus floue. Tout retombe dans le morne silence, la lune, qui montre à nouveau son visage, n'éclaire plus que les ruines.

— Cruelle époque, dit Messire Twardowski, se parlant à lui-même.

— Toutes les époques sont cruelles, lui répondit le diable, et, dans toutes, je fais une ample moisson. Mais continuons notre chemin...

Ils se trouvèrent devant des grottes qui ouvraient leurs trous béants. Le diable siffla, et, sortant lentement comme d'un rideau de brume, un homme se montra à l'entrée de l'une d'elles.

Il était petit de taille, mais de toute sa personne se dégagait une impression d'audace et de bravoure. Il marchait avec précautions, se glissant le long de la paroi rocheuse. Comme il se préparait à faire un bond par-dessus un ruisseau qui le séparait de l'épaisse forêt, il se heurta à un groupe de paysans en train de poser des pièges à loups. L'homme hésita une seconde, puis, résolument, s'avança au-devant d'eux.

— J'ai faim, dit-il, voilà trois jours que je n'ai rien mangé ; n'auriez-vous pas un morceau de pain à me donner ?

— Qui es-tu ? lui demandèrent-ils.

— Je suis le roi, auquel on vient de ravir son trône. Les plus puissants d'entre les seigneurs ont préféré couronner un étranger ; ils en ont obtenu de nombreux avantages. Ma tête est mise à prix. On me traque comme une bête sauvage, je suis seul, sans armes et sans amis, à votre merci.

Les paysans se prosternèrent.

— Notre Sire, nul d'entre nous ne vous trahira. Nous ne voulons point d'étranger pour maître. Désormais, vous êtes notre hôte, c'est nous qui vous nourrirons et qui ferons bonne garde.

À peine avaient-ils prononcé ces paroles que retentirent dans le fourré des aboiements de chiens et un bruit de branches sèches piétinées.

— Sauvez-vous, Sire, dit un vieux paysan ; glissez-vous vite dans cette fente qui est derrière vous, elle conduit à une grotte profonde,

qui communique avec une caverne souterraine où vous serez en sécurité. Nous vous y rejoindrons dans un instant.

Le roi suivit le conseil du vieillard. À peine eut-il disparu que deux énormes molosses assaillirent les paysans dont l'un se plaça devant le rocher pour égarer le flair des chiens. Les autres poussèrent des cris de frayeur. Des archers apparurent.

— Ici, Zabouï, aux pieds, Iskra ! cria l'un des archers ; et s'adressant aux paysans :

— Que faites-vous là ? dit-il.

— Ah ! quelle frayeur ! Seigneur, vos chiens sont des bêtes féroces... Nous habitons le village voisin et les loups maudits nous ravissent nos chevaux et nos brebis. Nous n'avons pas d'armes pour les détruire et nous posons des pièges.

— Venez-vous souvent de ce côté ?

— Tous les jours, Seigneur, et il est rare que nous n'attrapions un loup.

— Connaissez-vous le roi ? Ne l'avez-vous pas vu passer par ici ?

— Non, Seigneur, nous ne connaissons pas le puissant Vinceslas de Bohême, nous n'avons vu ni ses veneurs ni son équipage ; il n'est jamais venu dans ces parages.

— Je ne vous parle pas de Vinceslas de Bohême, mais du roi Ladislas le Bref.

— Ah ! celui-là, nous le connaissons, nous l'avons aperçu à Cracovie... non, nous ne l'avons point vu, ni lui, ni sa troupe.

— Il n'a point de troupe, mais il est tout seul, et déguisé en paysan.

— Nous sommes là depuis le matin, et nous n'avons vu personne ; s'il vient à passer nous lui dirons que vous le cherchez, Seigneur.

— Gardez-vous-en bien, dit l'homme, mais venez en toute hâte me prévenir au château de Cracovie, vous recevrez un sac de deniers sonnants.

— Des deniers sonnants ! s'écria le paysan, se prosternant très bas, ah ! Seigneur, la joie entrerait dans nos chaumières, nous sommes pauvres et nous avons tous des enfants à nourrir.

L'homme fouetta son cheval et s'éloigna rapidement.

— Vendu ! maugréa le paysan, lui montrant le poing.

Et ils allèrent secourir le roi...



— Ladislas le Bref, dit Messire Twardowski, devint un grand roi.

— Tu le trouves grand ? lui répondit le diable. Quant à moi, je ne le

porte point dans mon cœur, car il fut le premier qui brisa la puissance des Chevaliers de la Croix, mes alliés.

— Y a-t-il encore quelque histoire qui vaille la peine d'être vécue ? demanda Twardowski.

— Gravissons la montagne que voilà. Il y a quelque quatre cents ans, dans ce château dont tu vois les décombres, vivait un chevalier du nom de Topor. Il avait trois fils, dont deux aînés guerroyaient aux côtés de Boleslas Bouche-Torse le Victorieux ; ils gagnèrent gloire et richesses. Le plus jeune, d'humeur fantasque, se jeta aux pieds de son père et le supplia de lui laisser parcourir le vaste monde en quête d'aventures. Le père y consentit à contre-cœur. Il prit le plus beau cheval de l'écurie, son glaive et son bouclier, et partit après avoir demandé la bénédiction au vieillard.

« — Quand tu reviendras, lui avait dit le vieux chevalier, je n'y serai peut-être plus, souviens-toi que ce château est ta part, tes frères sont largement pourvus. »

Il mourut bientôt après. Ses deux fils prirent femme et s'installèrent dans le manoir... Regarde les salles éclairées, les nombreux domestiques qui vont et qui viennent.

Messire Twardowski vit surgir lentement devant lui un château en poutres de mélèzes ; dans les grandes cheminées, les bûches flambaient. Autour de la table, des convives menaient joyeuse vie. La lumière venant de l'intérieur éclairait la cour. Un homme y stationnait ; il tenait par la bride un vieux cheval qui paraissait rompu de fatigue.

— Vieux camarade, dit le chevalier, flattant le cou de la bête. On s'amuse bien dans notre château ; et il frappa plusieurs coups à la fenêtre.

Le rire cessa et, dans la porte éclairée, parurent les deux frères.

— Qui es-tu, toi, qui oses troubler notre joie ?

— Je suis votre frère, Jégota, qui rentre de ses longs voyages et vient se reposer dans sa maison.

— Tu es un imposteur, notre frère a disparu depuis des années.

— Je suis Jégota. Les sabots de mon cheval ont foulé la douce terre de France, la brûlante Espagne et l'Italie aux fruits d'or. J'ai combattu pour l'honneur de maintes nobles dames, j'ai sauvé de l'opprobre maintes jouvencelles, je suis usé et fatigué par mes exploits ; donnez-moi la part qui m'est échue, que je finisse mes jours en paix en songeant à ma jeunesse.

— Quoi ! s'écrièrent les frères, c'est nous qui avons fait la grandeur de notre nom, qui avons ramassé les richesses, et c'est toi qui vas en profiter ! Qu'apportes-tu donc de tes expéditions lointaines qui ajoute du lustre aux armes que nous portons ? Quels sont tes trésors, quelles sont tes belles alliances ?

— Ma gloire n'est point de celles qui se paient en deniers. Mes alliances sont les alliances de mon cœur.

— Alors, va-t'en d'où tu es venu.

— Oui, je vais devant le roi Boleslas réclamer justice, et je ne veux plus rien avoir de commun avec vous, pas même le blason que vous portez, je vous l'abandonne. Pour ami, je n'ai que ce vieux compagnon. C'est lui qui désormais sera gravé sur mon écu.



Twadowski vit bientôt s'évanouir le vieux château, dont il ne resta plus que des ruines et un portail en haut duquel un vieux cheval était gravé.



Tout s'estompe, château et portail ne sont plus qu'un amas de pierres et de poutres enchevêtrées.

— Malgré ce que disent les vieilles gens, le passé, dit Messire Twadowski, n'est pas plus gai que le présent. Quittons ces lieux et transporte-moi sur-le-champ à Olkouche, où je veux réjouir mes yeux de l'éclat de richesses qui seules donnent le bonheur. Je veux pourtant, auparavant, laisser dans cette vallée le souvenir de mon passage. Vois-tu ce rocher ?

— On l'appelle « Rocher des Faucons », car les faucons y nichaient autrefois.

— Peu m'importe le nom, sa forme me déplaît. Il est comme tous les autres large à sa base et étroit à son sommet. Puisque je me propose de mettre le monde à l'envers, diable, commence par ce rocher.

Le diable le saisit, le lança en l'air, et le rocher, enfonçant sa pointe dans la terre, se dressa comme une massue géante.

— Bien fait, dit le maître. Nous l'appellerons « Le Rocher de Messire Twadowski ». Maintenant, fuyons ; je veux vivre une vie nouvelle.

Le vent souffla, les enleva et les déposa dans une contrée dénudée. C'était Olkouche.

— Fais diligence, dit Twadowski à son compagnon, c'est ici que je veux voir rassemblé tout l'argent qui est sous la terre de Pologne.

Le diable disparut.

Bientôt il y eut un grand branle-bas, et un moment après, Twardowski se trouva devant l'entrée d'une mine d'argent qu'éclairaient les yeux luisants du diable.

Pendant qu'il contemplait ce trésor, le malin cracha par terre et maugréa :

— Réjouis-toi. Mais ta joie sera brève, ce crachat donnera naissance à un lac qui, un jour, submergera la mine. On l'appellera en souvenir de moi, dit-il, en contrefaisant la voix de Messire Twardowski : « Le crachat du diable ».



Messire Twardowski commença à mener joyeuse vie. Ses habits étaient les plus riches de la ville, ses chevaux de race avaient des fers d'or et des housses brodées de pierreries. De taciturne qu'il était jadis, il devint gai compagnon ; on en arrivait à le rechercher et à lui pardonner ses sortilèges.

Les dimanches, au moment où il y avait le plus de monde au bord de la Vistule, assis dans une barque, il remontait le courant sans rame ni voile ; on l'a vu plus d'une fois s'envoler dans les airs, et, lorsque son but était éloigné, enfourcher un coq qui l'emportait. N'allumait-il pas à l'aide d'un verre des incendies à cent lieues à la ronde ? Ne savait-il pas changer en un lièvre que les chiens poursuivaient aussitôt, un vantard qui contait ses exploits ?

Mais plus que tout le reste, son miroir magique éveillait la curiosité et une crainte superstitieuse. Ce miroir était en métal poli, encadré de bois noir et de forme antique. Personne ne connaissait son origine. L'épouvante s'emparait de quiconque s'en approchait, car, en le fixant, on voyait des apparitions effrayantes, des démons, des êtres étranges. Messire Twardowski l'employait pour ses séances de magie. C'est en face de ce miroir qu'il écrivait son « Liber Magnus » où toute sa science était enfermée.

La vie solitaire, les amusements, le travail ne lui suffisaient point, il résolut de se marier. Mais où trouver une femme assez folle pour prendre un tel mari ?

Il avait entendu dire que, dans un faubourg de la ville, une demoiselle de bonne maison vivait sous la garde d'une vieille duègne. La demoiselle était belle et fortunée, les prétendants l'assaillaient, elle avait promis d'être à celui qui devinerait le contenu d'un bocal qu'elle mettrait sous ses yeux.

Twardowski, connu comme il l'était, ne pouvait se présenter devant elle, mais cette façon de chercher un mari lui plut et il résolut d'épouser la belle.

— Elle prétend avoir plus d'esprit que celui qu'elle prendra pour mari ; mais avec moi, elle trouvera son maître.

Sous un déguisement, il alla frapper à la porte de la fille.

— Belle demoiselle, dit-il, je viens de loin tenter ma chance. On m'a dit que vous n'épouseriez qu'un homme assez fin pour deviner ce que vous cachez si bien dans ce bocal de taille imposante.

— Messire, dit la belle, faisant une révérence, maints clercs, bourgeois et gentilshommes ont essayé de pénétrer le secret sans y parvenir, il faudrait pour cela être sorcier.

— Et qui vous dit que je ne suis point sorcier ?

— Si vous l'étiez, Messire, vous n'auriez guère ces guenilles sur le dos et cette trogne rougeaude.

— Comment serais-je donc fait ?

— Vous seriez un beau seigneur, de pourpre habillé, ceint d'une étoffe lamée ; vous auriez un sabre au côté et une pelisse sur les épaules ; voilà comment j'aimerais voir celui qui sera mon mari.

Elle rit et cacha sa figure dans ses mains.

Quelle ne fut pas son épouvante, lorsque, relevant la tête, elle vit devant elle l'homme qu'elle venait de dépeindre.

— Ne m'approchez pas, Messire, c'est un maléfice.

— Vous l'avez dit, dame de mon cœur, mais il ne faut point être sorcier pour s'apercevoir que vous me plaisez et que d'ici quelques jours vous serez ma femme.

— Et le bocal ?

— Il renferme une abeille, une toute petite abeille, et le miel qu'elle fait n'est point aussi doux que le sourire de vos yeux.



Le bonheur de Messire Twardowski ne fut pas de longue durée ; la dame était acariâtre, et tout sorcier qu'il fût, il n'arrivait pas à en venir à bout.

Un jour, excédé, il lui dit :

— Ta place est plutôt au marché que dans ma demeure, c'est là que je te construirai une maison, tu y vendras de la vaisselle et tu pourras te démener à ta guise.

La dame, depuis ce jour, fit retentir de cris et d'imprécations la place du marché. Comment en aurait-il pu être autrement ? Tous les matins

un riche seigneur, traversant la place, mettait en miettes la marchandise de son étal sans qu'elle osât se plaindre à son mari. Elle le soupçonnait fort cependant d'être pour quelque chose dans ce ravage journalier.

Seul, désormais, Messire Twardowski passait ses journées à terminer son « Liber Magnus », son grand œuvre.

Un soir qu'il était occupé de la sorte, son disciple accourut essoufflé et lui annonça que des hommes richement mis désiraient lui parler.

— Tu sais bien que je défends ma porte à qui que ce soit. Tout intrus trouble ma méditation.

— J'ai voulu les éconduire, maître, mais ils m'ont répondu qu'ils étaient là par ordre du roi.

— Dans ce cas, fais-les entrer ; je suis un fidèle sujet de Sa Majesté Sigismond-Auguste. Je lui sais gré, à lui et au roi son père, d'avoir répandu les arts et les sciences dans notre pays.

Les courtisans entrèrent dans la salle avec une certaine méfiance.

La pièce était aux trois quarts vide ; sur un des murs, un miroir de métal était fixé ; sur un pupitre en chêne, un énorme livre était ouvert.

— Que désire de moi le roi, votre maître ? demanda-t-il.

— Nous allons vous l'expliquer. Le roi, vous le savez peut-être, ne se console pas de la mort de la reine. Vous n'ignorez point que, de toutes nos forces, nous nous sommes autrefois opposés à son couronnement, et que nous n'avons cédé qu'au moment où le roi a parlé d'abdiquer. Nous sommes attachés à la famille royale, mais il nous déplaisait d'avoir une sujette pour souveraine. Notre grand roi pouvait trouver les plus belles alliances dans les cours d'Europe, car la Pologne, la Lithuanie, le pays Ruthène, la Hongrie et la Bohême sont sous le sceptre des Jagellons. Toujours unis quand il s'agit de la grandeur de notre patrie et de la défense de nos privilèges, nous l'avons tous supplié de quitter celle qu'il a clandestinement épousée.

— Oui, interrompit Twardowski, et il vous a fait honte au parlement en vous disant : « Si je manque à la parole donnée à ma femme, quelle confiance pourriez-vous avoir en moi ? »

— En effet, c'est sur ces mots que nous nous sommes inclinés, et aujourd'hui, devant sa douleur, nous serions presque heureux de voir revivre la reine.

— C'est à ce sujet que vous venez me trouver ?

— Pas absolument. Nous savons qu'il n'appartient qu'à Dieu de ressusciter les morts, mais ne pourriez-vous pas faire apparaître la reine devant le roi dont le chagrin se calmerait peut-être à cette vue ?

— Ce que vous me demandez là n'est point aisé. Mais j'aime ce roi loyal et fier et je m'incline devant sa volonté.

— Pour vivre ce moment, le roi est prêt à vous combler de richesses.

— Je n'ai que faire de ses trésors !

— Je m'étonne un peu, je l'avoue, dit l'un des courtisans, qu'un fin lettré comme l'est Sigismond-Auguste, se soit laissé séduire par ce que je considère comme un tour habile ou une mystification.

— Une mystification !... s'écria Twardowski piqué au vif, une mystification ! Approchez, Messire, et jetez un coup d'œil dans la glace que voilà, vous saurez ce qu'il en coûte à ceux qui osent me provoquer.

Le gentilhomme s'approcha, un sourire moqueur sur les lèvres. Il avait déjà entendu parler de ce miroir magique, mais il accueillait avec mépris les bruits qui couraient sur les étranges apparitions qu'on y voyait.

À peine y avait-il porté ses regards qu'il poussa un cri strident et tomba à la renverse.

On se précipita pour lui porter secours. Remis de son effroi, il bredouillait des paroles inintelligibles, pendant que Messire Twardowski, contemplant le groupe affolé, tambourinait un air joyeux sur son pupitre.

Les courtisans, pressés de quitter ce lieu, renouvelèrent leur prière en se retirant, et Messire Twardowski, la nuit même, s'achemina avec son disciple vers l'endroit où était sa « chaire », et conféra avec le diable à l'heure de minuit.



Le soir descendait sur la ville, où tremblait encore le son de la trompette qui annonçait les heures. Dans l'air pur et le silence, son appel se prolongeait, plaintif, lorsque Messire Twardowski fit avancer son carrosse et donna l'ordre de le mener au château royal.

On l'y attendait.

Il fut introduit dans une pièce somptueuse, meublée à la mode italienne, où des livres et des tableaux étaient disposés avec art.

Un homme habillé de velours noir, au visage émacié, aux mains longues et fines y était assis.

— Messire, dit-il, d'une voix mélodieuse, on m'a parlé de votre science. Vous a-t-on dit ce que j'attendais de vous ?

— Seigneur, dit Twardowski, s'inclinant devant le roi, ayez confiance en mon pouvoir, vous verrez celle que vous n'avez cessé d'aimer. Mais il faut garder le silence et une immobilité complète, autrement je ne répons de rien. Préparez-vous, seigneur, je commence.

Il éteignit toutes les lumières, laissant toutefois brûler les bûches

dans la haute cheminée et rougeoyer les braises des cassolettes. Il y jeta quelques grains d'encens. Un léger nuage s'éleva, répandant une odeur de myrrhe.

Le roi attendait, le cœur battant. Du coin le plus obscur de la salle, une forme vaporeuse, aux contours indécis, venait vers lui. À mesure qu'elle avançait, sa silhouette se précisait. Ses pas ne faisaient aucun bruit, sa robe blanche semblait ne point toucher terre. Des rangs de perles lui couvraient la poitrine. Elle marchait, tendant les bras. Le roi, à cette vue, bondit de son siège et s'écria, perdant tout contrôle :

— C'est toi, ô ma mie ! c'est toi !

Mais, à ce moment, la vision s'évanouit et le roi sanglotant, retomba la tête entre ses mains.



Le Roi, à cette vue, bondit de son siège...

Messire Twardowski fit la lumière et s'apprêtait à se retirer lorsque le roi le retint d'un geste.

— Messire, dit-il, je vous suis reconnaissant ; elle n'est plus morte pour moi et je la pleurerai autrement désormais.

Messire Twardowski, rentré chez lui, s'enferma dans la grande salle et, pendant plusieurs jours, personne ne le vit dans les rues de la ville.

Sa science devenant toujours plus grande, à force de voir ses désirs toujours satisfaits, Messire Twardowski commençait à s'ennuyer ; il chercha une diversion.

— Pourquoi ne redeviendrais-je pas enfant ? La jeunesse, voilà ce qui manque à mon bonheur.

Il appela son disciple et lui dit :

— Je sais lire dans le passé et dans l'avenir, le cœur humain seul m'est secret. As-tu de l'attachement pour moi ?

— Maître, dit le jeune homme, mettez-moi à l'épreuve.

— Écoute bien ce que je vais te dire, et suis mes prescriptions à la lettre : à tout le monde, tu annonceras ma mort. Tu me hacheras en menus morceaux, tu m'embaumeras à l'aide des onguents que nous obtiendrons par la macération de plantes de moi seul connues, et tu m'enterreras en bordure du cimetière. Après trois ans, sept mois, sept jours et sept heures, tu me déterreras.

En pleurant, le disciple fidèle exécuta cet ordre. Les années qui suivirent lui semblèrent n'avoir point de fin.

À l'heure convenue, il se munit de sept bougies spécialement préparées et les alluma près du tombeau. La terre écartée, il se pencha tout tremblant au-dessus de la fosse. Un cri de joie s'échappa de ses lèvres. Sur un lit de fleurs, un enfant reposait endormi. Il le saisit et l'emporta avec lui.

Terrassé par la fatigue et l'émotion, il s'endormit près du berceau. À son réveil, son premier regard fut pour l'enfant. Il avait grandi, on lui aurait donné un an. En l'espace de sept mois, Messire Twardowski était devenu un jeune homme accompli.

C'est alors qu'il appela son disciple et lui dit :

— Tu as beaucoup appris pendant mon absence, tu risquerais de m'égalier en savoir ; or, je ne saurais le souffrir. Préfères-tu que, te dotant richement, je me sépare de toi, ou bien que je te change en une araignée qui ne me quittera point ?

— Je t'aime, mon maître, lui répondit le disciple, en lui baisant la main.

Désormais, dans la grande salle, on pouvait voir une petite araignée qui tissait patiemment sa toile entre le grand livre et le mur. Toutes les fois que Messire Twardowski s'absentait, il l'emportait partout avec lui. Elle était blottie tantôt dans le poil de sa fourrure, tantôt dans un recoin de sa manche flottante.

Le diable ne voyait pas d'un bon œil ce rajeunissement.

— Il me fera languir jusqu'à la fin du monde, répétait-il.

Il résolut de le prendre par ruse.

Un jour, Messire Twardowski vit s'arrêter devant sa maison un superbe attelage. Un valet qui l'escortait descendit de son cheval, vint le trouver et lui dit :

— Messire, mon maître est à la mort ; il m'envoie vous prier de le venir voir. Personne ne connaît rien à son mal, et si vous ne lui venez en aide, il lui faudra trépasser.

Messire Twardowski, flatté, consentit à le suivre.

Il monte en voiture. Les chevaux ont des ailes, les roues touchent à peine terre ; c'est miracle si, dans cette course folle, aucun malheur ne leur arrive.

Au bord de la route, au loin, on voit une lumière. C'est une auberge ; comme ils passent devant, un essieu se casse.

— Malheur ! s'écrie le valet, nous aurons du retard. Daignez descendre, seigneur, nous tâcherons de réparer la roue.

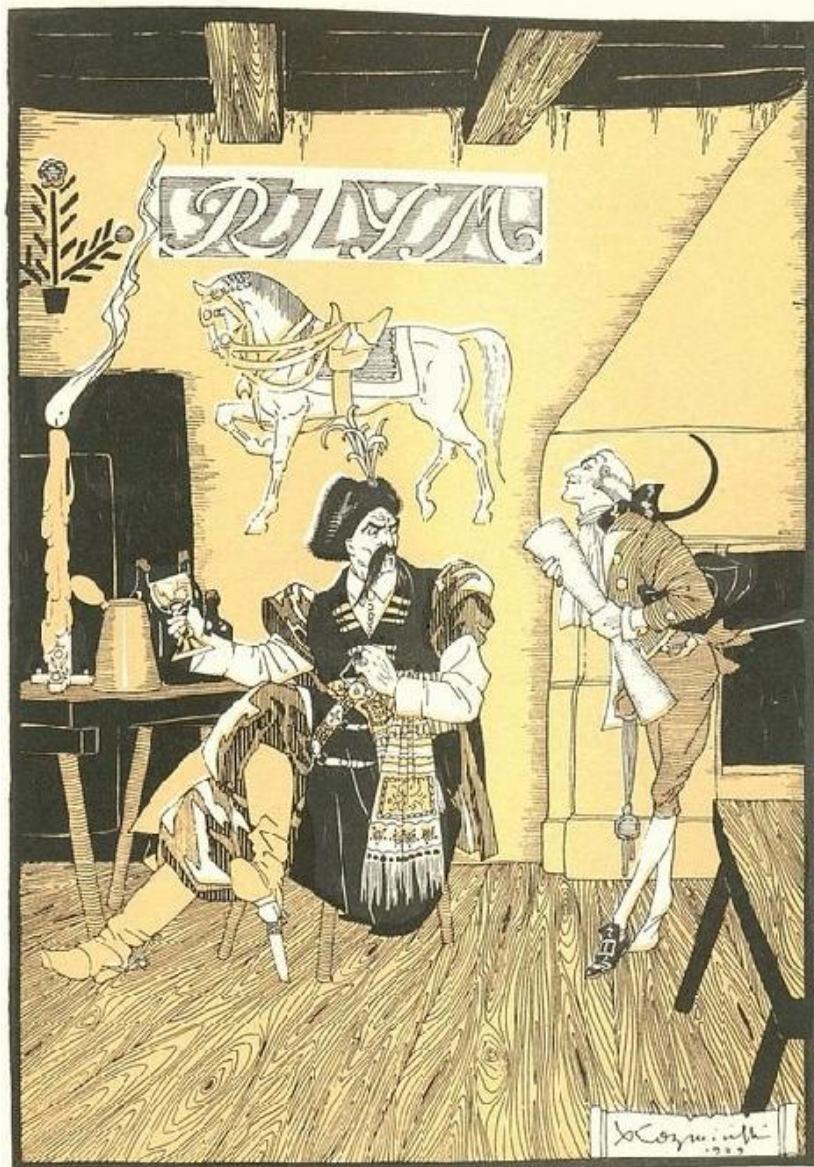
Messire Twardowski descend, le valet le suit. L'heure est tardive, il n'y a pas grand monde dans l'hostellerie. Dans un coin de la pièce, un nouveau-né repose dans son berceau. Autour de lui, de saintes médailles, il vient d'être baptisé.

À peine entré, Twardowski voit les hiboux et les chauves-souris envahir la pièce. Il commence à comprendre, il est pris au piège.

Le valet, qui n'était autre que le diable, fit une révérence et dit :

— Cette fois, tu ne m'échapperas point... « Rome » est le nom de cette auberge.

Messire Twardowski, pour la première fois, sent la terreur s'emparer de lui, mais il ne perd point la tête.



« Rome » est le nom de cette auberge.

— Tu ne m'auras pas avant d'avoir exécuté les trois épreuves, comme il a été convenu. Construis-moi sur-le-champ un palais de grains de noisette. Il faut qu'il soit aussi haut que la plus haute montagne ; quand ce sera fait, tu viendras me trouver.

Le diable tout penaud s'envola par la cheminée, mais il fut de retour avant que Messire Twardowski n'eût vidé une cruche de bière qu'on avait posée devant lui.

— Veux-tu aller voir le château ?

— Certes, mais pas sur ton dos. Vois-tu ce cheval peint sur le mur, c'est lui que je veux enfourcher. C'est la seconde épreuve.

— Le voilà tout sellé qui piaffe et qui t'attend. Il monta sur son dos, prit en croupe son compagnon et s'envola à travers la fenêtre qui s'était ouverte toute seule devant eux.

Quelques moments plus tard, ils étaient de retour. Le cheval regagna son mur. Messire Twardowski n'était point rassuré, mais il cherchait à gagner du temps, espérant toujours trouver un tour qui le tirerait des griffes du démon.

— Voilà la troisième épreuve : Cours te tremper dans l'eau bénite, ou, si tu préfères, épouse ma femme.

— Des deux maux, j'aime le moindre, c'est l'eau bénite que je préfère.

— Pourquoi, se désolait Messire Twardowski, lui ai-je laissé le choix ? J'en aurais été débarrassé pour toujours !

Comme le diable, tout grelottant, revenait de son bain, Messire Twardowski courut vers le berceau et saisissant le nouveau-né s'en fait un rempart. Le diable ne peut en approcher, cet enfant est libre de tout péché, c'est un rempart infranchissable. Mais une idée lumineuse lui traverse l'esprit :

— Messire, dit-il, se plantant devant lui, et votre parole de gentilhomme ?

— *Verbum nobile*, s'écria Twardowski, posant avec regret l'enfant dans son berceau. *Verbum nobile*... Tu as gagné, Satan !

Le diable le chargea sur ses épaules et l'emporta.

Ils survolaient les champs et les villages, les voilà au-dessus de la ville de Poznan. Ils ne volaient pas bien haut. Messire Twardowski s'accroche au faite du beffroi, mais cela n'arrête point leur course, le faite lui reste en main. Il saisit alors la flèche de la cathédrale, elle cède et il l'emporte. Ses mains sont encombrées, il ne peut faire le signe de croix. Il voudrait se rappeler une seule petite prière au moins, sa mémoire est vide. Sous lui, il voit la ville de Cracovie.

— Ah ! j'ai quitté tout ce que j'aimais, gémit-il.

Ils montent toujours plus haut. Ici, plus d'oiseaux, plus de moucheron, ils sont tout seuls dans l'espace.

Messire Twardowski songe à sa jeunesse. Au moment où il passait

au-dessus des églises, un vague souvenir remonta vers son cœur, des paroles lui revinrent l'une après l'autre... Un chant jaillit de ses lèvres :

— « Sainte Vierge, douce patronne... »

Ce sont les Heures, les Heures qu'il avait lui-même composées jadis en l'honneur de Dame Marie.

La mélodie envahit son âme. Il ne pense plus ni au diable ni à ses artifices, il est transporté au temps de son enfance et tout rempli de saintes pensées.

Mais qu'est-ce donc ? À mesure qu'il chante, le vol du diable se ralentit, s'arrête complètement. Le diable fuit, mais dans sa rage, il lui lance cette malédiction :

— Tu demeureras ici jusqu'au jugement dernier !

C'est ainsi que Messire Twardowski, suspendu entre le ciel et la terre, ne cesse de chanter ses cantiques.

Dans les prairies de la haute montagne, en été, les pâtres, gardant leurs troupeaux, entendent parfois cette voix qui psalmodie, car la Vierge a permis qu'elle descende sur la terre pour édifier les âmes.

Pourtant, Messire Twardowski est parfois distrait de cette pieuse occupation.

Son fidèle disciple ne l'a point abandonné. Avec lui, il serait descendu en enfer, avec lui il est resté suspendu dans les airs. De temps à autre, il se laisse glisser sur son fil léger jusqu'à terre, et après avoir fait une ample cueillette de nouvelles, il les raconte à son maître, afin que le temps lui dure moins.

Il y a des gens qui, à la pleine lune, croient les voir à sa surface où ils forment un petit point noir.



Madame Twardowski revint dans le logis abandonné dans l'espoir d'y recueillir une fortune. Elle fut désappointée. La maison croulait, et, comme unique richesse, il n'y eut que le miroir magique et l'énorme livre sur son pupitre de chêne. Elle n'osa point y toucher, mais pria des prêtres de venir les emporter. C'est ainsi que le volume se trouva attaché par une chaîne à l'Université de Cracovie où on l'ensevelit sous des piles de livres très lourds, afin que personne n'eût l'idée d'y toucher.

D'autres croient l'avoir vu dans un couvent à Vilno. Mais lorsqu'un moine, d'esprit curieux, voulut se rendre compte de ce qu'il contenait, il se fit un grand bruit autour de lui et le lendemain le livre avait

disparu.

On dit avoir vu le miroir dans le trésor d'une église en Podlasie ; sur son cadre noir, on avait écrit en latin : « Ce qui servait à Messire Twardowski pour faire des sortilèges, servira désormais à la plus grande gloire de Dieu ». Mais personne n'osa se mirer dedans.

Tout le monde en Pologne connaît Messire Twardowski. A-t-il jamais existé ? Qui saurait le dire ?



1 Se frappaient la poitrine.